

# LIBERIA 2004 - 2006

Par Laurent  
LaurentLaurent@caramail.com

## Table

---

<i>I. Le Libéria des ONGs — Urgence et post-urgence</i>	5
Ponds, brouettes et taxis jaunes	8
La vie quotidienne dans les ONGs	14
Visites	24
Réba avec les chir'	28
La construction "à la Libérienne"	34
<i>II. Monrovia — Le développement par les ONGs</i>	42
Les rues de Monrovia	45
Coûts et prix	51
Les problèmes structurels des ONGs	58
Retour à Réba	63
Histoire et légendes	66
<i>III. Numbeurre Cévennes — Un autre développement; les élections</i>	75
Out of Monrovia	77
La plantation	81
Les élections	85
Voyage à Bô	91
Les problèmes du développement	94
<i>IV. Envoi — Eux...</i>	100

**A**u printemps 2004, Médecins Sans Frontières (MSF) m'a proposé pour deuxième mission de "reconstruire l'hôpital de Monrovia, capitale du Libéria". Bon.

Lorsque j'ai cherché le Libéria sur une carte d'Afrique, j'ai commencé par regarder à l'autre bout du continent — comme quoi on peut vivre très heureusement et ignorer où se situe le Libéria. En fait, le Libéria est ce petit pays au "tournant" de l'Afrique de l'Ouest, lorsque la côte s'infléchit vers l'orient. Au tout début des grandes découvertes, les explorateurs avaient rêvé trouver déjà le passage vers les Indes. Ils n'ont pas tardé à déchanter. Il leur restait la bagatelle de quatre mille kilomètres à parcourir vers le sud pour atteindre la latitude du Cap de Bonne-Espérance.

Le dictionnaire annonçait le Libéria d'une taille comparable à celle du Portugal, mais trois fois moins peuplé, soit trois millions d'habitants dont un tiers dans la capitale. Si j'avais un peu plus sollicité ma mémoire à propos de ce pays, j'aurais au moins dû penser au pavillon de complaisance, qui est en effet l'une des grandes ressources de ce pays côtier... C'est-à-dire que des milliers de navires sont enregistrés au Libéria en raison de taxes et de contraintes légales ridicules sinon inexistantes.

J'étais envoyé par la section belge de MSF, mais je vais essayer d'éviter de vous asséner sans anesthésie la structure interne de cette organisation colossale — MSF a sa place dans la cour des grands. Gardons juste le sigle qui est, je crois, suffisamment évocateur à la plupart d'entre nous. Je parlerai de MSF au singulier malgré le pluriel des "Médecins" dont il est question, au féminin comme une organisation, et je ne pratiquerai pas d'éllision malgré le début voyellique du sigle. C'est ainsi que s'est figée l'habitude orale.

Après cette mission de quatre mois, je suis retourné travailler pour Monsieur Roger Francis (je vous le présenterai en temps utile) dans une structure de développement locale.

Ces deux rôles successifs m'ont donné deux points de vues assez différents sur le pays et sa situation.

En tout, je suis ainsi resté deux ans au Libéria, du printemps 2004 (six mois après la fin de la guerre) au printemps 2006, juste après l'élection d'Ellen Sirleaf. Pendant tout ce temps-là, j'ai tenu des "Carnets", des centaines de pages destinées à mes amis et proches, qui ont constitué le matériau de cet ouvrage et qui seront parfois reproduites telles quelles car j'ai pensé qu'elles gagnaient en fraîcheur et en spontanéité par rapport à un texte réécrit.

Ce modeste ouvrage n'est donc en aucun cas un traité savant sur le Libéria (vous en trouverez en librairie). Il s'agit plutôt d'une mise en forme des impressions successives que m'a fait ce pays complexe, riche, souvent paradoxal et, je crois, méconnu. Je revendique donc la subjectivité de mes propos — ils n'engagent que leur auteur.

Dernière information préliminaire: je suis architecte, diplômé 2000. Après mes études, j'ai pris une année pour me spécialiser en construction bois, une année pour travailler au Panamá, et une pour me former sur le (mal-)développement. Puis je suis parti une première fois avec MSF, en Afghanistan, comme "log-admin" (= homme à tout faire, autrefois l'intendant). Le Libéria, c'était ma première "vraie" mission comme architecte dans une ONG. Heureusement, je compensais mon peu d'expérience dans mon métier d'architecte par une ancienne passion pour la maçonnerie: je savais manier une truelle aussi bien qu'un marteau-piqueur, bref, j'avais un bagage conséquent en matière de chantier. Ça n'a pas été inutile — c'est un euphémisme.

## I. Le Libéria des ONGs — Urgence et post-urgence

---

**A**u débarqué m'attendait l'habituel katkat blanc — un par ONG, pire, un par section d'ONG! Mais je n'avais en l'occurrence pas le loisir de m'appesantir sur ce genre de constatation familière: Le Libéria m'avait réservé des surprises. D'abord, je m'attendais à la chaleur, mais une année passée au Burkina Faso m'avait fait imaginer une chaleur sèche, alors que je me retrouvais assailli là par la touffeur d'une chaleur humide. Ensuite, le paysage du Libéria était tout sauf sahélien! Le vert était omniprésent et la forêt quasi-équatoriale — luxuriante, emmêlée de lianes, impénétrable semblait-il. Ce serait une absurdité géographique de dire qu'on était là aux antipodes du Sahara, mais cela témoignerait parfaitement de mon premier sentiment.

Ce n'était d'ailleurs pas la dernière fois que je devais revoir fondamentalement une "idée *a priori*" que je m'étais faite sur un pays en me fondant sur un État voisin que j'avais fréquenté. J'ai progressivement appris à moins mésestimer la variété des paysages et des climats des régions lointaines.

Le temps que je digère cette surprise de taille, nous étions arrivés au *compound* MSF. On entrait par une ruelle de terre extrêmement irrégulière. Le katkat valdinguait entre deux murs mal blanchis couronnés de barbelés et de tessons de verre irisés. Portail métallique coulissant, guichet. Cour en pente, cimentée, entourée de plusieurs corps de bâtiments aux affectations diverses. C'était "Maison-un" et "Maison-deux": la première servait de bureau, la seconde pour les repas. D'autres maisons (jusqu'à "Maison-cinq") sur la même rue offraient à chacun une chambre. C'était une mission énorme, en moyenne vingt-cinq "expats", dix fois plus de "staff local", deux ou trois douzaines de katkats, et j'en passe.

Constructions en parpaing et béton, vastes volumes, style moderne, carrelages et marbres, salles de bains attenantes à presque chaque chambre, terrasses et balcons regardant la mer: autant de témoignages d'une époque depuis longtemps révolue où l'on construisait au Libéria des villas pour le plaisir d'habiter. Comme pour toutes les maisons alentour, les murs d'enceinte étaient abondamment garnis de ces barbelés que j'ai fini par haïr comme s'ils concentraient toute la haine que peut avoir l'homme pour l'homme — ou comme s'ils symbolisaient mon propre emprisonnement. Les aménagements successifs et le manque général d'entretien avaient défiguré les volumes initiaux: des containers avaient été entassés dans les cours, des ateliers avaient été érigés

par-ci par-là, les recoins étaient bourrés de matériel en stock, des passages avaient été aménagés, et partout où c'était possible les toitures avaient été étendues ou créées pour augmenter le volume utilisable en saison des pluies. Sur un carré d'herbe qui avait survécu à la surexploitation générale, il y avait en guise de sculpture la carcasse d'un katkat éclaté par un tir d'obusier! Le *compound* était un immense bricolage, quelque part à mi-chemin entre le bidonville autoconstruit par accréation et les ruines d'une antique villa de maître dessinée par un architecte honnête et bonhomme, en pleine possession de tous les moyens dont il pouvait rêver.

Pourtant, les murs d'enceinte, patibulaires à l'extérieur, étaient peints à l'intérieur, et en plusieurs endroits s'ornaient de fresques naïves et colorées — des paysages de mer ou de désert. Je me souviens en particulier des tons chauds d'une dune de sable qu'arpentait un "homme bleu" solitaire et martial. On avait donc pris soin de laisser une petite place à la gaieté dans cet univers étrange, ni misérable, ni apocalyptique — pour tout dire assez peu définissable.

Niels m'attendait. J'avais le trac. C'était à lui que je succédais. En tout, il était resté bien plus d'un an au Libéria. Avant "la" guerre (la dernière, celle de 2003), il avait tout juste pu terminer une clinique. Au plus fort des combats, il avait été rapatrié comme tout le monde ou presque. Puis il était revenu le plus tôt possible, et s'était attelé un hôpital, cette fois. Au bout de six mois, il était épuisé.

Architecte danois, mais aussi ingénieur, travailleur et organisé, il avait inspiré une confiance absolue au siège — entendez en Belgique.

"Niels est formidable": on me l'a dit et répété tout le temps de mon briefing à Bruxelles. Voilà une bonne semaine que je le côtoie, et je ne peux que souscrire à l'enthousiasme général que le gars inspire en haut lieu.

Niels aurait pu jouer le rôle du frigo dans un film américain des années soixante: il fait une bonne tête de plus que moi, et ses paluches sont grandes comme ça. On l'imaginerait plus facilement rugbyman que "médecin sans frontière"!

Niels parle, parle, parle. Depuis dix jours, il essaye de me faire ingérer tout le savoir qu'il a sur la construction au Libéria. J'aurais bien aimé lui planter un câble USB dans l'oreille droite pour télécharger tout ça directement dans mon cerveau. Il paraît que ce n'est pas possible. Que fait la science?

Si nous avons été en compétition, à quelque niveau que ce soit, le géant danois m'aurait fait de l'ombre, tellement d'ombre que je n'aurais sans doutes trouvé ma place nulle part. Mais Niels m'attendait. Je ne l'avais pas tout de suite compris à quel point.

Niels: sa présence a rempli des pages et des pages de mes "Carnets", car tout mon rôle portait sa marque — jusqu'à la chute finale.

Je succédais à Niels également au niveau social... Dès l'abord, il m'avait appris le salut libérien: après s'être serré la main, on utilise le pouce l'un de l'autre pour faire claquer ses doigts. On retrouvait ce salut claqué jusque sur les T-shirts MSF! Niels m'avait aussi appris à manger les oranges proprement: elles sont vendues en bord de route à demi pelées (en épaisseur) et comme décapsulées par un bout: on peut ainsi se les presser dans la bouche et en aspirer tout le jus. Enfin, il me chargea de l'accueil des nouveaux, comme il avait aimé à le faire.

Il est parti après deux semaines de passation (on dit "tuilage" dans le jargon) dont nous avons exploité la moindre heure!

Lorsqu'il est parti, j'ai voulu aller enfin marcher un peu sur la plage, à cinquante mètre du *compound*. Quand les générateurs se taisent, on entend la mer de toutes les maisons. Le soir du départ de Niels, les vagues étaient plus fortes que jamais, et faisaient comme un appel lancinant. J'étais dévoré de curiosité, mais comme je sortais, on m'a interpellé du bar en face: c'était une partie de l'équipe logistique qui m'a intimé de partager une bière (j'ai préféré un "malta"). Il y avait un Bosniaque qui ressemblait à "La Murène" de Spirou et Fantasio, un grand maigre de Belgique qui rentrait de quelques jours de repos, et d'autres encore, dont je parlerai plus loin. Maintenant que Niels était parti, je pouvais faire connaissance avec le reste de la mission. La plage attendrait!

Que dire de cinq ans d'activité MSF au Libéria sans être logorrhéique? Essayons par projets:

- > Une équipe en *bush*, à Zwedru (un ou deux jours de katkat) 4 expats
- > Une équipe pour s'occuper d'une demi-douzaine de cliniques semées dans la ville 2 expats
- > Trois camps de déplacés à superviser 1 expat
- > Un hôpital pédiatrique 1 expat
- > *Redemption* (l'hôpital sur lequel j'intervenais) 8-10 expats + 1 architecte
- > Deux équipes de coordination (Ne rentrons pas dans les détails!) 2 x 4-6 expats

Notre plus gros projet était donc l'hôpital de *Redemption* que nous appelions familièrement Réba. Nous y intervenions en "substitution complète", c'est-à-dire qu'il n'y avait aucun médecin libérien, ou si peu que pas — non que nous n'en ayons pas cherché, mais tout simplement parce qu'il n'y avait pas de médecins au Libéria! Le chiffre de trente médecins pour tout le pays était répété. Réba avait trois domaines d'activité: 1-chirurgie (depuis la fin des blessures de guerre, essentiellement des césariennes), 2-maternité et 3-médecine générale. Ajoutons une petite section isolée pour quelques cas de

tuberculose, et, bien sûr, une grosse unité "choléra" prête à être déployée à la moindre alerte.

Comme nous étions installés pour longtemps (On ne crée pas des médecins libériens *ex nihilo!*), il avait été décidé de faire un bel hôpital — d'où ma présence. La moitié de ma mission consistait ainsi à réhabiliter l'existant, et l'autre moitié à en doubler la capacité en construisant du neuf.

Comme ça, ça n'a l'air de rien. J'ai vite déchanté! D'abord, mes prédécesseurs avaient fait le choix (louable en soi) de privilégier les petits entrepreneurs locaux. Je ne construisais donc pas moi-même, je faisais construire. Ensuite, lesdites entreprises n'avaient rien construit de sérieux depuis vingt-trois ans que le pays enchaînait les guerres civiles. C'est dire que je ne me trouvais pas face à des génies de la maçonnerie. Enfin, dans un pays ruiné absolument, la priorité de chacun était la survie financière à tous prix. Niels disait avec un sourire que les sacs de ciment avaient une fâcheuse tendance à se voir pousser des ailes pendant la nuit. J'avais résumé la première impression de mon rôle ainsi:

En fait, ma mission ici, c'est danseur sur fil. Avec tutu à plateau ou gros nez rouge à votre guise, mais certainement en gigotation effervescente permanente afin de "rappondre" (c'est du suisse, ça veut dire "raccommoder") les inconciliables. D'un côté, ne pas gaspiller l'argent confié par vouzémou (euh, surtout vous) à MSF, et de l'autre négocier avec des entrepreneurs dont dépendent d'immenses familles ruinées par la guerre. L'essentiel du message de Niels, c'est que ces rudes gars feraient n'importe quoi pour une poignée de dollars — et qu'on ne peut pas le leur reprocher!

Ni le leur reprocher, ni l'admettre: voilà l'exercice de style qu'il m'assigne pour six mois.

### *Ponts, brouettes et taxis jaunes*

---

En plus de son poste, Niels m'avait transmis son véhicule de fonction: une voiture blanche (et non un katkat, pour une fois) avec chauffeur. Cela permettait de s'affranchir de la logistique générale des véhicules, parfois pesante. Tous les matins, j'allais à Réba.

Le *compound* MSF était presque en centre-ville. Plus précisément, il était sis dans un quartier chic d'autrefois. C'était une juxtaposition de propriétés opulentes que la guerre avait abîmées et salies, et qu'aujourd'hui des centaines d'ONGs s'arrachaient à prix d'or. Elles avaient pour dénominateur commun les sinistres barbelés, la peinture décrépite, les portails métalliques pleins (pour pas que l'on puisse viser à travers) et les gardiens plus ou moins stylés — mais plutôt moins que plus.

Quant à l'hôpital, il était implanté dans un quartier populaire, au-delà du fameux port-franc si nécessaire à l'économie nationale. Il paraît d'ailleurs qu'au pire de la guerre, le port n'a jamais cessé son activité. Le quartier du port est

séparé du centre-ville par la rivière Monserado. Son flot lent et large forme un immense marécage. Monrovia est construite sur quelques blocs rocheux qui émergent, et s'est étendue sur les marais eux-mêmes, en dépit de l'hygiène et du bon sens.

Je n'ai jamais visité le port, hélas, mais je peux en dire deux mots de l'extérieur. D'abord, c'est une enclave, un État dans l'État, avec ses lois propres et un territoire considérable. Pour donner une idée de sa taille, on doit en longer le mur d'enceinte sur quelque deux kilomètres avant d'atteindre l'hôpital. On aperçoit, qui dépassent, des entrepôts sans nombre, des châteaux d'eau gracieux, et des grues immobiles qui rappellent les salles de musées d'histoire naturelle consacrées aux dinosaures. MSF avait d'ailleurs un vaste entrepôt juste en face de l'une des sorties, où étaient entassées des tonnes de médicaments et de kits pour faire face aux urgences les plus diverses. J'y ai été quelques fois, pour proposer une mezzanine qui aurait augmenté l'accessibilité des cartons. La plus grande salle avait peut-être six mètres sous plafond, sans lumière naturelle. C'était comme une immense caverne d'Ali-Baba. On n'entendait plus la ville, ses klaxons et ses générateurs. C'était un autre monde.

Deux ponts relient le centre-ville au quartier du port. C'est là que se sont concentrés les derniers combats. Les troupes rebelles étaient arrivées par le nord et avaient assiégé le port, tandis que les armées gouvernementales s'étaient réfugiées dans les immeubles du centre-ville. Parmi ceux-ci, deux constructions d'une bonne dizaine d'étages dominaient les ponts et servaient de donjons. Deux mitrailleuses en batterie, pointées chacune vers l'un des ponts, avaient suffi à arrêter la progression des forces rebelles. La ligne de front s'était stabilisée au milieu de ces deux ponts. Ironie du sort: un architecte bien intentionné avait orné l'un des bâtiments d'une corniche crénelée, ce qui par faisait l'impression de tour de garde que dégagait l'ensemble.

Ainsi, chaque jour, nous allions "*across*" (= "au-delà", "de l'autre côté", entendez, du fleuve), et nous traversions lentement le "Pont-Neuf". Les réverbères métalliques étaient criblés au point de n'être souvent plus que dentelle — les plus atteints s'étaient même effondrés. Les masses noires des deux hôtels-donjons semblaient toujours vaguement menaçantes. Je ne sais pas si ces deux bâtiments avaient été pimpants un jour, mais j'avais du mal à l'imaginer: tous deux n'offraient au regard qu'une structure béton sale et abîmée, béante, comme un squelette, un cadavre de film d'horreur prêt à revenir d'entre les morts et attaquer le héros. La guerre était toute proche, pas encore complètement passée, presque palpable.

Il a fallu des mois avant que les maisons face au donjon, constellées de milliers d'impacts de balles, soient recrépies. Pendant deux ans peut-être, les Libériens avaient constamment eu plus pressant à faire que d'effacer les traces de la guerre. C'était, à mes yeux, un signe de la ruine complète du pays. Plus de vingt ans de guerre: que pouvait-il rester ensuite?

Le Pont-Neuf traversait en deux longues arches en béton précontraint, prenant appui au centre sur une petite île. La légende veut que ce soit là que les premiers colons aient débarqué. Aujourd'hui, l'îlot est visitable. On y descend par deux escaliers hélicoïdaux en pente douce, assez élégants, au milieu du pont. Une statue exalte les droits de l'homme (si je ne m'abuse). Autour, la rivière Monserado est étale. Sur les rives, des années de détritiques s'entassent, d'où émergent des taudis. Derrière, parfois cachées par un palmier, des maisons à demi ruinées. Peu de verticales, à part quelques pylônes sans câbles électriques. La belle surface bleue est ourlée de résidus bariolés. Au-dessus, du béton et de la rouille — surtout de la rouille —, quelques taches de vert, et le ciel.

J'ai dit tout à l'heure que nous traversions "lentement" le Pont-Neuf: en effet, la circulation dans Monrovia n'a jamais été fluide, et est allée de pire en pire pendant les deux ans où j'ai habité cette ville. Au départ, il n'y avait que deux types de véhicules: les katkats blancs et les taxis jaunes. Peu à peu, des véhicules privés ont commencé à apparaître, signes de ce qu'une oligarchie n'avait pas été totalement ruinée par la guerre. Des inégalités de plus en plus criantes apparaissaient au jour.

Le katkat, c'est le même pour toutes les ONGs, ou presque. C'est devenu un symbole. En général, c'est un Toyota Landcruiser (Je devrais demander à me faire payer cette publicité gratuite, tiens!). Le modèle est tellement répandu qu'on en trouve les pièces détachées dans le monde entier, du Mozambique au Kamtchatka. Il est invariablement blanc, sans doute en souvenir d'un temps où il s'ornait d'une croix rouge qui le protégeait de tous et de tout. Ces temps sont révolus, et de plus en plus souvent les acteurs humanitaires sont pris pour cibles. Mais si modèle et couleur des katkats sont invariables, l'observateur trouvera à s'occuper en dénombrant les différents logos. Il y a eu plus de deux cents ONGs homologuées au Libéria: les collectionneurs de T-shirts ont de l'avenir!

Quant aux taxis, ce sont de vieux véhicules de toutes marques, en général de type coupé, exceptionnellement *break*, systématiquement peint en jaune (au Burkina Faso, c'était en vert — allez savoir pourquoi ces couleurs), et souvent ornés d'autocollants de Madonna ou de Jésus-Christ. On s'y entasse en prin-

cipe à six passagers, deux devant et quatre derrière. Pour demander à monter, on se place en bord de route et on désigne énergiquement de l'index le trottoir à nos pieds.

Quelques malheureux policiers en uniformes hétéroclites tentent de fluidifier un peu ce trafic congestionné, mais avec un bien piètre résultat puisque souvent les chauffeurs de *katkats* blancs se croient investis d'une sorte d'immunité diplomatique semi-divine qui les affranchit des règles de circulation et des agents chargés de la faire respecter...

Entre les véhicules roulant au pas circulent des marchands ambulants. Tout se vend par portion de *fadala* — "*five dollars*" (les Libériens parlent avec un accent incompréhensible sans entraînement), soit un treizième de dollar US (à l'époque, dix centimes d'euros).

Parlons monnaie, tiens. Le dollar libérien était autrefois à parité avec le dollar US. Depuis que la parité a été rompue, sa valeur a été divisée par septante, c'est-à-dire qu'un ministre qui était payé autrefois dix mille dol' (internationaux) reçoit aujourd'hui pour le même salaire la valeur de cent cinquante dol': on comprend qu'il ait besoin d'"à côtés" comme disait Renaud. Ne parlons pas des flics, qui touchent le dixième de cette somme!

On trouve donc, pour *fadala*:

- > Quatre bonbons,
- > Un gros chouingomme,
- > Deux boîtes d'allumettes,
- > Un beignet,
- > Un pain (genre demi-baguette),
- > Un œuf dur (pour le petit-déjeuner) — "*Bollet fadala*", pour "*Boiled egg, five dollars*",
- > Une dose de beurre ou de mayonnaise en sachet (25g.),
- > Une dose de shampooing,
- > Un petit paquet de biscuits — "*Biki fadala*", pour "*Biscuits, five dollars*",
- > Et, le plus important pour nous, un demi-litre d'eau à la potabilité garantie, en sachet — "*Koata fadala*" pour "*Cold water, five dollars*".

La grande reine de Monrovia, l'omniprésente, l'incontournable, c'est la brouette. La brouette sert de magasin ambulant, et parfois pour la sieste. Des chaînes hi-fi à tant la chanson ficelées à une brouette circulent dans les marchés en braillant soit du Bob Marley soit du... Céline Dion. J'ai fini par haïr ces deux chanteurs pourtant globalement plutôt sympathiques.

Monrovia, c'est brouette-land! Il y a des brouettes partout, pour tout. Là où dans d'autres pays il y a des "tabliers" qui vendent sur table, nous avons ici des "brouettiers" qui baladent leur brouette remplie qui de lingerie, qui de bonbons, qui de schlappettes, qui de sentbon-pourchiottes, qui de fringues à un dol', qui de cassettes pirates, qui de lampes de poche, qui d'une armoire quasi normande, qui d'une pile de madriers, qui de vieux pneus, et que sais-je? Tout ce qui se vend, se troque ou s'échange y trouve sa place.

Les brouettes sont parfois alignées debout, offrant leur service. Elles sont toujours peintes, décorées, occasionnellement de rivets plantés comme les clous dorés dans une chanson de Renaud, systématiquement customisées, "tiounées" comme on dit aujourd'hui: renforts soudés, pneu larges de bagnole, et ainsi de suite.

Bref, la brouette est la reine de Monrovia!

Par contre, il n'y avait pas de deux-roues à Monrovia — au contraire par exemple de Ouagadougou. Longtemps, je me suis interrogé sur cette curieuse absence, mais je crois que la seule explication est la suivante: ce n'est pas assez "développé". En effet, le Libéria était très riche dans les années septante, et non seulement on se souvient de cet Âge d'Or, mais en plus on l'idéalise, de sorte que les Libériens ne veulent rien de moins qu'un standing de vie à l'occidentale — à l'occidentale idéalisé, comme à la télé. J'avais résumé ça en une phrase entendue un soir: "L'Amérique, sinon rien!"

Pas de vélos, donc, ni même de motos. Les gens préféraient s'entasser à six-plus-chauffeur dans un taxi attendu vingt minutes (parfois trois heures, me suis-je laissé entendre dire) plutôt que marcher ou pédaler, ce qui était trop manifestement "sous-développé".

Au centre-ville, on trouvait un glacier, où Niels m'avait amené avec une compatriote avant son départ. Ça devait être un samedi, en fin de semaine de travail. S'arrêter un peu, ce n'est pas rien... Comme tous les bâtiments de Monrovia, celui qui abritait notre glacier était à demi-ruiné, mais la salle était pimpante, largement vitrée de miroirs sans tain qui permettaient de regarder passer les girafes sans être vu, et surtout comme je l'ai dit climatisée, ce qui était un atout considérable. Les glaces étaient faites maison, mais à partir de lait en poudre, ce qui leur donnait parfois un goût un peu étrange. Mais c'était tellement reposant!

Je me souviens de discussions au-dessus d'une glace. Par exemple, la suivante, avec un gars du Quartier Général de Bruxelles.

Wim et moi comparions nos expériences africaines: c'est vrai que le Libéria, ce n'est pas très "noir". Comment dire? En fait, ici, il n'y a personne pour nous rappeler notre couleur de peau. Bref, peu de dichotomie Noir *versus* Blanc. Ça doit être que vu l'histoire du pays (Noirs colonisant des Noirs), la couleur de peau ne compte guère. J'espère que vous voyez ce que je veux dire.

Nous avons également remarqué que le marché a beau être saturé, il n'y a pas ici de grappes de vendeurs à la sauvette qui s'agglutinent autour du moindre dollar potentiel. Au

contraire, les brouettes chargées de marchandises s'alignent sagement, et on peut déambuler devant sans se faire interpeller. Un marché bien sage, pour tout dire. Et en ce qui me concerne, c'est plutôt un soulagement. Je ne suis fane ni de radis ni de bains de foule.

C'était là les prémisses d'une réflexion qui m'a accompagné tout au long de ma vie au Libéria: c'était la première fois que je visitais un pays d'Afrique où la couleur de ma peau ne comptait guère. Et, comme j'en ai eu immédiatement l'intuition, c'était essentiellement dû au fait que la colonisation (car colonisation il y a eu, et violente même) avait été l'œuvre de Noirs — on trouvait donc des Noirs pauvres et des Noirs riches, des Noirs colons et des Noirs colonisés, et ainsi de suite. Dans tout ça, le Blanc était un riche parmi d'autres, avec pour lui de ne pas être un ancien colon. Tout simplement.

Pour conclure cette première impression de Monrovia, je me permettrai de reproduire ici une longue liste de ces phylactères dont s'ornent les taxis, rarement sans mystère:

- > "*Never belongs to God*" = "Jamais appartient à Dieu"
- > "*48 hours*" = "48 heures" =>???
- > "*Don't complain*" = "Ne te plains pas"
- > "*God make it happen*" = "Dieu le fait advenir" (avec soit une faute de grammaire soit une virgule manquante)
- > "*No cause to worry*" = "Pas de raison de se faire du souci"
- > "*Born to win*" = "Né pour gagner"
- > "*God gift*" = "Cadeau de Dieu" (avec une faute de grammaire)
- > "*Cool running*" = "Course tranquille"
- > "*Nothing last for ever*" = "Rien n'est éternel" (avec une faute de grammaire)
- > "*Save me oh God*" = "Sauve moi, mon Dieu"
- > "*Don't envy me*" = "Ne m'envie pas" (sur un vieux tacot pourri!)
- > "*Who knows*", sans point d'interrogation = "Qui sait"
- > "*God time is the best*" = "L'heure de Dieu est la meilleure" (avec une faute de génitif)
- > "*Poor no friends*" (sur un gros camion) = "Pas d'argent, pas d'amis" (?)
- > "*Seeing is believing*" = "Voir, c'est croire"
- > "*God is wonderful*" = "Dieu est fantastique"
- > "*Small small*" (au Burkina Faso: "Un peu un peu", c'est-à-dire "bof")
- > "*Just because*" = "Parce que"
- > "*Cast your burden onto Jesus - for he cares*" = "Dépose ton fardeau en Jésus, car il prend soin"
- > "*Toyota*" (manuscrit sur une Nissan)
- > "*Why envy*" sans point d'interrogation = "Pourquoi envier"
- > "*There is power in prayer*" = "La prière est puissante"
- > "*Feel free*" = "À ton aise"
- > "*Patience dog*" = ?
- > "*The Lord has done it for me*" = "Le Seigneur l'a fait pour moi"
- > "*Nobody can't prevent the sun from raising*" = "Nul ne peut empêcher le soleil de se lever"
- > "*Because of because*" = "Parce que parce que"

- > "God is in controle" = "Dieu est aux commandes" (Ben voyons!)
  - > "My living should not be your worry" = "Mon existence ne doit pas vous causer souci" (jolie, celle-ci)
  - > "Your pocket is your best friend" = "Votre meilleur ami est votre poche"
  - > "God bless men" = "Dieu bénisse les hommes"
  - > "Man suffer woman enjoy" = "L'homme souffre, la femme savoure" (grammaire approximative)
  - > "La vie est un combat" (en français dans le texte)
  - > "Jesus is the answer" = "Jésus est la réponse" (moi qui croyais que c'était 42!)
  - > "Determination" = "Détermination" (si, si, je vous jure!)
  - > "The best man" = "Le meilleur homme"
  - > "I'm blessed" = "Je suis béni"
  - > "Better day ahead" = "De meilleurs jours arrivent" (citation que j'ai souvent utilisée)
  - > "God's son" = "Fils de Dieu"
- Et, la meilleure, sur un panneau au bord de la route indiquant "Last hope hospital" ("Hôpital de la dernière chance")!

### La vie quotidienne dans les ONGs

Bien sûr, parler de la vie privée du *compound* MSF n'est pas directement lié à la ville de Monrovia. Pourtant, j'estime nécessaire d'y consacrer un chapitre, car on ne peut comprendre un pays comme le Libéria sans approfondir la question des humanitaires (deux cents associations, je l'ai dit). Prenons donc la peine de découvrir la vie chez MSF.

La première chose que j'ai à dire de mon quotidien, c'est que nous ne chômons pas! J'avais des semaines de quelque septante heures, plus quelques "charrettes" les jours de bourre. Les expats sont donc souvent fatigués, nerveux, voire en limite de *burn out*. Ça explique (sans le justifier bien sûr) une grande partie des "excès" de comportement: alcool, fêtes, sexualité débridée, emportement ou irritabilité, hyper-émotivité souvent mais parfois son contraire, détachement excessif, distanciation pathologique. Au bout de quelques missions (ce n'était pas encore mon cas), on apprend à gérer, et surtout à ne pas travailler au-delà du raisonnable.

Personnellement, mon premier facteur de stress était la chaleur. Comme aucun de nos locaux n'était climatisé (choix que j'approuve quant au fond, je tiens à le souligner), je prenais quatre douches par jour. Une avant chaque repas, et une avant d'aller dormir. Le midi, je ne mangeais pas, ce qui avait deux avantages: 1-la digestion ne me rendait pas somnolent l'après-midi, et 2-je profitais de l'heure de pause pour faire une sieste, ce qui me permettait de moins dormir la nuit et de profiter ainsi des heures fraîches.

Enfin, "fraîches", c'est beaucoup dire. La première caractéristique de la météo libérienne (comme pour tous les pays équatoriaux), c'est l'absence

d'amplitude thermique. Il fait 31°C l'été, 31°C l'hiver, 31°C le jour, 31°C la nuit, etc. Et l'humidité est quasi-saturante en permanence. Mais bon, c'est psychologique. Et puis, la nuit, je suis tranquille!

Mais restons sur le climat: il pleut, bien entendu, tous les jours, de sorte que je ne me séparais jamais d'un grand parapluie aux couleurs criardes du plus mauvais goût. Pour une raison mystérieuse, la plupart des expats dédaignaient cet accessoire si peu accessoire sous ces latitudes, ce qui avait deux conséquences: la première, c'est que bien souvent je pouvais chanter avec Brassens *un p'tit coin d'parapluie* avec l'une ou l'autre des charmantes infirmières de la mission. J'oubliais de préciser que dans la plupart des ONGs du monde, on a deux tiers de femmes et un tiers d'hommes, ce qui n'a jamais été pour me déplaire mais qui fait râler certaines... La seconde, c'est que le staff local m'appelait *Umbrella man* ("l'Homme au parapluie").

Il faut se mettre à leur place, les pauvres: ils doivent apprendre tant de noms que les surnoms sont les bienvenus! Chaque mercredi apportait son lot de nouveaux (du coup, chaque mardi était réservé pour une soirée d'adieux), et comme certains "locaux" étaient là depuis des années, ils avaient vu défiler des centaines et des centaines d'expats. Du coup, pour se souvenir de nous, ils nous appelaient par nos codes radio: j'étais *Oscar-faïve*. Bien sûr, j'avais hérité ce code de Niels, si bien que j'étais plus précisément "le nouvel *Oscar-faïve*"! En discutant avec le staff local, il est ainsi arrivé qu'on me fasse référence à "L'ancien *Bravo toutou*, pas celui d'avant l'actuel, celui d'encore avant — comment s'appelait-il, déjà?"

Je m'en étais déjà aperçu à l'époque:

*Pensée du jour: Bruno discute la vitesse avec laquelle nous "tournons." Je commence aussi à ne plus faire gaffe à qui arrive! Trop, c'est trop. D'ailleurs, j'ai cessé de vous raconter systématiquement les arrivages des mercredis! Je ne parle plus que de ceux avec qui il se tisse quelque chose de plus fort.*

*Entendons-nous bien: tout ce monde, ce sont tous des gens géniaux, et j'ai plaisir à les découvrir chacun! Et j'espère garder ce plaisir jusqu'au bout! Mais les gens passent si vite que c'est comme un voyage à l'envers. Je reste sur place, et les gens défilent comme par les fenêtres d'un bus.*

Le soir, nous avons pris l'habitude à quelques-uns (pour tout dire, à part moi, c'était surtout des quelques-unes) d'aller à la piscine d'un hôtel voisin. C'était sur la même rue, et nous avons l'autorisation sécu d'y aller à pied. Ces soirées piscine étaient devenues pour moi une hygiène de vie, non seulement physique mais aussi et surtout au niveau de la gestion du stress. D'abord, nous y allions à heure fixe (19:00), ce qui empêchait de travailler trop tard et marquait clairement la coupure entre travail et loisir, et comme nous y allions à plusieurs, nous parlions de notre journée, de nos soucis, de nos petites histo-

res, bref, nous "faisons le vide" afin d'éviter l'accumulation des petites frustrations.

Le samedi, nous allions en courses — c'était presque un rituel. Nous avions pris nos petites habitudes, dont les stations les plus importantes étaient un marchand de tissu et un tailleur à qui nous expliquions longuement nos desiderata. Porter du sur-mesure est, ma foi, un luxe que nous ne pouvons pas nous payer chez nous!

Le principal marché s'appelle *Water Side Market* ("Le marché au bord de l'eau"). Il s'étend sur plusieurs rues comprises entre les deux ponts qui vont vers le port. Plus précisément, le marché a même envahi l'ancien pont, de sorte qu'il ne reste plus pour la circulation que le Pont-Neuf que j'ai mentionné.

Comment décrire *Water Side*? Commençons par les rues. Elles sont 1-en pente, 2-boueuses (en profondeur!) d'une boue mêlée de détritiques, et 3-encombrées bien sûr (piétons, brouettiers, véhicules). De part et d'autre, une rangée de brouettes parquées délimite strictement le passage d'une voiture. Si l'une survient, il faut se glisser derrière cette première ligne de brouettes. Ensuite, on trouve une rangée de boutiques, c'est-à-dire des structures en bois couvertes de tôle ondulée rouillée. On y vend du tissu et de l'électronique, et tout ce qu'on pourra imaginer, et plus encore, car l'imagination conjuguée des autres va toujours au-delà de ce que peut embrasser l'imagination d'un seul! On peut circuler dans ces boutiques temporaires, mais difficilement s'y croiser, même entre piétons! Lorsqu'il pleut, les descentes d'eau pluviales semblent aléatoires. Il faut les éviter tout en ménageant les croisements de piétons et en évitant de marcher là où la boue est vraiment trop profonde ou trop sale. Derrière encore, il y a les magasins en dur, tenus par des Libanais. Ils sont difficiles d'accès, on l'aura compris, mais leurs propriétaires semblent ne pas avoir à le déplorer. Sans doutes que, comme c'était le cas pour nous, les gens ont suffisamment besoin d'eux pour aller les chercher...

Mais cette description resterait absolument superficielle si on ne parlait pas des odeurs! Odeur de boue en décomposition, de cuisine et de nourriture, de gens: tout se superpose, se mêle, se conjugue pour former une formidable voyage qu'on peut entreprendre les yeux fermés. Nos sociétés nous ont déshabitués à la puissance et la variété des mondes olfactifs!

Le dimanche, nous allions en général à la plage. Il fallait bien entendu sortir de la ville (où la plage sert souvent de dépotoir et toujours de toilettes), mais ensuite nous n'avions que l'embarra du choix. C'était d'ailleurs le grand thème de discussion des samedi: se mettre d'accord sur la plage du lendemain. Si vous trouvez ça futile, c'est que je n'ai peut-être pas assez insisté sur les difficultés de nos conditions de vie et de travail. Par exemple, j'aurais dû mentionner l'attention permanente qu'il faut porter à l'électricité. En effet, il faut

régulièrement laisser reposer les générateurs, de sorte qu'il y a des plages horaires à connaître pour disposer d'électricité. Évidemment, c'est toujours lorsqu'il n'y a pas de jus que vous avez absolument besoin d'imprimer un document pour un contractant... Pouvoir brancher une prise sans avoir à se demander s'il y a du courant est un luxe bien confortable, on l'oublie trop souvent chez nous!

La plage, donc. La côte entière est une immense plage de sable de plusieurs centaines de kilomètres. On avait ainsi le choix entre des plages "aménagées" avec bar et parfois même restau à proximité, paillotes et chaises en plastique, et des plages désertes. Comme les goûts divergeaient, nous alternions les types, en y incluant tous les intermédiaires possibles.

La mer est baignable (Tiens, ça n'existe pas en français?), tiède et houleuse, mais il faut se méfier des courants. Chaque année, quelques expats meurent de s'être trop éloignés de la plage. C'est tout de même triste.

Sérieusement, les accidents de plage sont la première cause de mortalité chez les expatriés au Libéria, y compris chez les casques bleus des Nations Unies. Ce n'est pas très glorieux!

Il me revient le souvenir d'une étrange expérience:

Ce qui m'a épaté, c'est que lorsque nous marchions sur le sable le long des vagues, il résonnait étrangement. Ce n'était pas un crissement, mais bien plus comme le son d'un DJ-Ridou le soir au fond du boa. Une espèce de chant du sable, assez envoûtant.

Je suis resté des heures à marcher le long des vagues en écoutant la mélodie qui sourdait de sous mes pas. Incroyable.

Je n'ai jamais totalement élucidé ce mystère des plages de sable libérienne qui chantent sous les pas.

Ceci, pour le quotidien. Des exceptions venaient le pimenter parfois. Par exemple quand je trouvais le temps dans la journée de défier le garde du jour à l'*awalé* — vous savez, ce jeu avec des trous et des grains qu'on y accumule. Bien entendu, je perdais souvent (mais pas toujours), ce qui n'ôte rien au fait que c'était toujours un moment bien sympathique. À noter que j'ai joué avec autant de règles différentes que d'adversaires!

Une autre exception, c'est lorsque nous allions faire une petite visite à l'un d'entre nous qui avait succombé à "Apollo":

Alvin a chopé "Apollo" à son tour, une infection des yeux qui a bientôt touché un tiers des expats, et qui nous fait des yeux comme des scaphandres. La pauvre n'y voyait tellement rien qu'en ville j'ai dû choisir du tissu pour elle! Le nom d'"Apollo" viendrait de ce que les premiers cas de cette infection se seraient déclarés en même temps que l'autre Armstrong faisait son pas du pied gauche. Certains y ont vu une causalité...

Pour l'instant, j'y ai coupé, et je me porte d'ailleurs si bien que je n'ai même pas la tourista de rigueur! C'est bien la première fois de tous mes voyages.

Mais revenons à notre vie d'expats. Car je ne vous ai pas encore asséné le plus important: qu'est-ce qu'un expat?

Si nous voulons donner une définition simple, disons que c'est la part du personnel d'une association humanitaire qui ne travaille pas dans son pays d'origine (par opposition au "staff local"). Bien entendu, il y a des disparités formidables entre expats et staff local, à commencer par le salaire et le niveau hiérarchique. J'y reviendrai.

Quel est le type idéal d'expat?

D'abord, il y a l'expat rêvé par les Ressources Humaines du siège. L'expat idéal pour eux n'est pas quelqu'un qui a fait trois fois le tour du monde à cloche-pied, au contraire. Dans les entretiens d'embauche, avoir "beaucoup voyagé" est plutôt une tare, et c'est normal: le travail humanitaire n'est pas une forme chic de tourisme, ou tout au moins ne devrait pas l'être. Bref, l'expat dont rêvent les recruteurs, c'est un vieux professionnel de sa branche (quelle qu'elle soit) doté d'un lourd bagage pratique. L'"interculturel", c'est ce qui est le plus facile à ajouter! Disons, pour fixer les idées, qu'un recruteur est dans son jour de chance s'il se trouve face à un candidat qui lui dit: "Voilà, j'ai quarante-cinq ans, je suis mécanicien depuis trente ans, mes enfants sont grands, ma femme est morte, j'ai envie de me sentir utile par mon travail, je parle anglais mais je n'ai jamais quitté l'Europe."

S'il est médecin, c'est encore mieux, bien sûr!

Bien entendu, c'est un profil rare (par exemple, je ne correspondait en rien à ce profil idéal). Les recruteurs doivent donc composer. Ce qui donne un profil "réel" légèrement dissemblable de l'idéal susmentionné. En général, ce sont des femmes en début de trentaine qui profitent d'une remise en cause plus ou moins explicite de leur vie pour concrétiser un rêve d'enfant. Pourquoi des femmes? Mais qu'en sais-je, moi? Une amie prétend que c'est parce que les femmes sont plus généreuses que les hommes. Je ne peux pas adhérer complètement, moi! Le fait statistique demeure (deux tiers de femmes, comme dans l'enseignement). Alors, d'autres hypothèses?

Bien entendu, personne n'est un "expat type", de même que personne n'est un français-moyen statistique. J'ai simplement tenté de mettre en relief certaines caractéristiques commune à de nombreux expats, et souvent la majorité.

Le trait le plus saillant de l'expat "type", c'est d'être "première mission". Je m'explique: la logique voudrait qu'on commence par une première mission, puis une deuxième, puis une troisième, etc. Ça coule de source, non? Hélas, la réalité des faits est tout autre: chez MSF (mais c'est pareil partout), assez exactement la moitié des expats qui sont partis en première mission ne repartent plus ensuite. Plusieurs explications possibles et complémentaires à ce phéno-

mène: 1-ils ont été déçus, 2-ils ont été contents (et ils peuvent reprendre leur vie en ayant accompli un rêve), 3-ils ont un travail qu'ils avaient quitté temporairement mais ne veulent pas abandonner définitivement. Cette dernière explication a un corollaire direct: ceux qui travaillent régulièrement pour des ONGs n'ont eux, en général, plus de travail en Europe, et n'en trouveront que très difficilement. L'expatriation répétée est donc une forme d'impasse professionnelle dont il est très difficile de sortir.

En conséquence, je le rappelle, la moitié des expats sont des "première mission" (certains disent des "PMS"), et n'accéderont jamais à un autre statut. Ce n'est sûrement pas un mal en soi, mais quand on sait comme moi le nombre de conneries qu'on peut accumuler dans une première mission (et parfois encore aussi dans la deuxième), on comprendra que c'est plutôt contre-productif. Sans compter que les "première mission" ont à être encadrés par des "vieux" qui auraient autre chose à faire...

C'est cette surreprésentation des "première mission" qui donne parfois aux *compounds* des airs de club med où l'exotisme et la découverte priment sur le professionnalisme. C'est grave pour l'image générale du travail humanitaire. Mais que faire? Je ne vous cache pas que la professionnalisation de l'humanitaire est haut placée dans l'agenda des priorités de toutes les structures.

Cela dit, les "première mission" ont une qualité indéniable: la motivation, l'enthousiasme, le don total de soi. En général, on rentre de sa première mission au moins lessivé, souvent *burned out*. Ensuite, on apprend à se gérer. Pour le meilleur et pour le pire — le pire pouvant être de se retrouver "fonctionnaire humanitaire"! Mais c'est une autre histoire.

Reste une dernière question: l'âge. Chez MSF, le gros des troupes est en début de trentaine. Mais dans d'autres ONGs, ça peut aller chercher beaucoup plus jeune. À Monrovia, j'ai connu une mission de dix expats où seul le chef de mission avait atteint (et tout juste, qui plus est) la trentaine.

Bien entendu, quand on veut de l'expérience, il faut de l'âge. Et l'âge est aussi gage de sérieux et de respectabilité dans bien des cultures. Hélas pour les recruteurs, on a plus souvent envie de quitter son pays à vingt ans qu'à quarante — pour ne parler que de l'envie! La conséquence finale, c'est qu'on peut plus ou moins établir une corrélation: plus une ONG est sérieuse et professionnelle, plus ses expats sont âgés. MSF a une bonne moyenne.

Mais, toutes ces considérations sur les défauts des expats en général et des "première mission" en particulier ne doivent pas occulter les qualités les plus belles des travailleurs humanitaires: un cœur gros comme ça, une grande attention portée à l'autre, de l'ouverture, de la générosité en pagaille, de la bonne humeur et de l'enthousiasme. Dans des contextes comme celui de Mon-

rovia, l'"esprit d'équipe" était notre meilleur allié, notre plus bel atout, pour tout dire notre qualité cardinale. J'avais écrit un jour ces mots:

Pensée du jour: adolescent, je voyais la vie comme une bataille du Bien-avec-majuscule contre la connerie (en général), — une campagne napoléonienne avec uniformes brillants et charges de cavaleries sous le soleil. Aujourd'hui, je la vois au contraire comme un combat au jour le jour, comme une guérilla où chaque victoire passagère contre la pétrification et l'enlèvement est laborieusement arrachée aux ténèbres — comme une conspiration astreinte au secret, à la nuit et à la lutte dans l'ombre.

Les travailleurs humanitaires sont les guérilleros d'une cause sans patrie et sans havre. Ils sont contraints à se battre subrepticement, sans bannière et sans éclat. À quand le jour où ceux qui veulent vivre dans un monde où l'on s'aime n'auront plus à se cacher?

Questions âge et expérience, j'étais un expat assez typique et assez peu idéal: j'avais vingt-huit ans et peu d'expérience dans mon métier, mais j'en étais à ma deuxième "vraie" mission (ce qui m'arrachait au statut peu enviable de PM), ajoutée à quelques expériences à l'étranger.

Cela dit, par un snobisme qui m'est propre et que je ne songerais pas à tenter de cacher, j'ai toujours aimé m'acoquiner avec les aînés, les routards, les éléphants, les vieux de la vieille, ceux qui ont des rides et de longues histoires à raconter mais qui ne les dévoilent que si on le leur demande gentiment en apportant un bon ouiski sans glaçons. Je tiens à vous en présenter quelques-uns, car ce sont des personnages passionnants, et (surtout) parce que je les aime.

Avec des gens comme ça, pas besoin d'inventer pour raconter des aventures formidables...

D'abord, il y a Alain. Un Méditerranéen bourru au cœur d'or<sup>1</sup>.

Alain, c'est notre chef à tous; Alain, c'est la mission Monrovia. Lorsque la guerre a éclaté pour de bon et que toutes les ONGs pliaient bagage, il a décrété qu'il maintenait la mission si au moins un médical restait avec lui — deux l'ont suivi hors de l'aéroport. Et le CICR [Comité International de la Croix-Rouge] leur a emboîté le pas. Ces trois MSF et quelques CICR sont les seuls à être restés dans la tourmente, et ça, personne ici n'est près de l'oublier. Il suffit de dire "Alain" à des Libériens pour que toute conversation se teinte de respect.

Comme il n'était plus possible de se rendre à l'hôpital alors, ils avaient improvisé un hôpital de campagne dans le *compound* MSF. Les chambres où nous dormons aujourd'hui servaient de salle d'op' il y a un an. Ces gens sont des fous. Des fous comme on rêve d'en croiser plus souvent. La vie n'en serait que plus belle.

Jusqu'à maintenant, c'est à peine si je l'ai vu, Alain: il était absent lors de notre arrivée, et est reparti pour Bruxelles après quelques jours à peine à Monrovia. Mais il a eu le temps d'une rétrospective de photos de guerre qui m'a permis de beaucoup mieux comprendre la situation et les gens. Tout semble si calme aujourd'hui qu'il est difficile d'imaginer ce que ces gens ont vécu il y a moins de quelques mois. C'est fou ce que la vie se succède vite à elle-même...

<sup>1</sup> Alain Kassa a récemment publié ses souvenirs sous le titre de *Monrovia, city on fire* (en français, malgré le titre), chez Benevent.

Alain a réputation d'avoir foutu caractère, mais je crois que personne ne le lui reprocherait. En tous cas, j'avais la chance d'être à côté de lui hier soir, et tout ce que je demandais, c'est de pouvoir l'écouter. Pour l'instant, il m'a plus souvent souri (un bref sourire un peu timide!) que foudroyé du regard: j'avoue que ça me fait bougrement plaisir.

Ajoutons quelques mots sur cette rétrospective de photos de guerre. C'était des photos de journalistes professionnels mandatés par MSF qu'Alain avait faites imprimer sur papier photo. Il les avait montées en expo, dont MSF avait fait don au musée de Monrovia.

Je suis allé deux fois au musée de Monrovia. C'était un bâtiment qui s'ouvrait par trois belles arches de brique. Le grand volume se répétait sur trois niveaux reliés par de beaux escaliers en bois. Le dernier étage offrait des vues intéressantes sur la ville en général et l'arrière des deux "tours-donjon" en particulier, mais le plancher était si vermoulu qu'il y avait témérité en la demeure<sup>2</sup>. Les deux étages étaient rigoureusement vides. Quant au rez-de-chaussée, c'est là qu'on avait accumulé les quelques pièces du musée qui n'avaient pas été volées ou tout au moins portées disparues pendant la guerre: un énorme tambour, quelques instruments de musique à cordes, des photos de vieux présidents, et quelques pièces d'art naïf contemporain. Dans ces conditions de vacuité, il est clair que l'offre de MSF d'une expo photo complète était une aubaine.

Remarquez que quand j'y suis retourné un an plus tard, les photos avaient été "mises en sécurité" chez lui par le président du musée... Il ne restait donc plus que les pièces de monnaie dévaluées et quelques instruments de musique vermoulus. J'espère qu'Alain n'en a rien su!

J'ai mentionné plus haut une "équipe en *bush*, à Zwedru (un ou deux jours de katkat)": de temps en temps, ils venaient se reposer en capitale, car leurs conditions de vie étaient notablement plus pénibles que les nôtres. C'est ainsi que j'ai rencontré Matthias, d'abord.

Matthias: Allemand. Infirmier. Pas trente ans, mais je lui en aurais donné plus, tant il paraît plus mûr qu'un prétentieux à trottinette de chez nous. Il n'est pas resté toute la guerre comme Alain-notre-chef, mais presque: il a été de la dernière volée d'évacués. Encore un gars qui a ce qu'il faut là où il faut... Qui bat fort!

Nous étions sur la terrasse de "Maison-Quatre". Pour rejoindre les bureaux ("Maison-Un"), il n'y avait qu'une rue à traverser. Matthias nous racontait le temps où pour effectuer ce trajet on se planquait derrière le portail métallique plein, et on se synchronisait par téléphone pour ouvrir en même temps les portails qui se faisaient face et traverser en courant, afin de réduire

---

<sup>2</sup> Je sais, le "en la demeure" de l'expression "Il y a péril en la demeure" ne désigne pas une maison, mais l'état d'immobilisme, mais j'avais plaisir à reprendre les sonorités de cette expression.

le risque de se faire faucher par une balle perdue. Il ajoutait qu'au pire de la guerre, les téléphones n'avaient jamais cessé d'émettre, pas même une minute: tous les partis en avaient trop besoin!

Pour son malheur, Matthias dut être évacué quelques temps après cette soirée. Il s'était coupé avec une seringue potentiellement infectée. Il avait donc été rapatrié pour suivre une trithérapie complète à titre préventif. Ce sont d'autres risques du métier.

Avant de partir, Matthias m'avait parlé d'un autre des quatre isolés de Zwedru, Alaa, qui depuis est devenu mon ami.

Je n'avais pas encore rencontré Alaa, le médecin. J'avais un indice, cependant: Matthias avait négligemment lâché l'information capitale: "Ah, toi aussi tu écoutes de la musique classique? Notre docteur, c'est pareil."

Dès que je l'ai rencontré, j'ai agressé Alaa n'y croyant pas. "Alors comme ça, paraît que tu écoutes du classique?" Ben oui... Et le pauvre n'avait emporté en campagne qu'une ou deux douzaines de cédés: avec mes trois gigas de mp3, nous étions parés pour une orgie! Inutile de vous dire que ça n'a pas loupé! Nous avons craqué: dès la fin de l'après-midi, nous avons monopolisé les enceintes de Bruno-l'appro. Un peu de Vivaldi et de Bach, pour se mettre en train, puis mon Franck de derrière les fagots, le fameux *Pie Jesu* de Fauré version Corboz, inimitable, et une grosse moisson de baroque typique, car le gars Alaa a le bon goût de préférer lui aussi le baroque au classique et au romantique...

Le lendemain dimanche, nous avons attaqué à fond les baffles dès 11:00. Je crois que les colocs nous ont maudits (un peu, au moins). Et le troisième soir, AnneMarie s'est jointe à nous. Elle a pris une photo de nous trois vautrés dans un canapé (bien serrés!), face aux enceintes. Nous choisissons chacun un morceau à tour de rôle. Alaa, ayant eu son comptant de Baroque, proposait des *Mistral Gagnant* et autres *Quand on a que l'amour*. AnneMarie nous a fait découvrir la pop du Danemark, et, bien sûr, j'ai passé *Shine on you crazy diamond*... Une sacrée soirée, j'aime autant vous le dire!

Si le choix des musiques d'Alaa peut vous étonner, c'est que je n'ai pas encore pris la peine de vous parler de lui. D'abord, Alaa est médecin, mais aussi ingénieur en électronique, ou un truc comme ça: inutile de vous dire que c'est une tronche. Je n'en connais pas beaucoup qui ont tenté ce genre de cocktail! Il est Iraquien, et vit depuis pas mal d'années au... Danemark. Il parle donc danois avec AnneMarie, et français avec moi, parce qu'un intellectuel comme lui, vous aviez deviné qu'il parlait notre belle langue! Il ajoute l'anglais et l'arabe, et conclut par un "c'est tout" qui vous donne une idée de la modestie de ce personnage hors pair!

Alaa est retourné à Zwedru en laissant un mot gentil sur le tableau des annonces, et en emportant une copie de mes deux cents heures de musique. Je crois qu'il se réjouit autant que moi de son prochain repos en Capitale...

Ainsi a commencé une aventure qui est devenue une habitude: nos soirées musique classique. Une fois par mois, nous louions pour cinquante dol' une de ces chaînes hi-fi qui servent à animer les rassemblements politiques, et ceux qui le souhaitent proposaient chacun leur tour un morceau à découvrir. C'est ainsi que j'ai mieux connu Henrike, une chirurgienne d'une soixantaine d'année amatrice de Brahms. Henrike est une femme formidable, mais je vous le dirai mieux lorsqu'il sera question de l'hôpital.

Nous avons décidé de louer une grosse chaîne HiFi qui fait du bruit dans les soirées de la ville, pour cinquante dols: pas le prix d'une place au poulailler d'un concert de Simon & Garfunkel! Dès dix heures du matin ce dimanche, nous nous sommes exposé les tympans à coups de *Missa Cellenis* de Haydn.

Puis, en vrac: Bach (*H-Moll*), Pergolèse (*Stabat Mater*, bien sûr), Vivaldi, Dvorak, Fauré (toujours mon *Pie Jesu*), et Franck (toujours mes *Sept Paroles*). Et puis, j'ai sorti mes trucs spéciaux: Apocalyptica (hard rock repris à quatre violoncelles), musique octotolale grecque, voix expérimentales de Meredith Monk... Henrike nous a passé du Brahms, bien sûr, et Gary du classique du vingtième siècle, genre Chostakovitch (et d'autres noms que je n'ai pas retenus).

En plus de nos soirées musique classique, nous avons pris l'initiative de soirées "jeu" tous les vendredi soirs. Je proposais essentiellement des *Jungle Speed* et des *Grandissime Dalmuti*. Nous avons rapidement rallié à notre cause d'autres ONGs, et nous avons fait tourner la responsabilité de l'organisation. C'était une alternative intéressante aux éternelles soirées danse + alcool.

Enfin, peu avant mon départ, j'ai reçu par la poste un "diapason rouge", et comme l'un d'entre nous avait une guitare, nous avons pu proposer deux occurrences de soirée chant. Ce n'était hélas pas assez pour créer une habitude qui survive à notre départ.

Tout cela doit sembler trépidant ou puéril, vu de l'extérieur. Je ne tenterai pas de nous en défendre. J'ajoute simplement que j'en ai conscience, et tout bien pesé cette ambiance bons enfants, ces soirées jeu ou musique classique, ces moments de partage un peu trop enthousiastes peut-être sont parmi les beaux moments d'une mission par ailleurs souvent épuisante voire frustrante. Je l'ai déjà dit? Et alors!

En conclusion, j'aimerais reproduire ici une petite considération d'époque sur le goût du voyage:

Je repensais aussi à mon ami Mikko, connu en Finlande cet hiver. Il m'écrivait à propos de sa vie "calme", et de son plaisir lorsqu'il "apercevait un joli détail d'architecture" ou quelque chose de beau saisi ici ou là. Mikko sait trouver le beau où il est.

Mikko est l'incarnation de ce que j'essaye de chanter sur tous les tons à ceux qui "rêvent" de "voyager": pour voyager, il suffit d'ouvrir les yeux! Je ne comprends pas ces gens qui me disent régulièrement qu'ils "rêvent" de "vivre": quelle contradiction dans les termes! Pour vivre, il suffit de... vivre, justement!

Il n'est pas nécessaire d'aller loin pour vivre intensément. Au contraire, bien souvent. L'exotisme nous maintient en périphérie de nous-même, à notre propre surface. Relisez Alain ou Bobin!

## Visites

Je ne sais pas si, dans ce qui précède, j'ai pu faire sentir à quel point le quotidien des ONGs est envahissant. Si j'avais escompté visiter le Libéria pendant ma mission, j'aurais été bien déçu! J'ai plus vu du Ghana en dix jours de vacances que du Libéria en quatre mois de mission! Mais, bien entendu, le "plus" s'oppose à un "mieux" implicite, car j'ai infiniment "mieux" vu le Libéria, pour y avoir vécu et surtout travaillé. Albert Camus demandait si on pouvait prétendre connaître un pays dans lequel on ne se serait pas ennuyé. J'ajouterais: connaît-on un pays dans lequel on n'a pas travaillé?

J'ai tenté une liste exhaustive de toutes les "sorties" qui m'ont tiré du quotidien décrit au chapitre précédent, et je n'en ai trouvé que quatre. Quatre sorties en quatre mois.

La première, c'était tout de suite à mon arrivée. J'avais été entraîné par un de ces "vieux routards" que j'aime tant: nous avons accepté une invitation à la messe. Pour remettre le contexte, rappelons que le Libéria est un pays officiellement chrétien, ce qui en fait une exception dans une Afrique de l'Ouest essentiellement convertie à l'Islam — un Islam non arabe, heureusement bien différent des clichés qu'on nous assène.

Certains acteurs ont tenté d'introduire de la religion dans les guerres du Libéria, par exemple en soulignant une légère majorité de Musulmans parmi les "rebelles" contre des troupes gouvernementales plutôt chrétiennes. Mais je crois qu'au total le facteur religieux a été extrêmement minoritaire dans ces tristes histoires, voire artificiel. Le fond de la guerre était plutôt géopolitique.

*Dimanche 30 mai 2004*

*Mon premier dimanche libérien (tiens, on dit bien "libérien"?) était un peu spécial. Vers 10:00, Harold m'a dit qu'il était invité à la messe par un membre du staff local.*

*Harold est arrivé dans le même avion que moi, pour une très courte mission de révision du système électrique. C'est un gars d'une petite cinquantaine d'années avec un nez terrible, une moustache à faire peur, et des yeux immensément enfoncés. Comme l'un de ces yeux part en live, on imagine volontiers à Harold un "œil de pirate" qui parachèverait le portrait. Il ferait un Capitaine Crochet plus vrai que nature (et que Brad Pitt, qu'on nous passait dans l'avion). Je l'adore. Dommage qu'il reste si peu...*

*J'ai suivi le mouvement, curieux. Nous étions invités par Abdulai, chauffeur de son état — drôle de nom pour un Chrétien, non? À l'entrée, nous avons payé quelques dollars libériens un petit ruban à épingle au revers de notre chemise, et Abdulai nous a conduits au premier rang, à droite, face aux bancs vides du chœur. Serrements de mains avec les présents, cet étrange salut claqué dont les Libériens sont si fiers que je l'ai vu illustré sur certains murs en ville. Je vous montrerai un jour.*

*Nous avons tenu trois heures! Puis notre guide a eu pitié de nous. Non que ç'ait été ennuyeux, bien au contraire, mais quelle chaleur, mes amis, quelle chaleur! Heureusement, la messe était plus animée que de par chez nous! Ça a commencé avec les choristes, surtout des*

femmes, arrivant en dansant, vêtues de pourpre sombre et de dorures, tellement belles sur leurs peaux si mates qu'elles semblaient manger la lumière. Et puis, la speakerine s'est mise à haranguer: appellerait-on "prêtre" une femme aussi énergique que nos petits gars sous amphét' à la télé? Elle chantait, criait, se démenait, comme j'ai rarement vu. Lorsqu'elle se calmait un peu, je regardais un ruban de chantier qui se tortillait au-dessus de la porte d'entrée: un courant d'air que j'enviais ne lui laissait aucun répit.

C'était la fête des mères (bonne fête maman!), et nous avons donc eu l'élection de la mère de l'année. Un gars est venu chanter une composition de son cru, apparemment émouvante (mais je ne capte pas encore grand'chose de leur anglais). Divers discours, ponctués d'"amen" et d'"alléluia" enthousiastes, sans cesse repris, en alternance avec des "*In the name of Jesus*" ("Au nom de Jésus"). C'était simple, improvisé, et, pour dire, touchant plus que transportant. En tous cas, sauf pour la longueur, je n'ai rien à regretter de cette matinée.

Ah, si: ce moment pénible où les nouveaux venus sont priés de se présenter. Notre Abdu-laï nous poussait au cul, impossible d'y échapper. Bien entendu, Harold et moi étions les seuls Blancs de l'assistance. J'avais l'impression d'un gamin pris en flagrant délit — mais en flagrant délit de quoi? De blancheur? D'être là? Quoi qu'il en soit, tout le monde était tellement content de notre présence que j'ai vite ravalé mon malaise...

Ah, fastes débuts! Je n'étais pas encore totalement sous la coupe du quotidien...

À peine quelques jours après, nous étions invités à visiter nos camps de déplacés (ont dit IDP, pour *Internally Displaced People*). Alain-notre-chef avait instigué un concours de foot entre les trois camps que nous avions à charge. C'est pour ce genre d'initiative qu'il se faisait aduler, Alain. Les gars des camps s'étaient entraînés passionnément, tandis que les filles s'étaient faites belles pour jouer les *pom-pom girls*. Tout le monde était impliqué, au moins comme supporter.

Pour donner de l'emphase à la finale, Alain avait commandé à Bruxelles un véritable ballon de foot de bonne qualité. Le hasard avait voulu que ce soit à moi de le transporter au Libéria.

Comme pour ma part, je suis passablement hermétique au foot, j'ai demandé à Alvine de me faire une visite guidée de "ses" camps. Alvine était l'infirmière en charge de nos trois camps de déplacés. C'est une Kenyane très belle, altière et timide, comme on en rêve quant on lit de beaux livres sur les Massai.

Je l'ai donc suivie dans les allées rectilignes qui divisaient en quartiers les baraques de boue propres et bien alignées. Chacun des trois camps avait quelque dix mille habitants, soit un ou deux milliers de maisons: murs d'adobe de mauvaise qualité et toiture faite d'une bâche estampillée UNHCR (Haut Commissariat aux Réfugiés des Nations Unies) tendue sur quelques bouts de bois. Étonnamment, le tout était bien tenu: je ne dirais pas "pimant", mais l'idée y était.

Dès nos premiers pas, une collaboratrice d'Alvine-la-Kenyane m'a fourré dans les bras son petit Mustapha qui ne m'a plus quitté de toute la visite. J'avais noté à l'époque que "je ne me sens jamais autant homme que quand je m'occupe d'un bébé."

Quelques semaines plus tard, nous sommes retournés aux Camps, cette fois pour le programme "Psycho-Social" (PSP). Le concept était encore passablement nouveau à l'époque, et il ne cesse de grandir depuis. L'idée est la suivante: on ne peut pas se contenter de fournir des médicaments ou des abris d'urgence, il faut aussi s'occuper des personnes, les écouter, leur donner des espaces pour s'exprimer, pour vivre en tant qu'individus et non seulement en tant que victimes. Les programmes PSP sont en général sous la responsabilité de gens des sciences sociales (psychologues et autres psy-), mais aussi parfois d'artistes — souvent alors d'artistes de scène (théâtre, danse, et autres).

En l'occurrence, l'un des camps avait monté un petit spectacle auquel nous étions conviés. Il s'agissait essentiellement de musique et de danses traditionnelles, avec un message à faire passer au reste du camp sur la problématique du viol et de la condition de la femme en général. Je trouve qu'il est bon que ce genre de message se passe "entre soi" plutôt qu'enseigné par des "petits Blancs" qui pensent tout savoir!

La pluie tropicale s'en est mêlée, et il nous a fallu migrer vers les locaux de l'école du camp. C'était de grandes salles aux murs pleins jusqu'à mi-hauteur puis grillagés, comme un immense poulailler. La charpente était plus soignée que pour les maisons, et la couverture était en tôle, ce qui est une marque indéniable de qualité. Nous étions des centaines de spectateurs entassés là, et les gamins se grimbaient sur les épaules les uns des autres pour regarder du dehors. Improvisation et bonne humeur étaient sans doutes les deux ingrédients fondamentaux de cette rencontre.

Reprenons la liste des activités de MSF au Libéria: j'avais vu les camps, j'avais rencontré ceux de la mission "en *bush*" (même si je n'ai jamais pu y aller), mais je ne connaissais pas encore notre hôpital pédiatrique. Je me suis donc organisé pour le visiter.

J'ai suivi Carole pour une matinée dans son hôpital, histoire de comprendre ce que nous foutons au Libéria. "Son", parce qu'elle assume seule la responsabilité d'un plein hôpital pour enfants. Plus de cent lits, moitié pour les mal-nourris-avec-complications, et moitié pour les cas de pédiatrie normale. Ce n'est pas Réba, certes, mais tout de même ça calme.

Elle m'a fait brièvement visiter les lieux, puis elle a pris le cours habituel de ses activités. Elle se posait avec chaque mère pour un quart d'heure et suivait l'évolution des bébés. Quelques infirmières locales prenaient ses ordres et ordonnances. Elle a eu aussi à examiner une petite fille violée, et la visite d'enfants tuberculeux à qui elle a donné leur mois de médicament et quelques biscuits. Ceux-là sont sauvés — s'ils prennent scrupuleusement leurs médicaments.

Mais Carole "perd" en moyenne un enfant tous les deux jours. Ça affecte son moral, surtout quand le destin farceur lui concocte une de ces journées où elle rentre avec deux enfants morts au tableau d'affichage des scores.

Tout ça pour dire que Carole, c'est quelqu'un. Encore une fois, elle a l'air de rien, avec sa toute petite stature, sa blondeur et sa jeunesse (la plus jeune après Alvine-la-Kenyane), mais plus je la connais, plus je lui découvre un fameux caractère, et un sacré bout de cœur qui bat fort. Une fille tout en discrétion, comme ses tout petits bijoux très, très finement ouvragés, et aussi subtils qu'élégants.

Le bâtiment de cet hôpital était je crois une ancienne école. En tous cas, des peintures pour enfants ornaient la plupart des murs. C'était une structure poteau-poutre béton qui devait dater d'avant les guerres. Plusieurs pièces étaient inutilisables, si bien qu'une bonne partie des lits était alignée dans les couloirs, heureusement fort larges!

Les lits étaient des lits d'adultes dans lesquels les bébés semblaient perdus. À côté de chacun, la mère était assise sur une chaise. La nuit, elle dormait à même le carrelage, sur un "pagne", un tissu plié en deux épaisseurs.

J'ai vu, ce jour, à la fois beaucoup de misère et beaucoup d'espoir. Quel étrange cocktail!

Mais de toutes nos "sorties", la plus "touristique" est sans conteste notre visite de *Ducor Hotel*. Comme son nom l'indique, il s'agit d'un hôtel — un grand et beau, un vestige de cet ancien temps quasi-mythique où le Libéria était un pays riche et à la pointe du développement. Je me suis laissé dire que c'était en son temps l'hôtel le plus cher du continent.

L'immeuble fait une bonne dizaine d'étages de haut, et comme il trône au sommet de la masse rocheuse où s'agglutine le centre-ville, la terrasse offre une vue panoramique imprenable. Il avait accueilli des IDP (= un camp de déplacés, en anglais *Internally Displaced People*, je l'ai déjà dit, mais je suis bien placé pour savoir qu'on se perd vite dans le monde merveilleux des acronymes humanitaires) pendant la guerre. Lorsque nous sommes allés le visiter pour la première fois, le camp avait déjà presque totalement été vidé. Il ne restait que quelques familles, dont les gamins dépenaillés nous ont guidés.

On arrivait autrefois en voiture, bien sûr, avec chauffeur. Un petit "rond-point" abrité avec impluvium et tout ça permettait de descendre du véhicule avant qu'il continue vers les parkings. Les deux premiers étages enchaînaient les salles de réceptions. Comme pour tous les immeubles de la ville, il ne subsistait que la structure béton et des monceaux de gravats et déchets, mais des lambeaux de tissus mal décollés témoignaient de ce que ces pièces avaient été capitonnées. Je me souviens surtout d'un magnifique escalier d'honneur courbe à limon central très fin et aux marches sans contremarches taillées dans

de gros blocs de marbre. La guerre ne l'avait pas affecté, et il trônait, inattendu, incongru même, sur un tapis de bris de verre, de débris de faux-plafond et de déblais divers.

Les ascenseurs, bien entendu, ne fonctionnaient plus. Ne restait donc pour toute circulation verticale que l'escalier de service, sans garde-corps et surtout sans lumière. Comme nous n'avions pas emporté de torches, les gamins en ont déniché une ou deux. Hélas, les piles fatiguées ne trahissaient guère l'obscurité épaisse — tout au plus la chatouillaient-elles un peu. Nous sommes donc montés en nous tenant la main et nous serrant contre le mur extérieur afin de nous tenir aussi éloignés que possible du trou central qui traversait tous les étages et peut-être même des niveaux souterrains — allez savoir, dans cette obscurité!

Le dernier niveau n'était pas habité, mais gardé. J'imagine que la "terrasse panoramique" était un point stratégique qu'on ne peut pas laisser sans surveillance. Cela dit, le planton en faction ne fit aucune difficulté pour nous laisser nous promener sur le territoire dont il avait la charge.

La vue de là-haut était en effet formidable. Ce qui choqua dès l'abord, c'était la présence, l'omniprésence de la mer irisée tout autour de nous. En effet, "en bas", on oublie que la mer est si proche, d'une part parce que visuellement, la ville lui tourne systématiquement le dos, et d'autre part parce qu'auditivement, le tintamarre des générateurs électriques couvre le ressac!

Partout ailleurs, la ville étalait ses rues orthogonales. On ne voyait pas très loin tant l'air est systématiquement humide, mais avec beaucoup de bonne volonté on devinait tout de même les frondaisons de la forêt équatoriale. La terrasse dominait également les deux tours qui "gardaient" les ponts vers les quartiers du port.

À nos pieds, une femme, une des dernières IDP demeurées là, étendait du linge bariolé sur un fil de fer tendu à côté de la piscine. Sa fille lavait le tissu sur une planche rainurée comme dans les westerns. D'où nous étions, nous voyions le contour de la piscine comme en plan. Elle avait été comblée par des détritits.

Une vue d'oiseau éclaircissait passablement l'orientation dans le chaos que sont les rues de Monrovia. Après cette visite à *Ducor Hotel*, je me suis beaucoup moins souvent perdu!

---

### *Réba avec les chir'*

Arrivons-en au théâtre de mes activités au Libéria, l'hôpital de *Redemption*, alias Réba. C'était le deuxième hôpital du pays après l'hôpital JFK, l'hôpi-

tal de la ville nommé d'après le fameux Président et tenu par le Comité International de la Croix-Rouge.

Les bâtiments de Réba étaient originellement destinés à faire un marché, mais n'ont jamais servi comme tels. Très vite, un hôpital y a été installé, peut-être par les autorités locales elles-mêmes. Quant MSF est arrivé, les adjonctions avaient tant proliféré que ni l'air ni la lumière n'arrivaient dans les salles — par contre, l'eau pluviale s'infiltrait partout. Niels aurait donc volontiers commencé par un "grand nettoyage", mais il aurait fallu reloger les gens et les activités: c'est tout le difficile art de la réhabilitation d'une structure en fonction. Nous avons passé notre temps à déplacer des activités au fur et à mesure des salles terminées, comme dans un immense jeu de taquin.

Construction initiale en béton (c'était avant les guerres); adjonctions en parpaing (au mieux); tôle ondulée; peinture blanche et vert d'eau; fenêtres à "jalousie" (lamelles de verre orientables) et moustiquaire; mur d'enceinte barbelé et portail métallique plein, bien sûr. 3'500 m<sup>2</sup> de plain-pied (moitié à réhabiliter, moitié neuf), pour trois cents ou cinq cents lits, je ne me souviens plus.

L'ambition de notre programme de construction était la suivante: 1-vider, nettoyer et réhabiliter l'existant, 2-construire plusieurs *wards* ("services") supplémentaires, 3-ajouter des bâtiments techniques (lessive, cuisine, générateurs électriques, traitement des déchets), et 4-ajouter une clinique attenante mais indépendante dans son fonctionnement de l'hôpital proprement dit. Pour les diverses extensions, Niels avait gagné un vaste terrain sur les marécages avoisinants: travaux titanesques où il avait excavé sur plus d'un mètre toute la surface dont nous disposions et remblayé avec de la bonne terre minérale. Ce travail de titan nous laissait une bonne base de travail, mais n'avait pas éradiqué les marais pour autant, si bien qu'en saison des pluies, nous avions plus de cas de paludisme parmi les patients sortant de l'hôpital que parmi ceux qui entraient. En d'autres termes, les gens venaient se faire soigner une jambe cassée et repartaient avec la malaria, tant les moustiques étaient omniprésents et agressifs. J'oubliais: paludisme et malaria sont synonymes.

Bien des contractants s'étaient succédés sous la houlette de Niels, et en gros j'en ai eu trois ou quatre à gérer. Chacun venait avec son équipe d'une ou deux dizaines d'ouvriers, ses outils et son matériel. Bien entendu, nous avons souvent à suppléer à des déficiences d'équipement. Nous fournissions les matériaux, mais malgré une attention soutenue, nombreux étaient les sacs de ciments qui "se voyaient pousser des ailes", comme je l'ai déjà dit!

L'une des équipes comprenait une femme maçon (Doit-on dire "maçonne"?). Niels s'était beaucoup battu pour cette égalité-là. Il tenait à offrir du travail à des femmes également. Et le calcul n'était pas mauvais puisque de fait, l'Angeline en question était parmi les plus industriels et même les plus

compétents des maçons. Je suis bien placé pour témoigner de ce que, préjugés mis à part, les femmes font des maçons au moins aussi habiles que les hommes. Il n'y a pas de raison! En tous cas, la biologie n'a rien à voir là-dedans.

Par contre, nous avons été très stricts quant au travail des mineurs. Trop peut-être, car lorsqu'on a dix-sept ans dans un pays comme le Libéria, il vaut mieux avoir un travail que traîner dans la rue... La question du travail des mineurs me semble rétrospectivement bien plus complexe qu'elle m'avait paru a priori.

L'hôpital proprement dit comptait bien des services (nous disions des *wards* en anglais), en gros:

- > service d'urgence,
- > service hommes,
- > service femmes,
- > service de soins intensifs,
- > service maternité, et
- > service maladies contagieuses (lèpre et tuberculose), heureusement tout petit.

La maternité était le pire. Je me souviens de ma première visite: la "salle" était une sorte d'"espace négatif", c'est-à-dire qu'on avait couvert d'une toiture l'espace entre plusieurs bâtiments — lesquels étaient privés de lumière par la même occasion. Il en résultait un volume complexe aux sols carrelés irréguliers, aux innombrables sous-espaces, mais doté d'une seule et unique fenêtre pour tout apport de lumière et d'air frais. Ce serait peu dire qu'il y faisait étouffant! Dans la lumière agressive des néons (même en plein jour), je découvrais une trentaine de lits tous occupés par des femmes souvent absolument nues, soit enceintes soit accompagnées de leurs nouveaux-nés. C'était dantesque. Il fallait sortir les patientes de là au plus vite! Depuis ce jour, je n'ai cessé de pousser au cul le contractant qui s'occupait de la nouvelle maternité — deux salles (pré- et postnatale), une bonne vingtaine de fenêtres sur quatre faces, de hauts plafonds.

Pour bien comprendre l'hôpital et ses besoins, je me suis rapproché de l'équipe médicale, et en particulier des chirurgiens — DU chirurgien, pour commencer, car James était tout seul!

James, un Américain que des Locaux facétieux ont immédiatement baptisé James-"Bond", est arrivé avec du chocolat et une bouteille de *THE Glenlivet, Archive 21 years*, une légende pour tout amateur de whisky. Je l'aurais embrassé (James, pas la bouteille - elle, je l'ai manipulée avec délicatesse et attention, comme je sais faire). Du coup, je n'ai pas touché aux

spaghettis. Chocolat et *THE Glenlivet* pour terminer une journée de travail chargée, ça vaut un *Wish you were here* en live dans la fumée épaisse des pétards. Si j'écrivais le soupir répété que j'ai poussé ce soir-là, il ferait plusieurs lignes de Aaaaaah de satisfaction. Sacré James-"Bond".

Quelques mots sur ce que j'ai appris de lui: chirurgien, il a passé les cinq dernières années sur un bateau de la Navy. Il est fondu de plongée sous-marine, et de toute évidence bon-vivant. Le cheveu blanc et le visage tonique, il a l'air de ces vieux sportifs encore enthousiastes qui pistent les jeunes athlètes prometteurs dignes de leur succéder.

Le lendemain de sa première journée à l'hôpital, James-"Bond" est arrivé avec un plein sac de suggestions: j'avoue que ça m'a un peu énervé. Mais peu après, je me suis retrouvé seul dans la voiture avec lui et j'ai compris à ses confidences combien il n'avait pas l'habitude de "perdre" des patients. Il a été sacrément remué de voir mourir dès le premier jour un enfant qu'il aurait pu sauver dans d'autres circonstances, celles auxquelles il est habitué. Facile à comprendre qu'il ait donc déboulé tambour battant avec son sac de solutions maladroites peut-être, mais pleines de tant de générosité que d'une noble indignation.

J'espère que ces quelques lignes écrites au fil des jours dépeignent un peu la situation. Un jour, James-"Bond" a "perdu" un patient tout simplement parce qu'il n'y avait plus de sang à lui transfuser après l'opération. Du coup, le lendemain, j'ai bravé la règle plus ou moins non-écrite comme quoi les expats ne doivent pas donner leur sang, et je suis allé au labo. Le matériel est stérile et les techniciens compétents: si c'est assez bon pour des Libérien, pourquoi ne serait-ce pas assez bon pour un Suisse? Le technicien m'a pris en charge avec attention. Je me souviendrai toujours de ses premiers mots: il m'avait demandé mon groupe sanguin tout en jetant un œil un peu désabusé sur son frigo à porte vitrée. "A+? Ça tombe bien, je crois que je n'en ai plus du tout." De fait, sur les quatre rayons du frigo il n'y avait en tout et pour tout que deux pochettes de sang! Comment faire tourner un bloc de chirurgie dans ces conditions, je vous le demande?

Malgré le manque de moyens en général et de sang en particulier, James-"Bond" pouvait tenter suffisamment d'opérations par jour pour en être largement débordé. Il avait à assumer presque seul les permanences nocturnes de l'hôpital, sans compter son travail de jour. Au rythme de cinq nuits de garde par semaine, le "MedCo" (= Coordinateur Médical, son chef) ne lui donnait pas trois semaines avant *burn out*. Heureusement, James-"Bond" avait plus d'un tour dans son sac! Il nous a présenté Gary.

L'histoire de Gary est un peu longue et un peu trop complexe pour le cadre de ce court récit. Disons, en deux mots, qu'il avait été chirurgien pour MSF avant la guerre et que là, il était venu "en indépendant", à ses propres frais, pour filer un coup de main "là où il pouvait" et enseigner un peu de médecine à des étudiants totalement laissés pour compte (Qui, dans un pays qui sort de vingt-trois ans de chaos total, allait se préoccuper d'un poignée d'étudiants en médecine?). Au départ, il avait offert ses services à l'hôpital de JFK que j'ai déjà

mentionné, mais James-"Bond" lui a demandé quelques "nuits" par semaine à Réba, ce qui a eut l'air de l'enchanter.

Physiquement, le gars-Gary est un petit gros jovial avec un grand sourire et le cheveu rare. Il a les mains potelées. Pourtant, ce sont bien ces mains qui sont la clef du personnage. Pas seulement lorsqu'elles manipulent le bistouri: le reste du temps, elles sont constamment employées à se poser sur une épaule, à caresser une douleur, à soutenir, à rassurer, à aider. S'il existe des mains magiques qui guérissent, ce sont bien celles de Gary-le-Chirurgien!

La première nuit que j'ai passée avec l'équipe de veille — là encore contre tout protocole établi —, c'était lui, le gars Gary, qui était d'astreinte.

Tandis que la nuit tropicale tombait comme la pluie des mêmes latitudes, il a commencé les consultations. Deux hernies des testicules (impressionnantes), des plaies aux jambes qui datent de la guerre (un an!), et une jolie — que dis-je? Une splendide — girafe avec une balle dans la cage thoracique, depuis longtemps cicatrisée.

Il a beau renvoyer la plupart, en leur expliquant que la chirurgie n'a que peu de chance de leur apporter un réel soulagement, et beaucoup d'amener du pire et des complications, les gens s'en vont déçus: ils espéraient une guérison "magique" grâce à la chirurgie, et il y a tout à parier qu'ils vont continuer à chercher, jusqu'à enfin dégotter un vague boucher auto-proclamé chirurgien qui accepte de les charcuter, et pour très cher. La fille à la balle était persuadée qu'elle allait chopper un cancer: Gary lui a expliqué, gentiment, presque sans insister, qu'une balle en acier, là où elle est, ne lui fera jamais aucun mal. La fille est repartie visiblement dubitative. Gary ne semblait pas chercher à convaincre. Lassitude?

Ensuite, nous sommes allés au bloc. Deux opérations seulement. La première, c'était un tout petit trou dans le ventre pour voir la tête du foie (si vous voyez ce que je veux dire). Il a tout de même fallu que je m'assoie un moment... La seconde, c'était juste le nettoyage quotidien de toute la merde dans le bide d'une pauvre fille qu'il avait opérée il y a quelques temps pour un avortement sauvage qui avait mal tourné. C'est un peu comme changer un sparadrap, sauf qu'il ferait plusieurs mètres carrés et serait fixé sur tout ce que la femme a de plus intime, de l'intérieur...

Ensuite, nous sommes allés nous coucher. Il n'était pas minuit! Il n'y a pas eu d'urgence, ni même de césarienne (moyenne de quatre par jour pourtant).

Quelques nuits plus tard, je réitérais l'expérience, cette fois avec Henrike, chirurgienne allemande en seconde partie de cinquantaine, amatrice de Brahms. Elle était secondée par Raymond, un jeune de Hong-Kong passionné de photographie. D'ailleurs, il ne cachait pas s'être intéressé à MSF pour une photographie qui l'avait marqué. Mais j'ignore laquelle.

La nuit a été on ne peut plus calme. Apparemment, c'est la saison. Pour quelque raison que je n'ai pas saisie, la moitié des lits sont vides depuis une dizaine de jours, alors qu'en d'autres temps, ils sont insuffisants. Nous avons donc commencé par le tour des patients, pépère. Raymond a pu expliquer à un petit vieux tout souriant, traité pour des brûlures à l'huile qu'à l'année prochaine arriveraient les "Mercy-ships" qui pourront peut-être lui rendre un œil. Les Mercy-ships, ce sont des hôpitaux mobiles qui sillonnent le monde et proposent des opérations chirurgicales complexes mais non-urgentes. Surtout de la chirurgie des yeux si j'ai bien compris. Ils s'annoncent neuf mois à l'avance, et les hôpitaux terrestres préparent des listes de patients. Logistique impressionnante!

Ensuite, il y a eu le gamin à l'aïvi, prononciation anglaise d'"I.V.", Intra-Veineuse. Le gosse de dix-sept mois a été opéré il y a deux jours, et ne peut encore ni s'alimenter ni, surtout, s'hy-

drater. Il lui faut donc impérativement une ligne intraveineuse. Mais il a les veines trop petites: impossible d'y enfoncer l'aiguille. Je n'exagère pas en estimant que, de toute la nuit, nous avons dû faire plus de cinquante tentatives. Cinquante coups d'aiguille dans ce petit corps épuisé. Que de souffrances. Je vous jure qu'à un même moment, ils étaient trois à lui planter leurs aiguilles: Raymond dans la jugulaire, Henrike dans la cheville, et un infirmier local dans le creux d'un coude. Tout ça en vain: nous sommes hélas en rupture de stock de la plus petite des tailles d'injection, qui aurait permis de réussir facilement.

Le cas nous a occupé à peu près toute la nuit: chaque paire d'heures, ils retentaient une dizaine de pikouzes. Et deux fois, Henrike et moi avons retourné toute la pharmacie de l'hôpital à la recherche désespérée d'une — une seule! — de ces aiguilles jaunes qui faisaient si cruellement défaut. Demandez n'importe quoi de la pharmacie, nous vous le produisons désormais sous dix secondes — sauf les aiguilles d'injection petite taille... Merde!

Vers six heures du mat' ils ont emmené le bébé en salle d'op' pour tenter de sortir la veine de la cheville, mais ça n'a pas été plus fructueux. En désespoir de cause, ils lui ont foutu une "ligne osseuse". Si j'ai bien compris, les enfants ont les os assez souples pour qu'on puisse travailler sur le sang de la moelle, mais c'est très risqué car toute infection est inmanquablement fatale. De toutes façons, sans eau, le gamin n'en a que pour quelques heures.

Autrement, nous avons pu dormir un peu. De la nuit, nous ne sommes pas allés en salle d'op', juste dans la salle à côté pour nettoyer une fois encore le bide de l'opérée de Gary — la femme à l'avortement sauvage qui avait mal tourné. C'était encore plus crade que l'autre fois. Heureusement, Gary réopérera lundi soir: il a du travail, avec elle. Et puis, vers sept heures du mat', Henrike a décidé d'opérer une grossesse extra-utérine.

Pour une raison que je ne cherche pas à m'expliquer, cette nuit j'ai commencé à tendre les seringues, tenir la main des patientes, retenir les pieds du bébé qui se débattait, bref, à intervenir, si peu soit-il. Je n'avais plus le sentiment de cette totale impuissance... Je participais de mon tout petit réconfort à la lutte contre cette immense masse de souffrance si compacte qu'on peut parfois la sentir par les pores de la peau...

Bien plus tard, James-"Bond" m'a intercepté un jour dans un couloir pour que je l'aide (?) à s'occuper de la fille à l'avortement pirate. Il ne lui restait plus de chair: que des os et un bide ouvert, la tripaille à l'air, et des yeux immenses. Elle avait toute sa tête, et répondait avec précision aux questions du chirurgien. Elle ne parvenait pas toujours à retenir ses cris pendant que James-"Bond" nettoyait son ventre ouvert. Pourtant, dès que la souffrance lui laissait une courte rémission, elle le remerciait pour ses efforts, pour son attention, pour... Peut-être parce qu'il y croyait, parce qu'il ne baissait pas les bras.

Putain...

Je vous ai dit que le gars Gary suivait des étudiants: un jour, ça a été leur remise de diplôme. Nous étions invités. Gary a mendié notre présence: il disait que nous ne pouvions imaginer le plaisir et l'honneur que nous leur ferions si leur remise de diplôme pouvait avoir pour témoins des gens de MSF. Il n'était de toutes façons pas tellement nécessaire d'insister: notre mission devait tant à Gary que nous n'avions rien à lui refuser!

Nous étions trois à y aller. C'était un grand amphi rempli de parents sur le trentain et de dignitaires un peu las. Ils devaient être une douzaine d'étudiants sur l'estrade où des chaises nous avaient été réservées. On a commencé par une heure de chants et de prières. Puis plusieurs professeurs se sont succédés à la chaire: les Libériens ont de l'éloquence à revendre! J'ai noté quelques passages:

Professeur Kpoto est orthopédiste. Il a commencé par un discours léger qui a fait rire, moi inclus (je commençais à comprendre l'anglais libérien). Ensuite, il a insensiblement glissé sur un discours beaucoup plus engagé, dont le corps était l'autodétermination. Il n'était question que de la force de volonté qu'il fallait pour être médecin au Libéria aujourd'hui. Il encensait la ténacité infailible qu'il avait fallu à ces étudiants qui avaient abouti. Bref, il faisait l'éloge de la force de caractère — un plaisir à entendre lorsque le discours dominant était à la soumission et l'acceptation de son destin.

Quelques morceaux choisis:

- La "théorie du corps unique": un corps, une volonté. Pas de place pour un "destin".

- Une parabole: un chasseur affamé n'avait plus qu'une balle dans son AK-47. Il visait un aigle perché sur un grand arbre. Soudain, il aperçut un cerf. Voulant changer de cible, il a entendu une voix lui murmurer: "Vise haut et reste concentré." Le chasseur se remit à viser l'aigle, mais un serpent à sonnette s'est enroulé autour de sa jambe. Le gars a voulu le tuer pour sauver sa peau, mais la voix a murmuré: "Vise haut et reste concentré." Alors le chasseur a tiré l'aigle de son unique cartouche. Comme par hasard, un éclat a abattu le cerf, la douille a assommé le serpent, et le gars est tombé à la renverse dans la rivière, dont les poissons se sont éparpillés sur les berges! En restant fidèle à son ambition première, il avait donc obtenu deux gibiers, la vie sauve, et du poisson en abondance! "Vise haut et reste concentré."

- "Ce que vous voulez vraiment, vous l'aurez." Et, juste après: "Mais prenez garde à ce que vous voulez — veillez à ce que ce soit d'intérêt public!"

- Une histoire de mouton dans un puits. Son propriétaire ne parvenait pas à le sauver, et a décidé de l'enterrer. Finalement, le mouton a pu prendre appui sur la terre jetée par son maître, et a pu sortir — comme dans notre histoire des deux grenouilles dans une boille de lait que la plus acharnée a fini par tourner en beurre.

Voilà pour tenter de donner une petite idée de notre hôpital et de ce qui s'y passait. Je terminerai sur ces quelques mots écrits à chaud à propos de James-"Bond" et du gars Gary:

J'ai remis mes préjugés cons sur les Américains bien au fond des placards avec une grosse pile de slips sales dessus. Ces deux-là, avec leurs accents paysans et leurs carrures d'anciens athlètes, ce sont de sacrés bonhommes... Et s'ils regardaient un peu ceux qu'ils sauvent plutôt que ceux qu'ils "perdent", ils pourraient se rengorger, croyez-moi.

### *La construction "à la Libérienne"*

---

Autant vous l'avouer tout de suite: j'ai dû quitter mon poste après quatre mois. J'avais été débordé par les problèmes, et je n'en ai pas honte: de bien plus

expérimentés que moi s'y seraient cassés les dents aussi bien! Aujourd'hui, j'espère pouvoir dire, comme le corbeau, qu'on ne m'y prendra plus!

La conjonction de problèmes qui m'a débordé incluait essentiellement: des problèmes de qualité des travaux, des problèmes liés au processus projectif, des problèmes de gestion des entreprises locales, et des problèmes liés à la structure MSF. Rien que ça.

Lorsque Niels est parti, il m'avait tellement bien mis "sur les rails" que j'ai continué à travailler plusieurs semaines sans regarder où j'allais. Deux pans de notre activité étaient "presque finis", la section technique (château d'eau, lessive, cuisine, etc.) et la clinique attenante. C'est lors de l'"inauguration" interne de la section technique que j'ai enfin "relevé le nez du guidon", comme on fait dire aux cyclistes. J'ai regardé autour de moi, et j'ai constaté que ce n'était pas bon. Et c'est un euphémisme. J'ai aussitôt composé à l'intention du siège un dossier alarmiste. J'y racontais, par exemple, la solidité trop symbolique de nos parpaings. Un parpaing est composé de trois éléments: de l'eau, du sable et du ciment, et mis en forme dans une machine. La machine était à peu près en état (encore que: avec le recul, il ne me semblait pas qu'elle vibrât, ce qui est absolument nécessaire) et l'eau était de bonne qualité. Hélas, le sable était du sable de plage, gorgé de sel. Quant au ciment, disons qu'il y avait un monde entre la quantité prescrite (et comptabilisée) et la quantité réellement mise en œuvre. Il est si facile de cocher "cinq sacs de ciment mis en œuvre" et de s'en faire porter trois dans une petite réserve secrète qu'on videra à la nuit tombée qu'il serait dommage de s'en priver — non? Rappelons tout de même qu'un sac de ciment à 6 USD, ça fait plus de la moitié d'un salaire ouvrier hebdomadaire... Je ne parle pas des conditions de "séchage" desdits parpaings, souvent au soleil, etc. Au final, je me suis amusé à faire un petit test: j'ai couché un parpaing sur le côté et je me suis délicatement mis debout dessus. Le parpaing s'est effondré comme un château de sable qu'il était. Et je tiens à préciser que je ne suis pas outrageusement gros en général, et que là en particulier, j'avais commencé à passablement maigrir!

Permettez un autre exemple. En "construction libérienne", l'électricien et le plombier passent lorsque le gros-œuvre est terminé, avant qu'on passe aux finitions (dont les enduits). Armés d'un burin et d'une masse, ils taillent des saignées dans les murs. Et s'il faut aller toute la longueur du mur et ainsi le réduire du tiers de son épaisseur, ça ne pose pas de cas de conscience. Et s'il y a des colonnes de renfort, ils râlent un peu car c'est beaucoup de travail de tailler dans le béton et de glisser les tubes derrière les ferrailages mis à nus — oui, vous avez bien lu: lorsqu'une saignée et une colonne structurelle se ren-

contrent, on coupe la colonne en prenant soin de bien reboucher au mortier ensuite. Si possible sans que l'architecte voie.

Là, j'ai commencé à imaginer ce que cachaient les enduits. On dit que les médecins enterrent leurs erreurs: les ouvriers libériens les enduisent! Une petite guerre a rapidement commencé: les ouvriers "enduisaient" tout ce qu'ils me savaient ne pas aimer, et moi, j'essayais d'arriver avant les maçons, ou, au pire (Mauvais joueur!) je faisais tomber les enduits frais. Je découvrais des saignées sanglantes, mais aussi des colonnes terminées au mortier ("Il manquait juste un seau de béton..."), des linteaux trop courts, des chaînages mal coulés, des parpaings brisés qu'on avait mis en œuvre tout de même, et j'en passe.

Et puis, c'est bien beau, vraiment, tous ces câbles électriques et tuyaux dans les murs, mais *quid* de l'entretien? Ah, ça, mais il n'y a jamais de problème Monsieur l'architecte, nous faisons du bon travail, nous! Il n'y a pas d'entretien. Ah, oui. Certes. Au final, il était monnaie courante de casser le carrelage neuf d'un bâtiment non encore terminé parce qu'on avait "juste oublié un fil" ou qu'une vaste tache humide trahissait une fuite d'eau...

Là, j'ai commencé à m'effrayer, puis à m'amuser non sans cynisme. Voici quelques extraits de mon rapport au siège. En première page, une grue effondrée (heureusement, pas sur nos chantiers, mais ça donnait le ton). Ensuite:

- > un évier dont le robinet était placé de telle façon qu'on ne pouvait remplir qu'un des deux bacs,
- > une colonne au décoffrage que la bourre de sacs papiers (pour étanchéifier les coffrages) désolidarisait totalement de la maçonnerie alentour (sans harpage, d'ailleurs),
- > des murs éventrés afin d'arrimer un échafaudage,
- > des parpaings présentant plusieurs degrés d'inclinaison dans des directions diverses (les enduits cachent parfaitement tout ça, bien sûr),
- > une colonne attaquée au burin pour fixer une grille de fenêtre (toutes les fenêtres ont des grilles au Libéria),
- > une autre fenêtre sans piedroits ni entablement, juste un trou dans une maçonnerie (pour fixer les grilles, on casse un parpaing périphérique à la masse),
- > des auréoles sur des faux plafonds le jour de l'inauguration (les faux plafonds jouent pour la toiture le même rôle que les enduits pour les murs),
- > des faux plafonds neufs ondulant car trop peu épais,
- > des pièces de bois clouées à même le béton (Avec des clous à béton, si, si!) pour recevoir ces faux plafonds,
- > l'ensemble de la structure d'un faux plafond, un bricolage sans nom avec du bois dans tous les sens, sans rime ni raison,

- > une saignée avant enduction, dans laquelle court en vrac une centaine de fils électriques, au bas mot,
- > des écoulements d'eau usée noyés dans les dalles (Bonjour l'entretien!),
- > et pour terminer, un angle de toiture neuve, bricolé et déjà pourri par les infiltrations.

Lorsqu'un jour je m'insurgeais contre l'un de ces bricolages immondes, le contractant m'a répondu ces quelques mots: "Mais regardez autour de vous, bon sang: c'est comme ça qu'on fait, chez nous!" Étouffé par l'indignation, je n'ai pas dû trouver les mots pour répondre du tac au tac que nous construisions un hôpital, pas une paillote libérienne!

Les premières "pièces montées" de ce festival du bricolage inaugurées, je me suis penché sur le reste du projet. Il m'a fallu, je crois, une bonne dose d'optimisme et d'inconscience pour ne pas m'enfuir à ce moment-là. Notre "projet" tenait en deux documents: 1-un plan et 2-un budget. Tous deux très beaux, très propres, très bien vus au siège de Bruxelles, mais tous deux aussi faux qu'inutilisable.

Commençons par le budget. Dès mon premier rapport, j'ai demandé de doubler l'estimation budgétaire de Niels-mon-prédécesseur — inutile de vous dire que je me suis fait mal voir du siège! Mais les erreurs d'estimation étaient trop manifestes pour que je doutasse: nous avons déjà dépensé la moitié du budget alors que nous n'en étions qu'au quart du projet! C'était pour partie dû à une inflation galopante et pour partie dû à un optimisme budgétaire déraisonnable de la part de mon prédécesseur.

Quant au plan, il était bien joli — vraiment: quel succès au siège (où l'on n'avait jamais reçu du terrain un fichier AutoCad)! Cependant, Niels m'avait avoué que certaines parties avaient été juste esquissées "pour proposer quelque chose", un soir après minuit. Le problème des plans informatiques, c'est que rien ne me permettait de distinguer lesdites parties "esquissées" de celles longuement discutées et âprement finalisées. J'ai alors cherché des documents de programme. Il n'y en avait aucun.

Ouvrons ici une parenthèse à l'intention de ceux qui ne seraient pas architectes. Pour construire un bâtiment (un hôpital comme un cabanon de jardin), on procède en trois phases distinctes qu'il faut veiller à bien conclure avant de passer à la suivante:

- 1-Le programme. Il s'agit d'un document faisant état d'une part des besoins (discussion avec toutes les parties prenantes), et d'autre part des possibilités et contraintes (études de marché, des sols, compétences disponibles, etc.).

2-Le projet. C'est en général pour cela qu'on connaît les architectes, même si les deux autres phases sont tout aussi essentielles. Il s'agit de proposer ce que l'on va construire. On fournit alors un plan accompagné d'un descriptif (et d'un quantitatif) et d'un budget.

3-Le chantier.

Comme je le disais, en introduction, on ne commence pas une phase "chantier" sans qu'une phase "projet" soit conclue, c'est-à-dire visée par toutes les parties prenantes, sinon on n'avance pas. De même qu'on ne commence pas un projet sans programme, sans quoi on doit sans cesse rajouter des choses...

Or dans ma situation, Niels n'avait laissé aucune trace du programme (il avait tout consigné dans sa tête) et le siège de lui n'avait jamais rien demandé de tel. J'ignorais donc d'où venait le projet. Aussi ne pouvais-je y porter pertinemment atteinte, et me trouvais-je réduit au mieux qu'à être un exécutant. Mais un exécutant de quoi, puisque le projet lui-même n'était pas finalisé (budget erroné et parties esquissées, je le rappelle)? Redéfinissons ma position d'alors: je me trouvais à continuer une construction commencée sans projet finalisé, et sans pouvoir reprendre ce projet car sans aucun document programmatique. Et sans budget suffisant.

Prenons un exemple devenu symptomatique, celui des chiottes. NB: un architecte ne dit jamais "toilettes", il dit "chiottes", au masculin, c'est comme ça. Sur le fameux plan, il y avait des chiottes individuels un peu partout — j'en ai compté vingt-deux en tout, répartis en dix-sept localisations. Des chiottes à trône.

Pourquoi des chiottes à trône, pourquoi plein de petits partout plutôt que deux gros blocs "latrines", et pourquoi dans les services plutôt qu'à l'extérieur? Que de questions... À défaut de programme, j'ai commencé à enquêter. Pour commencer, je me suis retrouvé face à un problème culturel: en souvenir de l'âge d'or du Libéria, personne n'acceptait que les chiottes fussent autrement qu'"à trône", comme dans les films. Rappelez-vous: au Libéria, on ne veut rien de moins que l'Amérique — majuscule et idéalisée. Cela n'était pas sans causer quelques problèmes: coût, qualité (les chiottes du marchés étaient bien entendu en carton renforcé de plastique avec jolie finition émail), entretien (allez-y désinfecter toutes les surfaces plusieurs fois par jour) et même usage (une partie des malades n'avait jamais utilisé de trône, et en foutait partout — passons les détails). Et puis... Un chiotte à trône implique une chasse, non? Or, vous vous rappelez peut-être que Monrovia n'avait pas d'adduction d'eau et n'était pas prête d'en avoir. Reprenons: nous installions dans tous les services des chiottes dont chaque petite commission allait consommer allègrement ses dix litres d'eau péniblement arrachés à la nappe phréatique et stockés dans un

coûteux château d'eau! En suite de quoi il fallait traiter cette eau contaminée et potentiellement infectieuse. Youpee.

À l'étape où j'intervenais, il était trop tard pour revenir sur les trônes — certains avaient été installés depuis longtemps. Mais il me restait un peu de marge de manœuvre sur certaines localisations. J'ai réuni plusieurs comités auxquels j'ai soumis des propositions de chiottes groupés. Inutile de dire que je me suis heurté soit à de l'incompréhensions, soit à de la résistance. Mais, à force d'argumentation, de persuasion, voire parfois d'un soupçon d'autoritarisme, j'ai réussi à faire passer un nouveau plan avec quelques blocs "latrines" groupés, même si ce n'était pas à l'extérieur des bâtiments comme je l'aurais souhaité.

Croyais-je que mes ennuis étaient terminés? Quelle naïveté! Rappelons-nous que non seulement le programme faisait défaut mais aussi que l'exécution avait été commencée. Ainsi, une partie des infrastructures liées aux chiottes avait déjà été réalisée. En particulier, la fosse sceptique était faite, à l'endroit prévu sur le vague projet bien sûr. Un jour faste, nous avons voulu relier un premier chiotte à ladite fosse sceptique, avec son 12,5 ‰ de pente réglementaire. J'ai fait une division simple: distance du chiotte sur pente. J'obtenais ce résultat sans appel: nous étions trop loin de la fosse, de sorte que nous y rentrions par le fond (au lieu de par le sommet) — et même sous le niveau de la nappe phréatique! Il n'y avait qu'une seule "solution" si on ne voulait pas reprendre tout le projet depuis le début: étanchéifier la fosse sceptique (afin de ne pas contaminer la nappe phréatique avec nos effluents d'hôpital) et la vider au camion aspirateur toutes les semaines. Détaillons les implications:

- > assurer une étanchéité (cf. partie sur la qualité d'exécution des ouvrages),
- > trouver un camion- aspirateur, et
- > s'assurer de ce que le camion continuerait à aspirer lorsque MSF cessera son implication.

En gros, c'est à ce moment qu'on m'a prié de rentrer. Mes successeurs, eux, se sont accommodés de ce que je refusais avec véhémence: c'est-à-dire qu'ils ont réduit les pentes des canalisations pour ne pas arriver trop bas dans la fosse, et ils n'ont tenté ni de la faire vider ni de l'étanchéifier, avec les implications sanitaires que ça pouvait avoir... J'ai honte d'avoir participé à cette horreur.

Niels avait choisi de faire travailler des contractants locaux, trois ou quatre, je l'ai dit. C'était deux ou trois de trop. Autant il avait réussi à superviser un seul contractant à ses débuts, autant c'était ingérable à plus. Bien sûr, il y a

le problème des sacs de ciment qui se voient pousser des ailes, mais si ce n'était que ça, ce n'était pas bien grave — ça n'aurait été qu'un problème de budget et de cadenas. Mais il y avait un énorme problème de compétences.

Rappelons les faits: vingt-trois ans de guerre civile. Pendant ce temps, personne n'a travaillé, personne n'est allé à l'école. Chacun avait assez à faire à rester en vie, à trouver à manger, à courir lorsque les balles sifflaient. Une génération entière n'avait donc non seulement aucune formation, mais même aucune compétence — et il serait bien malvenu de le lui reprocher! Aussi ne disposions-nous que de deux sortes de maçons:

1-soit des "vieux" de plus de quarante ans qui n'avaient plus travaillé depuis vingt-trois ans mais disposaient de quelques reliquats de compétence à défaut de santé, soit

2-des jeunes enthousiastes (C'était encore à prouver!) sans aucune expérience.

En clair, personne au Libéria ne savait ni tirer un cordeau, ni planter un clou droit, ni arrimer un coffrage, ni maintenir le niveau d'une assise de parpaings, ni tenir une pelle, ni faire aucun des gestes de base d'un chantier. Personne. Je me retrouvais, moi, architecte — et non maçon —, à enseigner le b-a-ba de la construction. Un exemple? Le béton. Un bon béton doit avoir le moins d'eau possible, juste assez pour que tout le ciment soit humidifié, sans quoi il devient poreux et peu résistant. Bien entendu, cela implique qu'il faut très, très bien mélanger, et bien vibrer au coulage. Mais au Libéria, on trouvait plus facile de faire une soupe tellement liquide qu'on ne parvenait pas à la ramasser à la pelle (Authentique, hélas!), qui impliquait d'étanchéfier les coffrages au papier et qui devenait poreux au séchage (mais c'était vite, vite caché par un enduit). J'oubliais: comme le gravier était cassé à la main, on mettait des gros cailloux de la taille d'une balle de golf (Au mieux!) plutôt que de les réduire à la taille d'une bille...

Encore une fois, il serait bien malséant de reprocher à quelqu'un de ne pas savoir ce qui ne lui a jamais été enseigné. Mais dans des conditions pareilles, on monte un programme de transfert de compétence, on propose des chantiers pilotes, on fait de la formation, et que sais-je? En tous cas, on ne met pas des contractants sous pression en leur faisant valoir les délais auxquels ils se sont astreints tout en exigeant une qualité de standard international qu'ils sont bien incapables de réaliser!

Bref, les contractants étaient de bonne volonté, mais notablement incompetents, sans que ce soit leur faute. Il fallait reprendre toute la base de notre contrat. C'est là encore que j'ai dû partir: ça a permis à mon successeur d'invalidier tous les contrats (signés par Niels ou moi) et de recommencer la construction avec une équipe sous ses ordres directs.

Il faut encore ajouter à cette liste de problèmes un dysfonctionnement structurel. Je vais tenter de le résumer en quelques mots. MSF est une ONG urgentiste. Elle est très efficace dans son domaine — très, très efficace (logistique impressionnante, expertise, indépendance financière, et j'en passe) —, mais construire un hôpital demande d'autres types de compétences, et surtout d'autres calendriers. L'urgence est un problème de réactivité et de déploiement. La construction est de l'ordre du développement, il faut s'imprégner d'un contexte, au besoin former les gens, construire son projet avec les gens et non juste pour eux. Si on répond à une épidémie de choléra, on ne réunit pas une conférence pour discuter de si les lits sont assez confortables: on traite! On sauve les vies avant de poser trop de questions. Mais on ne peut pas construire un hôpital dans la même démarche.

Niels avait tenté de s'"affranchir" autant que possible de MSF, et je lui donne rétrospectivement raison. Hélas, j'avais explicitement le mandat inverse de "réintégrer" la construction dans le projet global, ce qui impliquait de se retrouver à constamment se justifier auprès de médicaux. Or on a beau vouloir impliquer les parties, l'architecte doit garder la souveraineté des décisions finales, comme réciproquement on ne nous demandait pas notre avis d'architecte quant à la pertinence d'un traitement médical!

MSF fait d'excellents dispensaires d'urgence, en bambou et bâche, efficaces, fonctionnels, rapides, solides, bref, répondant parfaitement à leur cahier des charges. Hélas, construire un hôpital n'est pas du même acabit. C'est un métier (Architecte, si, si!) et ça demande une certaine indépendance. Niels l'avait prise, cette indépendance, et m'avait avisé d'en faire autant. Hélas mon mandat allait spécifiquement à l'opposé: on m'avait demandé de réintégrer la construction au fonctionnement de la mission. Je ne me suis pas méfié: en fait, c'est Niels qui avait raison. L'architecture a tout à perdre à être affiliée à la médecine plutôt que lui être égale.

J'avais au moins appris ça.

## II. Monrovia — Le développement par les ONGs

---

L'un des drames du Libéria est de n'avoir aucune, strictement aucune industrie. En d'autres termes, le Libéria en tant que pays ne fabrique rien. Rien de rien. Les quelques activités économiques du pays sont soit de l'ordre de l'exploitation soit de l'ordre du commerce. Pour l'exploitation, deux ressources sont plus ou moins "régulières", le fer et le caoutchouc (*Firestone*), et deux sont — ou tout au moins étaient — aux mains de mafias: le diamant et le bois. Quant au commerce, il y a surtout le port-franc (la zone du port est régie par un droit indépendant): tout le reste consiste en de l'importation. C'est dire si le Libéria n'entre dans aucun de nos modèles économiques standards: tout le monde vit ou tente de vivre du commerce, mais comme rien n'est produit dans le pays et que très peu est exporté, la presque totalité du commerce dépend de l'argent dépensé sur place par des étrangers, expats, huiles des Nations Unies, etc. C'est une économie strictement sous perfusion.

Du temps où je m'occupais de Réba, j'étais confronté à un exemple de ce phénomène qui me désespérait.

Nous avons dépensé un budget d'un demi-million de dollars. Nos contrats étaient faits de telle façon que les profits, les salaires et tous les coûts divers étaient comptés en proportion du prix des matériaux, en général 25%. En d'autres termes, pour un contrat quelconque on détaillait la valeur des matériaux à mettre en œuvre, disons, de 8'000 USD, on sortait notre calculatrice, et on disait: "2'000 USD pour l'exécution". On rédigeait un contrat à 10'000 USD et tout le monde était content.

La première conséquence de ce système, c'est que tous les contractants avaient tendance à en rajouter côté matériaux! Plus on pouvait compter de sacs de ciments et de barres de ferrailage au quantitatif initial, plus on avait de l'argent pour payer les ouvriers, pour le transport (très cher au Libéria) et pour les profits de l'entreprise. Même sans imaginer qu'une partie des matériaux pourrait être facturée sans être mise en œuvre, on perçoit immédiatement la perversité d'un système qui pousse à utiliser des matériaux chers et à en mettre le plus possible. Je reviendrai sur cet aspect de la construction au Libéria plus tard.

Pour l'heure, concentrons-nous sur la seconde conséquence d'un tel système de contrats. Reprenons le calcul dans l'autre sens: pour un contrat que nous signions de 10'000 USD, 8'000 USD allaient donc en matériaux. Or, je l'ai

dit, aucun, strictement aucun matériau n'était produit au Libéria. Pas même le bois, que la contrebande rendait inabordable. Quelles que fussent les origines des produits, tout passait par des détaillants libanais. J'ai commencé à avoir des réticences à signer des contrats lorsque je me suis aperçu que sur notre budget d'un demi-million, quatre cent mille dollars n'allaient jamais entrer dans l'économie libérienne. L'argent transiterait d'un compte belge (MSF) vers un compte au Liban. Impact sur l'économie locale: zéro.

Restaient les derniers cent mille dol' dont on peut estimer qu'ils se ventilaient ainsi:

- > un tiers pour les transports, soit de l'essence et des bagnoles, soit des produits importés,

- > un tiers pour l'entreprise et le patron (dépensé en articles de luxe importés), et

- > un tiers de salaires (au mieux!).

En d'autres termes, les salaires — la seule portion du budget à entrer dans l'économie libérienne — représentaient un quinzième (7%) du prix de la construction. J'aurais aimé beaucoup, beaucoup plus!

Revenons à notre problématique d'économie: ce que les patrons et même les ouvriers achetaient avec leur salaire, c'était essentiellement des produits importés, puisque, encore une fois, le Libéria ne produit rien! Donc après quelques transactions au maximum, l'argent quittait le pays. En résumé, le Libéria est un de ces pays incapable de fixer l'argent qui circule chez lui, au mieux tente-t-il d'en ponctionner une petite proportion lorsqu'il passe.

Une image me vient à l'esprit: les pays arides où des miséreux n'ont d'autre ressource qu'aller mettre des seaux sous les fuites des aqueducs qui alimentent une grande ville. L'économie du Libéria brasse des sommes énormes, mais ces sommes ne sont manipulées que par des étrangers, et n'ont aucun impact sur la vie économique nationale. Ou si peu que pas.

Contre ce fait, il n'y a qu'une chose à faire, titanique bien entendu: produire au Libéria. Recréer ou plutôt créer *ex nihilo* un artisanat et une industrie de transformation.

C'est ainsi que j'ai rencontré Roger.

Roger produisait de la brique et de la tuile, tous deux d'excellente qualité. Si je l'avais rencontré plus tôt, une partie (et peut-être même la majorité) des quatre cent mille dols de mon budget matériaux aurait été "fixée" au Libéria, sous forme de salaires aux ouvriers.

Ma rencontre avec Roger intervenait trop tard pour enrayer le dérapage de Réba, mais elle a changé mon rapport au Libéria. C'était mes tout derniers temps avec MSF. Voilà comment je l'avais raconté:

C'était un jour comme un autre, où je courrais entre deux bureaux pour gérer des questions de fric. J'ai négligemment salué sur mon chemin Bruno [le Belge dégingandé mentionné

deux fois plus haut] qui parlait avec un Blanc. Et puis, on m'a dit que ledit Blanc était fournisseur de briques. Je suis retourné me présenter. Le lendemain, nous allions lui rendre visite, Bruno et moi.

Roger est un homme de plus de soixante ans, Égyptien d'origine, Zurichois par mariage, Canadien par naturalisation, et au Libéria depuis une paire de décennies. Chais plus s'il a la nationalité, mais je le suppose, puisqu'il a été ambassadeur et qu'il est encore aujourd'hui consultant ministériel.

Il nous a accueilli dans sa cuisine, en calbute et marcel. Il ressemble à mon grand-père, avec son ventre de bon vivant et son accent mêlé mais où l'on peut encore sentir l'air suisse.

Nous avons ensuite visité une paire de ses chantiers, puis son usine de briques, puis sa ferme. Parce que la brique, la construction, la consultance, la politique, et le reste que j'oublie, ça ne lui suffit pas, il faut encore qu'il fasse de l'agro-alim' : production de poulets, de lapins, de kassava (manioc), de fruits séchés, de fromage — avec élevage d'ânes pour désherber et de chevaux pour le fumier... Coudbol, la bagnole a lâché: nous sommes restés coincés cinq heures dans cette ferme à une heure de route de Monrovia. Ma première sortie des limites de la ville depuis le jour où j'ai atterri! Je crois que Bruno a autant apprécié que moi de manquer tous ses rendez-vous très-importants-urgents-capitaux de la journée!

Il faisait un silence auquel je m'étais déshabitué — une quiétude un peu béate, rythmée par le pas des vaches et le grincement des brouettes... J'ai pris un mioche dans le creux du bras, et je l'ai trimbalé partout. Paraît que tout le staff est tombé amoureux de moi pour ça, et que je peux revenir quand je veux. Ça tombe bien, Bruno a organisé un après-midi à la ferme ce dimanche, après le petit-déj!

Ouah, un sacré bol d'air, cette journée!

Vous l'aurez compris, Roger et moi étions faits pour nous entendre! Sa conception du développement rejoignait la mienne et la dépassait puisqu'il ne se contentait pas des produits de construction.

Aussi, peu après, lorsqu'il a appris que mon engagement avec MSF était écourté, Roger m'a invité à venir travailler avec lui. Il avait besoin d'un architecte pour faire quelques beaux projets avec ses produits. J'étais ravi.

Au total, je suis resté un an et demi à collaborer avec Roger, en trois voyages. J'ai appris à le connaître et à l'aimer malgré nos coups de sang. C'est un personnage truculent, hors normes, bourré de défauts, mais d'encore plus de qualité, attachant, profondément humain. Malgré la chaleur étouffante et la difficulté générale qu'il y a à travailler au Libéria, cette année et demi est peut-être la première période où j'ai été heureux dans mon métier.

Avec lui, bien sûr, je quittais le monde des ONGs pour aborder, un peu, celui de la "vraie vie" à Monrovia. Pour commencer, je me suis déplacé en taxi-jaune! Je les découvrais de l'intérieur:

Il faisait déjà nuit lorsque je suis ressorti. Je me suis entassé dans un taxi jaune avec cinq autres passagers. Le chauffeur conduisait en tenant une liasse de billets tout pourraves, afin d'être plus rapide à nous rendre la monnaie (Dit-on "monnaie" lorsqu'il n'y a que des billets?). Devant mes yeux, un autocollant hurlait un "Le sang de Jésus est mon arme" ostentatoire où les mots "sang" et "arme" étaient soulignés en rouge.

NB: je n'ai pas encore signalé qu'il n'y a pas de pièces au Libéria. Le dollar libérien sert de menue monnaie, avec comme plus petite coupure le *fadala* (= *five dollars* = dix centimes d'euro).

Un autre jour:

Taxi. À cette heure-ci (près de midi), seules des femmes s'y sont succédées. Nous nous sommes entassés jusqu'à sept passagers, pour moitié des écolières en début d'adolescence. J'ai mangé une orange en passant, en souvenir de Niels, j'ai craché mes pépins avec satisfaction, et je suis revenu bosser.

La seconde partie de ma vie au Libéria commençait, la plus intéressante et la plus longue. Mais avant d'entrer dans les détails, permettez un pot-pourri des diverses descriptions que j'ai pu faire de Roger au quotidien, et d'ainsi mieux dresser le portrait du principal acteur de la suite de ce récit.

Roger est un vieil homme immense. Milieu de soixantaine, longs membres, gros ventre, tête ronde et rasée. Il a derrière lui une vie incroyable, dont je découvre des bribes au fil de ses conversations du soir dont chacune est une raison d'étonnement. D'un bagage de chimiste, il a fait du commerce et monté des entreprises, il a été chasseur et critique de patinage artistique, il possède plusieurs passeports, je l'ai entendu parler couramment une demi-douzaine de langues (je crois qu'il en parle huit en tout), il est gourmet et cuisiner, franc-maçon et philosophe, collectionneur d'art Inuit et spécialiste en courtage de verreries de Sèvres. J'en passe: vous pourriez croire que j'invente!

J'ai longtemps cru que la raison pour laquelle il s'est installé au Libéria était sa femme, qui est de Monrovia, mais on m'a détrompé récemment: il l'a connue sur place. J'ignore donc pourquoi Roger est venu dans ce pays la première fois. Par contre, je ne doute guère que la raison pour laquelle il l'a choisi pour tenter d'y écouler heureux le solde de ses jours, comme un vénérable pachyderme solitaire dans un conte asiatique, est cette femme qu'il aime.

Car il ne faut pas mésinterpréter mon portrait: Roger a un cœur d'or! Il n'est gâté que par un contexte hostile où toute velléité de générosité est incomprise et où abuser de l'autre est un sport national, de sorte qu'il s'est retranché derrière une carapace hérissée d'amertume. Il n'en reste pas moins que sous cette armure bien ajustée bat tristement un des cœurs les plus tendres qui soient.

Ce serait un peu comme dans un conte où le prince idéaliste et fortuné finit par se caparaçonner sous une apparence d'animal fabuleux et terrifiant pour lutter contre la bêtise et la méchanceté des hommes. Mais ce serait aussi comme si le prince, au bout d'un moment, se retrouvait englué dans sa carapace et incapable d'en sortir.

### Les rues de Monrovia

Roger habitait en ville, mais pas dans les quartiers chics où se concentraient les ONGs. Il m'avait réservé une chambre d'hôtel à dix minutes de marche de chez lui — car j'avais enfin l'autorisation de marcher! Les ONGs l'interdisent souvent, pour raison de sécurité.

L'hôtel était ce qui se fait de courant à Monrovia: un vieux bâtiment en béton & parpaing, mélangeant l'ancien luxe ruiné et la nouvelle peinture écaillée. Les murs étaient peints de blanc, mais les tapis puaien le moisi. Ma chambre était sise au rez-de-chaussée, avec pour tout jour une petite fenêtre donnant sur le pot d'échappement du générateur, de sorte que j'avais à allumer les néons même en plein jour. Heureusement, une petite salle de "restaurant" était plus avenante, avec des tables individuelles carrées et de grandes fenêtres qui donnaient sur les tessons nacrés du mur d'enceinte et la touffe de barbelé qui fleurissait les poteaux du portail. J'ai souvent dessiné cette perspective sur les lettres que j'envoyais, comme un symbole de mon enfermement dans un hôtel pourri.

Ils étaient trois chauffeurs pour me déposer à ma chambre d'hôtel qui puait le moisi, et ça m'a rappelé ce que j'avais déjà oublié, à savoir: combien nous sommes ici entourés de myriades de gens invisibles qui nous tourbillonnent autour sans même que nous les apercevions. Pourquoi donc étaient-ils trois à venir me chercher? Pourquoi sont-ils une demi-douzaine de gardiens à la porte?

Le matin, j'ai pris mes œufs au pain du petit déj' et j'ai attendu qu'on vienne me chercher. J'ai étalé sur la table du papier à lettre et de la lecture. J'ai été abordé par un vieux Blanc tout maigre qui cherchait un décapsuleur. C'était un missionnaire qui avait vécu des années dans le bush avant le coup d'État de 1980, et qui pouvait enfin revenir sur l'un des principaux théâtres de sa vie. Je lui ai fait parler de ce qu'il a vu, et ça a confirmé ce que j'allais apprendre de Roger. Mais j'anticipe, là.

Puis un jour, j'ai surpris dans la rue un de ces prêtres de l'hôtel répondant à un mendiant souriant qui exhibait fièrement sa jambe amputée: "Tu ne souffres pas assez, regarde tout ce gras. Reviens lorsque tu seras plus maigre, et je te donnerai une aumône." J'étais ulcéré! Et alors, Dugland, tu parviens encore à croire que la souffrance serait rédemptrice et méritoire et que la douleur ennoblit? Connard, va.

Je passais mes journées chez Roger. C'était une autre de ces villas jadis opulentes mais qui semblait aujourd'hui à la fois décrépite et obèse d'extensions bricolées et surabondantes. C'est peut-être la première caractéristique du bâti à Monrovia: une sensation d'étouffement presque physique.

Roger faisait la cuisine pour moi. Il est très bon cuisiner, et parvient à tirer des chef-d'œuvre à partir d'ingrédients en boîte (d'importation, comme je l'ai dit). Il est également féru de gadgets, et c'est chez lui que j'ai rencontré pour la première fois une de ces machines à café-en-capsules qui enlaidissent toutes les cuisines d'aujourd'hui.

Dans sa cuisine, le sucrier était posé dans une soucoupe remplie d'eau: ça faisait barrage contre les fourmis. J'ai trouvé le système simple et ingénieux... J'ai noté ce détail comme une illustration de cette intelligence pratique que j'aime tant.

Matin et soir, je marchais. Je découvrais ainsi Monrovia.

Lorsque je suis sorti de chez Roger, il faisait encore jour. J'étais à pied, sans radio, sans téléphone, sans véhicule. Je me suis un peu perdu en cherchant mon hôtel-qui-pue, ou plutôt j'ai

un peu perdu ma route, mais je me suis retrouvé moi-même. J'ai fait mes premiers pas dans Monrovia, libre enfin de la prison culturelle des ONGs.

En chemin, j'ai acheté une orange à sucer à une petite dame qui me fournit, depuis, tous les soirs, et j'ai craché les pépins le long de la route, comme un semeur (auguste, dirait Victor Hugo). Cracher des pépins fait partie de ma nouvelle identité monroviennne comme autrefois mon parapluie.

J'ai regardé les chiens et les poules, j'ai remarqué le ronronnement constant des générateurs épars, j'ai noté le premier Libérien en rollers que je voyais, et j'ai humé les grillades, les ordures, les beignets. Monrovia était là. Elle m'avait attendu bien longtemps, patiente comme seules savent l'être celles qui sont sûres de leurs charmes: quatre mois durant, j'avais été là mais absent, imperméable, et enfin nous liions enfin connaissance. C'était bien pour ça que j'étais revenu. C'était désormais on ne peut plus évident.

Je me suis douché — j'avais oublié qu'on se douchait à l'eau froide, tiens!

Une autre fois, je suis rentré de nuit — il n'y a pas d'éclairage public à Monrovia, de sorte que "de nuit" signifie qu'il fait vraiment nuit:

La nuit tombe tôt: quand je rentre de chez Roger, il fait parfois déjà cette nuit étrange, trop sombre, sans merci, trouée de lumières ponctuelles éblouissantes, qui aveuglent par excès de contraste. Dans cette nuit violente, les taxis promènent leurs lumières rasantes qui découpent les silhouettes des marcheurs sur fond de poussière illuminée. Le tout est mouvant, et même fascinant. Mais tout cela ne simplifie pas la marche le long des trottoirs tellement défoncés qu'on peut tomber dans des trous où je m'enfoncerais plus haut que le genou! Alors je marche avec application et componction, refusant fièrement de prendre une lampe de poche, puisqu'aucun local ne s'y décide non plus.

J'ai mentionné les générateurs. Il est temps de s'appesantir un peu sur cet acteur omniprésent de la vie monroviennne. En effet, il n'y a pas de distribution électrique à Monrovia. Il manque en fait cinq éléments essentiels d'urbanisme à cette capitale:

1-Il n'y a pas de distribution électrique. Chaque maison a son générateur, bruyant, fumant, pétaradant, polluant, obsédant. Au mieux, un générateur dessert un quartier. Par opposition aux autres, on le primerait presque d'une palme écologique!

2-Il n'y a pas de distribution d'eau. Les Nations Unies vendent (Cher!) de l'eau potabilisée livrée par camion. Quant aux gens normaux, ils tirent l'eau dans des puits. Hélas, la nappe phréatique affleure (la région est marécageuse) et donc est particulièrement peu saine.

3-Il n'y a pas d'égout. Les chiottes donnent au mieux dans une fosse sceptique (qui, souvent ne marche pas), au pire directement dans la nappe... De toutes façons, pour avoir des chiottes à chasse, il faut déjà avoir de l'eau! Au centre-ville, les anciens collecteurs d'égouts se sont effondrés et forment des tranchées dangereuses pour les véhicules et les piétons — tranchées heureusement comblées d'immondices accumulées.

4-En effet, il n'y a pas non plus de ramassage des ordures. Ça peut sembler secondaire tant chez nous le ramassage des ordures est efficace et surtout discret. Mais imaginons une semaine de déchets accumulés, puis un mois, puis

un an... Ce seraient des montagnes de déjections qui encombreraient nos rues, et justifieraient que certains auteurs qualifient notre mode de vie de "société du déchet". Toujours est-il qu'à Monrovia, les déchets s'accumulent dans les rues, dans les terrains vagues, sur les berges (et dans l'eau!), dans les marécages, autour des cimetières, aux abords des marchés, dans les cours des maisons, et encore ailleurs si vous avez d'autres idées. Au mieux, dans un élan purificateur, les autorités mettent le feu à quelques centaines de tonnes de déchets, toute la ville pue, et rien n'a changé. Le ramassage des déchets est une priorité au même titre que l'adduction d'eau et d'électricité.

5-Enfin, il n'y a pas de poste au Libéria. Au Burkina Faso, au moins, il y avait une poste centrale dont le courrier pouvait partir, et où l'on pouvait recevoir en poste restante. Mais à Monrovia, ce n'est pas qu'il manquerait ainsi une distribution du courrier: il n'y a rien, rien de rien en matière de poste. Pour les plus riches, il y a un bureau DHL, bien sûr. Mais qui peut se permettre d'entretenir une correspondance par DHL? Là encore, c'est un point essentiel, qui isole totalement les populations locales du reste du monde. Pour ma part, deux ans dans ce pays ont hélas eu raison de ma correspondance autrefois abondante.

Voilà pour les bases de l'urbanisme à Monrovia. Moins que par le lever et le coucher du soleil, la vie est rythmée par les rotations des générateurs, leur temps de repos quotidien, leur révision dominicale (que faire sinon aller à la plage?), leurs pannes. Leur bourdonnement continu et agressif fait oublier combien la mer est proche.

Pourtant, et ce n'est pas le moindre des paradoxes dont ce pays est particulièrement prodigue, Monrovia est une ville densément décorée de fils électriques! En centre-ville, des nappes, des faisceaux, des guirlandes de fils gainés de noir relient des maisons, des poteaux branlants, des boîtiers de dérivation, ou des transformateurs. Parfois, les fils traversent des balcons et servent à étendre le linge: c'est dire combien il serait dangereux que du courant y circulât! L'essentiel de ces fils semble donc un autre de ces vestiges des temps fastes où l'électricité coulait dûment dans les fils électriques, la marque — le stigmaté — d'une ancienne gloire, l'écho fatigué d'un luxe irrémédiablement passé.

Lors de mon deuxième séjour, Roger m'a proposé de loger dans le *compound* d'une petite ONG d'hydraulique, sur la dix-septième rue. Je commençais à comprendre comment la ville était agencée.

Monrovia est organisée comme un poisson dont on aurait retiré les filets, et qui regarderait vers l'ouest, vers l'océan, vers, très loin, l'Amérique.

La tête, c'est Mamba Point, le centre-ville où sont installées les ONGs, mais aussi l'ambassade américaine. C'était là qu'était sis le *compound* MSF. C'était là également qu'on trouvait les ruines de tout ce qui témoignait du temps où Monrovia avait été une grande ville cosmopolite: cinémas, hôtels, ministères. Comme par un fait exprès, là où un poisson aurait eu son œil, était sis *Ducor Hotel* et sa terrasse panoramique. Cette partie de la ville est rocheuse et escarpée. Les rues sont orthogonales et amples, souvent en pente forte, et nommées d'après des grands personnages de l'histoire nationale ou américaine.

De cette "tête" part, comme une colonne vertébrale, une avenue à deux fois deux voies qu'on peut suivre jusqu'à l'aéroport, à une heure de conduite. Perpendiculaires à cette avenue, des rues simplement numérotées desservent ce qui serait le corps du poisson, la ville "normale", autrefois résidence de la moyenne bourgeoisie, aujourd'hui à mi-chemin entre le centre-ville dispendieux et la misère des périphéries.

La *Monserado River* formait la nageoire dorsale de ce poisson imaginaire dont les nageoires pectorales auraient baigné dans l'océan Atlantique. Enfin, la nageoire caudale était la lisière de la forêt équatoriale, tachetée de camps de déplacés.

"*Across*", sur l'autre berge de la *Monserado River*, les quartiers du port et ce qu'on appelle Clara Town formaient comme le panache, le jet d'eau vaporisée d'un mammifère marin.

Le *compound* où je résidais était sur la dix-septième rue, "côté plage" (par opposition à "côté rivière"), c'est-à-dire à droite en allant de *Ducor Hotel* à l'aéroport. Roger habitait à peine plus loin, côté marais, quelque part vers la vingt-troisième rue — mais par là, la belle logique que j'ai décrite se brouillait afin de laisser de l'espace à la piste d'un petit aérodrome. Je faisais encore les trajets à pied, à mon plus grand bonheur. Parfois, en sortant du *compound*, je partais à l'opposé, et je débouchais sur les plages.

Du portail du *compound*, je pouvais prendre à gauche: à cinquante mètres, j'avais "la" rue, encombrée de taxis et de vendeurs ambulants. À droite. La rue s'ouvre sur la mer, à deux pas. La mer est là, mais on ne l'entend pas et on ne la voit pas. On ne l'entend pas à cause des générateurs tonitrueux, et on ne la voit pas à cause de la succession de murs d'enceintes tessonnés de bouteilles de coca et de bière. Il y a juste des rues un peu surréalistes qui débouchent sur l'infini.

Il y a, quoi?, deux cents mètres à marcher, le long des ruines de maisons autrefois cossues: écailles de peintures sans éclat sur du béton effrité par les embruns, bouts de toiture comme semés au hasard. Dans les pièces à ciel ouvert, on a parfois planté du maïs. Sous ces climats, les hommes disputent leurs droits à la végétation envahissante.

Et puis, la rue vient buter sur le sable blond de la plage en pente plutôt raide. Des deux côtés, elle s'étend à l'infini. On distingue entre bruine et embruns des silhouettes au loin. Mais même à la belle saison, il y a toujours moyen de trouver un bout de plage à soi.

La plage est sûre en journée, exceptée pour les semelles: elle sert de toilettes publiques. Mais la nuit, plus d'un expat' s'y est fait détrousser. Je suis descendu jusqu'à la partie lavée par les vagues, et je suis resté là, à réfléchir. Il ne pleuvait plus vraiment, mais il faisait encore vent,

et les vagues contradictoires se heurtaient chaotiquement bien avant de déferler. Je me serais bien baigné: rien de tel que se baigner quand il fait un sale temps. Mais il aurait fallu être venus à plusieurs.

Un autre jour, j'étais venu alors qu'il faisait chaud. La marée était haute et je ne pouvais pas toujours esquiver les plus enthousiastes des vagues. Par un curieux effet peut-être dû à une certaine sécheresse du sable, on aurait dit que, plutôt que de se dérouler sur lui, les vagues le pénétraient, se fusionnaient à la plage — comme si l'océan voulait se mêler à la terre.

Toute la vie regarde vers la route, colonne vertébrale de la ville: là, face aux vagues, je voyais le dos des maisons, les cours, les jardins de derrière, les douches, j'étais comme dans les coulisses de cet immense théâtre qu'est la vie, j'avais à disposition un écorché d'une ville bouillonnante que bien des observateurs consciencieux m'auraient envié.

Lorsque je suivais "la" route, je me plongeais dans la vie quotidienne de Monrovia, une vie plus populaire dans ces quartiers que dans le centre-ville où tout est focalisé sur les Blancs. Je faisais mes courses dans des petits supermarchés (toujours tenus par les Libanais, mais plus sympathiques que les vastes *malls* du centre). En période de Saint-Valentin, les brouettiers proposaient des fleurs en plastique. Un jour, j'ai regardé longtemps une femme qui remplissait des "sachets" de petites mottes de margarine. Elle était assise sur un tout petit tabouret et tenait entre ses jambes un énorme port de margarine dans lequel elle plongeait patiemment sa petite cuiller. C'était un pot de 25 kg, et les portions devaient faire 25 g: mille sachets à faire!

Toujours cette mode du sachet, de la portion individuelle, que j'avais découverte au Burkina Faso: l'huile est vendue par sachet d'une cuiller à soupe, les cacahuètes par sachets d'une petite poignée, les biscuits par sachets de quelques unités, les bonbons par pyramidons de quatre, les allumettes par deux boîtes, le choungomme par trois petits ou un gros, les mouchoirs en papier par paquet...

L'essence elle, est vendue en bord de route dans des pots de mayonnaise d'un gallon. On choisit son essence à la couleur. Le pot d'un gallon est réputé plus sûr que les pompes qu'on dit systématiquement truquées. Et puis, on se méfie d'un produit dont on ne peut pas contrôler visuellement la qualité.

Souvent, je m'asseyais et regardais "passer les girafes" (sans collier):

Les femmes ont souvent un port de cou fier, un buste arrogant, la peau unie et veloutée. Fatche, depuis dix jours que je suis ici, j'ai la langue qui n'a pas cessé de récurer le troisième sous-sol! Comment peuvent-elles être aussi belles? Est-ce seulement légal?

Pourtant, à l'y bien regarder, je crois que ces girafes sont moins plastiques que simplement "bien dans leur peau", persuadées - à raison - de leur beauté. Elles n'ont rien à prouver. Je ne peux que méditer sur ce que les femmes de chez nous auraient à gagner à se savoir belles. Peut-être est-ce notre faute - peut-être ne le leur dit-on pas assez?

Je notai également deux nouveautés par rapport au temps de l'immédiat après-guerre où je travaillais avec MSF: d'abord, des enfants joyeux jouaient avec des camions de plastique. Ça n'était pas sans me rappeler l'Afghanistan de l'immédiat après-Taliban où les enfants redécouvraient le cerf-volant. En-

suite, nous avons commencé à apercevoir des deux-roues — le plus souvent des petites motos. Encore une fois, ni le cyclo ni le vélo n'étaient socialement acceptables. Les gens préfèrent attendre un taxi et espérer qu'un jour on pourra s'acheter une voiture...

*Au sujet des deux-roues, j'avais préparé de longue date une anecdote: l'un des employés de Roger s'était mis à la moto. Un soir, comme il s'en allait, Roger s'est adressé à lui, paternel:*

*- Tu as un casque?*

*Le gars avait bien l'air de ne pas en avoir. Il a répondu en souriant:*

*- J'ai Dieu.*

Je ne pouvais conclure ce petit aperçu de la vie populaire des rues de Monrovia autrement que sur une note météorologique. N'oublions pas que le Libéria est un climat équatorial, ce qui signifie qu'il y a deux saisons, l'humide et la sèche. Pendant la saison sèche, il ne pleut pas tout le temps. Voilà.

Sans exagérer, même en saison sèche il y a une petite averse presque chaque jour — au moins chaque semaine au plus sec du sec. Je vous laisse imaginer l'humide! Et partant, la fortune qu'aurait fait l'inventeur du parapluie s'il avait pu breveter son invention!

De plus, il fait chaud. 31°C, ça peut sembler modeste, mais à humidité saturante c'est formidablement oppressant. Comme l'architecture? Pire encore! J'en étais malade, malheureux, irritable, et j'en passe. C'est essentiellement la pénibilité de ce climat qui a mis fin à ma collaboration avec Roger après un an et demi.

Je crois qu'on sous-estime toujours l'impact de la météo et du climat sur nos humeurs. Pourtant, il suffit de voir comme les visages s'éclairent lorsque le soleil point après la pluie pour le constater.

*Le trou à rats où Roger m'a parqué en ville n'a plus d'électricité à partir de la minuit, et à trois heures, j'étais trop incommodé par le bain de ma propre sueur pour parvenir à fermer l'œil. J'ai tenté l'émigration vers la vague terrasse, mais les moustiques (= > malaria) m'en ont dissuadé. Alors j'ai tourné en rond, m'énervant de plus en plus dans l'obscurité et la moiteur, que dis-je, la touffeur, et attendant huit heures.*

### *Coûts et prix*

---

La toute première fois que je suis venu travailler pour Roger, je suis resté un mois. Roger avait déboursé 5'000 USD répartis comme suit:

- > 1'500 USD pour moi (salaire),
- > 1'500 USD pour mon vol,
- > 1'500 USD pour l'hôtel,

> et le reliquat (environ 500 USD) pour mon *per diem* (nourriture, téléphone, etc.)

En d'autres termes, Roger avait donné autant au propriétaire de mon trou à rats d'hôtel qu'à moi-même! Je commençais à sentir diffusément qu'il y avait dans les rapports d'argents au Libéria quelques incohérences ou tout au moins paradoxes.

Je lisais hier *Astérix et le domaine des dieux*, qui dans la bibliothèque d'un architecte trône en général à côté de *La fièvre d'Urbicande*. Les civils romains viennent s'installer près du village gaulois, et les matrones débarquent pour la première fois faire leurs emplettes chez Ordralfabétix le poissonnier. Elles gloussent parce qu'il demande un sesterce pour un poisson qu'elles achèteraient cinq à Rome. Sur la page suivante, Astérix vient acheter un poisson car la présence des Romains a fait fuir les sangliers de la forêt. Ordralfabétix en demande quatre sesterces, arguant que c'est toujours moins cher qu'à Rome. Quelques pages plus loin encore, le village s'est transformé en une succession de poissonneries (et de magasins d'antiquités). Les prix chutent. Il n'y a toujours pas de sanglier. Les Gaulois sont ruinés.

Si on arrête la lecture à ce niveau de l'histoire, sans le *happy end* conclusif, on a là une version condensée du problème de la confrontation de deux économies, des absurdités qui en découlent, et surtout des inégalités et des misères qu'elle engendre. Cette bande dessinée est d'une acuité caustique et salutaire.

Parlons argent au Libéria, pour essayer de percevoir ce phénomène complexe.

L'avion pour le Libéria (une seule ligne, monopolistique donc) est l'un des plus chers du monde, le double des pays voisins touristiques (je pense au Burkina Faso). Mais comme toutes les ONGs ont besoin d'intervenir, elles payent. Nous sommes là dans la configuration d'une compagnie qui dispose à la fois d'un monopole et d'une clientèle captive. Quelle aubaine! Pour ma part, j'appelle ça une prise en otage du travail humanitaire. On ne dénonce pas assez le bénéfice que se font des compagnies aériennes sur les dons que vouzéz-moi versons à des structures caritatives! Sans mentionner un second impact non moins grave: les Libériens de classe moyenne sont emprisonnés dans leur propre pays, ne pouvant acheter un billet au tarif "ONG & C°"...

Passons à l'immobilier. J'ai mentionné la chambre d'hôtel: 50 USD la nuit pour le moins cher, réduit, prix d'ami, pour un mois — 100 USD la nuit minimum au tarif normal. Pour ce prix-là, vous avec un petit-déj' où on vous dispute la tranche de pain blanc supplémentaire, de l'électricité quand ça veut, un peu de clim', et une probabilité de cambriolage de plusieurs pourcents par jour! L'odeur de moisi est gratuite. En d'autres termes, je n'exagère pas quand

j'affirme que la vie à Monrovia est plus chère — réellement plus chère — qu'à Paris ou Amsterdam — pour un service infiniment moindre!

Après l'hôtel, j'ai squatté dans le *compound* d'une autre ONG. Tarif d'ami: 1'000 USD le mois. En effet, je crois qu'il fallait compter plus de 4'000 USD par mois pour le *compound* (= deux salles de bains, trois grandes pièces, cuisine, grand jardin). Ce sont des prix de capitale européenne — pour des baraques à demi-ruinées où les cafards disputent aux souris les reliefs de vos repas, sans isolation (contre la chaleur), et où, encore une fois, l'électricité est aléatoire.

À ce tarif-là, vous imaginez qu'il fait bon être propriétaire foncier à Monrovia! Si vous avez à investir, songez-y... La légende veut que nombreux étaient les propriétaires d'une maison en ville qui ont préféré la mettre en location et s'installer dans un camp où ils étaient nourris et logés par de gentils humanitaires. Je ne sais pas à quel point c'est avéré. En fait, je crois surtout que les propriétaires étaient confortablement installés aux États-Unis (presque tous les Libériens ont de la famille aux *States*) et touchaient nonchalamment leur rente sans se soucier d'entretien. Mais il est certain que si j'avais été un "*middle-class*" libérien, juste assez aisé pour disposer d'une propriété mais sans famille à l'étranger, je me serais fait une petite vie tranquille dans un camp.

Surtout que l'un des sports nationaux dans les camps où l'oisiveté le dispute à l'ennui consistait à suivre les convois de distribution de nourriture pour toucher plusieurs fois sa ration et la revendre ensuite au marché. Une bonne partie des produits d'alimentation de *Water Side Market* arborait encore les estampilles "*not for sale*" ("ne peut être vendu") et autres "*Humanitarian aid*" ("aide humanitaire") du Programme Alimentaire Mondial et pourvoyeurs de nourriture gratuite...

Dernière remarque sur l'immobilier: si un Libérien n'avait pas la chance d'avoir un petit coin pour lui, il trouvait un studio pour 900 USD. Je le souligne pour bien faire comprendre à quel point ces prix insensés dus à la présence d'étrangers fortunés et inconscients du pouvoir de leur économie ne sont pas réservés aux Blancs: les Libériens sont forcés de suivre — sans en avoir les moyens, il s'en faut!

À titre de comparaison, quelques salaires locaux:

- > Ingénieur pour les Nations Unies: 600 USD.
- > Le plus haut salaire MSF: 450 USD.
- > Le plus bas salaire MSF: 200 USD (note: MSF aime à éviter les trop grandes disparités de salaire entre employés, ce en quoi je leur donnerais raison).
- > Prof (salaire officiel): 100 USD (un peu plus pour un ministre).
- > Salaires locaux (ouvriers sur les chantiers des contractants, par exemple): 30 à 50 USD.

À noter que tous ceux mentionnés, même les ouvriers à 30 USD par mois, sont à considérer comme chanceux, puisqu'ils *ont* un travail. C'est déjà une minorité aisée. En se promenant dans les rues, on distingue d'ailleurs aisément plusieurs niveaux d'aisance:

1-Les pauvres, qui n'ont rien.

2-Ceux qui bossent au tarif "local" (30 - 100 USD), qui ont des chaussures fermées, propres, et de marque. La chaussure est le premier symbole de l'arrachement à la pauvreté.

3-Ceux qui bossent pour une ONG (200 - 800 USD), qui ont un téléphone portable, souvent dernier cri. Le natel (comme on dit en Suisse) est le premier symbole de l'aisance.

4-Les expats.

J'ai pu, d'ailleurs, observer cette classification dans d'autres pays, avec les mêmes accessoires et pour des fourchettes de prix sensiblement équivalentes.

Pour terminer ces histoires de salaires, notons cette anecdote. À Réba, le personnel n'était pas employé par MSF, c'était du personnel hospitalier lié au ministère. Comme le salaire officiel était ridicule, MSF versait un "complément de salaire" afin de motiver le personnel et, accessoirement, de rejoindre la grille salariale des employés "directs". Je ne sais plus combien ces infirmiers étaient censés être payés ("censés" parce qu'en plus les paiements avaient plusieurs mois de retard), probablement autour des cinquante dol'. En tous cas, je me souviens avec certitude du calcul que j'avais fait à l'époque: notre "complément" s'élevait, en fait, à exactement sept fois le "salaire" qu'il complétait! En d'autres termes, MSF payait 88% des salaires, mais n'avait aucun ordre à donner, n'étant pas l'employeur régulier et officiel — par exemple sur les congés ou l'absentéisme. MSF ne pouvait même pas virer un incapable notoire. Inutile de dire que bien des gens travaillaient à Réba pour d'autres raisons que leur compétence. En termes clairs: si j'étais un personnage un peu influent au Libéria, quoi de plus naturel que de demander à mon pote le Ministre de la Santé de proposer un poste à mon neveu dans "son" hôpital? Là, au moins il a un salaire assuré, payé par une ONG internationale et scrupuleuse. Non?

Et nous, expats? Une ONG paye deux "salaires": le salaire proprement dit est versé sur un compte en Europe, et en principe économisé, ce qui permet de vivre quelques mois entre les missions puisque nous ne cotisons pas au chômage. Sur place, nous sommes nourris, logés, blanchis, transportés, assurés, et surtout, nous disposons d'une somme forfaitaire (calculée en fonction du coût de la vie dans le pays) appelée *per diem* qui permet de couvrir les menus frais sans toucher à notre salaire officiel. Comme nous sommes nourris-etc., il s'agit

pour l'essentiel d'un budget clopes-alcool-restau. Ou alors nous économisons pour nous payer de chouette vacances pendant nos repos.

N'ayons pas peur de donner des chiffres. Le salaire des ONGs classiques varie entre 600 € et 3'000 €, tandis que le *per diem* oscille autour des 500 USD (je donne les salaires en euros et les *per diem* en dollars puisque c'est souvent ainsi qu'ils sont versés). C'est assez peu (songez à des chirurgiens de trente ans d'expérience comme Henrike) pour ne pas devenir un business à notre échelle, mais en général suffisant pour ne pas être misérable. Ça me paraît décent. Mais c'est une question très controversée: certains comparent ces salaires avec celui qu'on toucherait pour le même travail à Paris, et trouvent ces salaires ridicules. Pour ne pas leur donner tort trop tôt, rappelons que le coût de la vie à Monrovia est lui, indexé sur celui de Paris — et même majoré! D'autres comparent ces salaires avec ceux du staff local, et les trouvent exagérés. C'est vrai qu'un "assistant logistique" en fait souvent autant et plus que son "logisticien" de chef, mais que le premier est payé cinq fois moins que le second. La justice, dans tout ça? Pourrait-on payer moins les expats? Mais alors comment ferions-nous lorsque nous rentrons en Europe? Pourrait-on payer plus le staff local? Mais alors nous créerions une disparité encore plus violente qui déséquilibrerait l'économie locale. Souvenez-vous de l'Astérix du départ: en payant une fraction de la population de façon disproportionnée par rapport à l'économie locale, on tire les prix vers le haut, ce qui appauvrit la majorité qui n'a pas, elle, accès à la manne que sont les ONGs.

Ce n'est pas simple comme problème. Mais j'avoue pour ma part être satisfait par l'opposition salaire *versus* *per diem*. Il est ainsi clairement statué que le premier est à comparer au coût de la vie dans le pays employeur (et donc plutôt modeste) tandis que le second est à comparer au coût de la vie dans le pays où l'on travaille (et donc largement confortable).

Concluons avec une anecdote: j'avais un jour demandé à un chauffeur de me conduire acheter des cartes de téléphone. Ma consommation était de 50 USD de téléphone par semaine. Mon chauffeur, avec sensiblement la même somme mais par mois, parvenait à faire vivre sa famille. Vous trouvez ça honteux? Moi aussi. Mais garder le contact avec ma famille, mes amis et surtout ma compagne était à ce prix-là! Je n'allais pas sacrifier à l'économie libérienne ma vie sociale en Europe. Rien n'est simple.

Encore une anecdote.

Vous avez sans doute entendu parler de Handicap International. C'est une autre de ces "grosses" ONGs, spécialisée dans la pose de prothèses en général aux victimes de mines anti-personnel. Heureusement pour le Libéria, la

guerre s'était faite à l'arme de poing, sans mines aucune, et les amputés étaient en faible nombre. J'ai appris un soir, à ma grande surprise, que Handicap International employait plus d'expats "sociaux" que de prothésistes. Pourquoi? Tout simplement parce qu'un amputé parvient à gagner sa vie en mendiant, si bien qu'il perd en revenu ce que la prothèse lui apporte de confort. Handicap International devait donc assurer aux "prothésés" un travail rémunéré qui leur assurerait un salaire supérieur à la mendicité — sous peine de retrouver les prothèses dans le ruisseau dès le lendemain!

Là encore, ce n'est pas le moindre des paradoxe de l'économie libérienne. Un mendiant à l'aéroport demande 5 USD. Si vous les lui refusez mais cédez un dol', vous lui aurez donné ce qu'un ouvrier gagne en une demi-journée de labeur. Vous imaginez un mendiant du métro à Paris qui vous demanderait 100 € et à qui vous en donneriez vingt pour être tranquille?

Même si vous ne concédez que quelques petites coupures de dollars libériens, vous aurez vite donné un quart de dollar, soit l'équivalent d'un salaire horaire. Inutile de dire que dans ces conditions, la mendicité est un sport de haut niveau dont les grands supermarchés du centre-ville, les aéroports et tous les endroits où se concentrent les expats sont les stades.

Mais la mendicité est plus que cela. En effet, les Libériens ont un rapport avec la fortune d'autrui qui diffère sensiblement de la nôtre. Ce serait comme une forme avancée (ou pervertie, comme vous voudrez) de communisme, où toute fortune est fondamentalement injuste, et doit par conséquent être "rachetée", excusée, intégrée, justifiée, blanchie par le partage et le don.

*C'est une caractéristique que j'ai pu constater des Libériens, même entre eux, qu'ils considèrent avoir leur droit sur la fortune de quiconque: celui qui a gagné un peu plus d'argent que les autres doit s'en cacher, sans quoi il aura à "partager" avec tant de proches et d'affiliés qu'il se retrouvera le plus pauvre de tous avant d'avoir pu pleurer son malheur! Aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'y a donc ni mendiants ni voleurs au Libéria: il n'y a que des gens qui réclament ou prennent ce qui leur revient de plein droit.*

*Dans un tel contexte, vous imaginez combien quelqu'un comme Roger est sollicité, spolié, trompé, triché, brigué, dépouillé, volé, lui qui ne déteste rien plus que le mensonge et la malhonnêteté! Bien sûr que ça l'a rendu complètement parano, qu'il ne se fie plus à personne, et en place de retraite, il se retrouve enfermé dans un piège où les solliciteurs volent en cercles de plus en plus serrés au-dessus de sa future dépouille comme des corbeaux noirs.*

Un soir, j'attendais des amis sous un réverbère. Il ne pleuvait pas, la nuit était dense, et le cône de lumière en bordure duquel je me tenais était presque palpable. Soudain, une bande de jeunes Libanais s'est installée sous le réverbère, tout près de moi. Aussitôt, une bande de Libériens a débarqué. L'atmosphère était tendue, mais sans haine. L'un des Libanais a jeté au sol un vieux carton pourrave qu'il tenait sur son épaule. Il s'est éventré sur le sol, répandant

son contenu: des liasses épaisses de dollars libériens. Les Libériens se sont mis à compter les liasses (sans faire de détail) tandis que les Libanais se mettaient à compter des liasses plus fines de dollars US que les Libériens avaient sorties de leurs poches. Lorsqu'un Libanais avait compté une liasse, il la passait à un collègue qui vérifiait. Le tout sans qu'aucune parole ne soit échangée ni d'une part ni de l'autre. Finalement, les Libériens ont bourré leurs poches de pavés de dollars nationaux et ont chevauché des scooters comme dans un film. Les Libanais ont fumé une cigarette en m'incluant dans leur cercle (Ah, la fraternité des couleurs de peau!), puis ils se sont dispersés. J'ai estimé que quelques dizaines de milliers de dollars s'étaient échangées là, sous mes yeux, à la lumière d'un réverbère.

Qu'était-ce à dire? Vous imaginez bien que le dollar libérien s'échange mal sur le marché international! Du coup, d'énormes trafics sont organisés pour obtenir des coupures internationales, souvent à des taux usuriers. Le marché des changes est au Libéria une réalité physique, palpable, où il faut recompter ses liasses et non simplement cliquer sur des onglets et entrer des zéros dans des cases.

C'est simple: un billet de 100 USD vaut plus que cent billets de 1 USD — qui lui-même vaut bien plus que son équivalent officiel en monnaie libérienne. C'est la même réalité que sur les marchés *on-line*: l'argent n'a pas la même valeur partout! Les taux de change officiels cachent des disparités considérables de la valeur d'une somme donnée. Au Libéria, la valeur de 100 USD en dollars américains, en euros ou en dollars libériens ne permet pas d'acheter la même chose! 100 USD valent plus que l'équivalent "officiel" en monnaie locale. Tout simplement parce qu'il s'exporte mieux.

Cela me rappelait l'histoire — sans doutes fictive — du Blanc qui demande à son ami Noir:

- Combien coûte une poule?
- Vingt œufs.
- Et combien coûte une chèvre?
- Vingt poules.
- Alors je t'achète une chèvre pour quatre cents œufs.
- Non. Je n'ai pas besoin de quatre cents œufs.

Au Libéria, l'économie a commencé à m'amuser! J'ai appris là à percevoir les réalités derrière l'abstraction lisse et rassurante des chiffres à laquelle nous habituent les monnaies. Échanger une poule contre vingt œufs ne signifie pas qu'on peut échanger dix poules pour deux cents œufs. Changer un billet de 100 USD ou cent billets de 1 USD ne donnera pas la même somme. Etc.

Des auteurs comme Serge Latouche soulignent, avec de tels exemples, que les Africains sont bien plus calés en économie que nous — et que nous avons tout à apprendre d'eux en la matière!

### Les problèmes structurels des ONGs

Solferino 1859. La bataille fut si sanglante qu'elle inspira à Henri Dunant le mouvement de la Croix-Rouge (fondée en 1863) et ses principes d'aide aux victimes, de neutralité et d'universalité. En un gros siècle, la Croix-Rouge a grandi, bourgeonné, fleuri, en même temps que les guerres devenaient plus atroces, impliquaient plus les populations civiles et augmentaient leurs "dommages collatéraux".

Les ONGs sont nées dans les années 70'. Elles doivent leur essor essentiellement aux guerres d'Afghanistan et à la famine au Biafra. Elles voulaient se distinguer de la Croix-Rouge jugée trop consensuelle, trop "neutre" — les ONGs se revendiquaient engagées, et défendaient leurs valeurs même s'il fallait s'opposer à un gouvernement en place. Ce noble engouement a porté de beaux fruits jusqu'au changement de millénaire. Aujourd'hui, les ONGs sont en crise. Ce, pour deux types de raisons.

La première est leur multiplication. J'ai mentionné plus haut que deux cents ONGs étaient intervenues au Libéria, et plus de six cents pour "le tsunami". Cette explosion n'est pas sans poser un problème de reconnaissance, c'est-à-dire d'occupation du "terrain médiatique", et donc indirectement, de financement. En effet, l'indépendance financière d'une ONG se mesure à ses fonds propres, c'est-à-dire l'argent que vous-même donnez à la structure sans que ces fonds soient affectés à une cause précise. Plus une structure a de fonds propres, plus elle peut entreprendre d'actions librement. Moins elle en a, plus elle doit justifier ses velléités d'intervention avant d'entreprendre quoi que ce soit. MSF dispose de trois quarts de fonds propres, ce qui lui assure de pouvoir intervenir sans rendre des comptes *a priori*. On ne juge MSF que sur le résultat global de ses actions. À l'autre bout de l'échelle, les "petites" ONGs n'ont guère plus de 10% de fonds propres, ce qui leur ôte toute marge de manœuvre: elles sont prisonnières des bailleurs qui financent les 90% restant.

Or, pour avoir des fonds propres, il faut que des gens fassent des dons. Et pour que les gens vous fassent des dons, il faut qu'ils vous connaissent. D'où une guerre médiatique formidable qui met en concurrence les ONGs du monde entier. D'où également, la "course au Tsunami" où chacun a tenté d'arriver le premier quand les flash d'information passaient encore au "Vingt Heures"...

Depuis le changement de millénaire, nous avons clairement quitté le temps de la saine émulation pour celui de la franche compétition. Avec pour corollaire, une augmentation vertigineuse des budgets com' des grosses ONGs, au grand désespoir de ma grand-mère qui préférerait que ses dons aillassent aux déshérités à qui elle les destine.

Petit jeu: qui est capable de citer plus de dix ONGs de tête? Et les autres alors, de quoi vivent-elles?

Mais la plus grosse crise des ONGs n'est pas financière, elle est statutaire. Reprenons l'historique: la Croix-Rouge était mandatée par les États eux-mêmes. Elle était peut-être peu "dérangeante" dans certains contextes (dictatures de tous ordres), mais elle était légitimée par la communauté internationale. Les ONGs ont proposé une autre légitimité, non plus fondée sur le droit et les nations, mais sur des valeurs, évidemment systématiquement qualifiées d'humanitaires. Un verrou essentiel a sauté là, mais pendant longtemps personne n'a osé franchir le seuil ainsi libéré. Il a fallu attendre le début du XXI<sup>e</sup> siècle pour qu'apparaissent et se multiplient des ONGs à l'universalité douteuse. À partir de là, chaque minorité, chaque corps de métier, chaque corporation, chaque parti, chaque entreprise internationale a pu monter et promouvoir son ONG

C'était fatal: les *French Doctors* des années 70' qui avaient voulu s'affranchir de légitimité internationale et s'en remettre à leur propre conscience avaient ouvert la voie à de moins consciencieux qu'eux. Inutile de dire que les pires requins ne s'en sont pas privés!

C'est ainsi que les ONGs se sont fait instrumentaliser. Il est devenu impossible aujourd'hui, de savoir ni qui mandate qui, ni qui finance qui. La principale conséquence de ce phénomène est la perte de confiance dans les ONGs, et ce aux deux bouts de la chaîne. D'une part, "vouzémoi" doutons de plus en plus de la pertinence de nos dons. Et, d'autre part, on trouve "sur le terrain" des ONGs de moins en moins recommandables, et c'est un euphémisme. Je ne citerai qu'un exemple: au Pakistan en 2006, pendant la reconstruction qui a suivi le séisme d'octobre 2005, une ONG que je ne nommerai pas a reconstruit un hôpital avec l'accord du gouvernement. Mais l'ONG, chrétienne, a subordonné l'accès aux soins "gratuits" à l'écoute de la prière catholique. En clair, les Pakistanais qui voulaient des soins devaient faire des prières chrétiennes. Imaginons la réciproque: la tête que nous ferions si pour recevoir des soins dans un hôpital public en France nous étions astreints aux cinq prières musulmanes et au ramadan!

Bref, les ONGs sont de plus en plus mal vues, et à juste titre, puisque leur mandat s'est diversifié et a largement débordé la sphère de l'altruisme, de l'humanitaire et de la générosité, même prise dans son sens le plus englobant — le plus laxiste. L'hostilité croissante s'extériorise aujourd'hui et depuis peu, on prend les "humanitaires" pour cible. En clair, c'est depuis l'intervention américaine en Afghanistan, où les ONGs étaient à plus ou moins juste titre vues comme des auxiliaires de l'armée.

La croix rouge qui autrefois protégeait les brancardiers bénévoles est devenue sinon une marque d'opprobre, au moins un stigmate. Ce qui autrefois nous protégeait aujourd'hui nous menace, nous signale comme gibier, au point que dans bien des contextes, il est devenu préférable de circuler en véhicule "banalisé", sans autocollant ni sigle d'aucun type.

Il est donc clair que le mouvement humanitaire bute contre une impasse. Pour en sortir, il lui faudra muter une fois encore, comme au temps où la neutralité de la Croix-Rouge était devenue une reconnaissance implicite de régimes inacceptables mais officiels. Quel sera l'humanitaire de demain? Bien malin qui peut le dire aujourd'hui. Plus malin que moi en tous cas...

Mais ces considérations sur les mandats des ONGs nous éloignent du "terrain" où un certain nombre de dysfonctionnements demande des solutions plus immédiates et surtout moins philosophiques. Tenons-nous en aux problèmes auxquels j'ai été confronté à Monrovia, mais passons sur ceux déjà évoqués — le déséquilibre de l'économie locale et les embouteillages de *kat-kats* blancs!

Le plus gros problème des ONGs sur le terrain est celui des expatriés, de leur rotation trop rapide, de leur jeunesse et de leur attitude. Commençons par quelques chiffres:

> En un peu plus d'un an, le responsable sécu de MSF-Belgique a vu défiler cent trente expats, soit un peu plus de deux nouveaux par semaine. Nous avions, je le rappelle, vingt-cinq postes ouverts en moyenne. Multipliez par cinq pour avoir une idée de l'ensemble du mouvement MSF (cinq sections présentes), ou multipliez par deux cents pour un tableau incluant toutes les ONGs présentes.

> MSF-Belgique a eu, je crois, huit chefs de mission en deux ans. J'ai travaillé sous les ordres de deux, puis lorsque j'étais avec Roger, j'en ai vu deux ou trois, et je sais en avoir manqué autant, sans compter un "*gap*", un interrègne sans chef. Rappel: il y a cinq sections MSF. Même si toutes n'ont pas eu de tels problèmes de rotation des chefs, ça nous fait tout de même un nouveau

chef MSF tous les deux mois à présenter aux Ministres du pays, comme s'ils n'avaient que ça à faire!

> Un des plus vieux staff locaux de MSF occupait son poste depuis dix ans. Pour me justifier son peu d'empressement à se lier d'amitié avec moi, il m'a expliqué que je devais être "son" millième expat. Il avait perdu le compte. Mais j'ai refait plusieurs fois les calculs pour lui, et c'est très raisonnablement compté...

Dans un contexte où la relation interpersonnelle prévaut sur la fonction, quelle durabilité peuvent avoir nos projets?

Les locaux, du gardien de base aux ministres, ont l'impression de n'avoir aucun interlocuteur en face d'eux! Comme je les comprends. J'essaie de militer pour faire passer le message suivant chez MSF: ok pour des missions de six mois pour les médicaux, les praticiens, mais les gestionnaires de projets (la coordination, la base, les chefs de mission — et les architectes) ne devraient pas avoir de contrats de moins d'un an, voire deux! C'est le minimum nécessaire pour faire quoi que ce soit d'autre que brasser de l'air à force de ronds-de-jambe avec de perpétuels inconnus.

Après la question de la vitesse de rotation du personnel expatrié vient celui de son image, plus précisément de sa perception. Il faut remettre des valeurs dans leur contexte. Ainsi, par exemple, l'enthousiasme et la jeunesse, qui sont vues comme des qualités chez nous, sont plutôt à charge dans nombre de cultures où l'on recherche l'expérience, le professionnalisme, et la séniorité.

MSF avait eu le courage de demander un audit externe sur son image auprès des populations bénéficiaires, et même de le publier. Je l'avais découvert à l'époque où je travaillais encore sur Réba. Le verdict était sans appel:

Ce matin, je lisais la revue interne de MSF, et je suis tombé sur un article titré *MSF et les pantalons à fleurs*. L'expression est tirée d'une interview réalisée auprès des gens au Rwanda. La citation complète résumant l'image que les gens avaient des expatriés est la suivante: "Une bande d'adolescents portant des pantalons à fleurs, assis au volant de leur jeep et parlant dans leur radio, dépensant leurs dollars et demandant d'organiser des réunions avec les plus hauts responsables du pays." Le portrait n'est que trop vrai, à ceci près que j'ajouterais des sandales.

Non, je ne suis pas sûr que nous fassions "le" bien, peut-être même au contraire. Mais d'un autre côté, je sais aussi que chaque victoire, même momentanée, contre l'indifférence et la mort est, sinon une justification, au moins une raison suffisante pour que je continue plutôt que je ne m'abstienne.

Je me rappelle cette vision de sortie de restaurant: des dizaines de Katkat blancs en attente, avec au volant un chauffeur noir qui s'ennuie... Quel bien apportons-nous?

Il ne faut pas se laisser aller: *¡Hasta la victoria siempre!*

Ajoutons à tout cela que MSF est plutôt largement au-dessus de la moyenne en termes de professionnalisme, d'expérience et de séniorité de ses expats. Imaginez les autres!

Lorsque j'ai "sauté la barrière" et que je me suis trouvé à observer les ONGs assis parmi les Libériens, j'ai commencé à prendre conscience de ce qui précède. D'abord, comme Roger m'invitait à des discussions avec des Ministres en poste, je les entendais se plaindre des problèmes de rotation de leurs interlocuteurs — se plaindre et en rire: il oubliaient leurs noms et souvent même l'ONG qu'ils représentaient! Car bien entendu, chaque expat est tellement imbu de l'importance primordiale de son rôle qu'il en néglige des politesses aussi élémentaires que se présenter.

Mais j'ai aussi retrouvé dans la rue d'anciens collègues libériens. À force de discussions, j'ai commencé à entrevoir un monde beaucoup plus occulte, méconnu, voire tabou: celui des mafias qui infiltrent les ONGs à leur insu. J'en ai eu une première intuition avec l'affaire de l'éviction de Sirleaf.

Sirleaf était l'un des gardiens MSF. Un soir que je travaillais seul au bureau à une heure indue, je l'ai entendu gémir, se croyant seul. Ça ne m'a pas été facile de le soutenir: déjà qu'avec des copains, je marche sur des œufs, là, avec le fossé culturel... Il aurait pu mal recevoir ma sollicitude, mais ça s'est bien passé. Il était victime d'une injustice: en quelques mots, de l'essence pour générateurs avait été volée pendant sa garde, et il en était responsable. Malgré mon intervention, il a été viré comme un malpropre. Personne ne pouvait prouver son innocence, et moi je pouvais au mieux témoigner de sa bonne foi.

Lorsque nous nous sommes revus, comme je ne travaillais plus pour MSF, il a pu me raconter le fond de l'affaire: C'était ses collègues qui avaient organisé le vol, afin de le faire remercier. Pourquoi? Parce qu'il avait refusé de payer sa "cotisation" au chef des gardes... Intéressant. J'ai donc appris ce jour-là combien chacun de la centaine de gardiens payait pour se maintenir à son propre poste. Et celui qui refusait le jeu se faisait virer par les expats eux-mêmes — bien inconscients du rôle qu'ils endossaient, bien sûr!

J'étais atterré.

Un autre jour, un ami libérien a demandé une journée de congé pour amener sa femme dans une clinique privée. Je lui ai demandé pourquoi il ne la conduisait pas à Réba: j'étais bien placé pour lui certifier que les soins étaient gratuits et de qualité! La réponse m'a surpris:

— Nous ne sommes pas de la bonne ethnie.

Ah bon? Parce qu'il faut être d'une certaine ethnie? Je croyais l'hôpital destiné à tous! C'était bien naïf. Bien sûr que l'hôpital était ouvert à tous ceux qui y parvenaient, mais justement il était implanté dans un quartier contrôlé par une ethnie exclusive, de sorte que ne pouvaient venir se faire soigner que ceux qui appartenaient à cette ethnie ou qui monnayaient leur passage. L'universalité et la gratuité de notre action prenaient du plomb dans l'aile.

L'"accession" aux soins prenait son sens propre.

Ensuite, j'ai appris que cette même ethnie "tenait" tous les postes à responsabilité chez MSF. Mais aucun expat ne restait assez longtemps pour s'en apercevoir. J'ai fini par devoir entendre ce que j'aurais préféré ignorer.

Hier, j'ai bu un verre avec quelques amis libériens, dont plusieurs anciens employés MSF. Ils ont détaillé, moitié à moi, moitié entre eux (en anglais libérien dont je comprends les deux tiers) le fonctionnement de la "mafia MSF" dont personne, je crois, n'a le moindre soupçon: j'ai pu apprendre le prix qu'il faut payer pour obtenir quel poste, la marge bénéficiaire des équipes d'approvisionnement, et l'ethnie majoritaire régnante... Eh oui, même MSF n'est pas exempte de tels serpents insoupçonnés en son sein.

J'étais fier d'avoir été jugé digne de connaître la réalité de la vie de nos "staff locaux", mais en même temps, j'aurais préféré garder quelques illusions sur les hommes...

Encore une fois, en ce domaine, j'estime MSF plus respectable que la moyenne des ONGs...

Nous assistons donc à une crise fondamentale de l'ensemble du mouvement des ONGs.

### Retour à Réba

Plus d'un an après avoir quitté MSF, je suis retourné visiter Réba. Le quartier du port n'avait pas changé, mais je le regardais d'un autre œil maintenant que je le savais inaccessible à certaines ethnies. Du coup, je considérais certains textes muraux en grosses lettres rouges comme un peu cynique: "*All consultation are free of charge*" ("Consultations gratuites").

L'entrée de l'hôpital avait changé. J'étais content car c'est moi qui en avais dessiné les plans. J'en avais profité pour intégrer quelques dissymétries fonctionnelles et élégantes, fort de ce principe que ce n'est pas parce que nous construisons pour les Libériens que notre projet doit négliger la beauté. Fonctionnalité et prix sont deux jambes d'un trépied, mais aucun équilibre ne peut être atteint si l'on néglige le troisième: l'esthétique.

C'est là ma conception de la déontologie de mon métier: vous n'êtes pas obligé d'adhérer. Mais pour ma part, j'estime que si l'on construit pour les déshérités, il nous appartient de ne pas seulement protéger les corps, mais aussi nourrir l'âme. L'architecture, ce n'est pas juste construire des toits, c'est mettre de l'art dans du fonctionnel. Et cent fois plus quand l'architecture est destinée à des gens dont l'accès à l'art est malcommode.

Guy Rottier, architecte hétérodoxe de mes amis, propose de rajouter un T à "architecture": arTchitecture. J'ai mis long à lui donner raison. En fait, je ne pouvais pas le comprendre du temps de mes études où chacun de mes futures collègues avait à cœur de proposer des grands "gestes" architecturaux munifi-

cents. Mais depuis que je travaille pour ceux à qui on ne propose que du fonctionnel, je me suis mis à aimer ce mot, arTchitecture.

À mon arrivée, je me suis assis au "bar d'en face" avec une gynéco en pause midi.

Elle me disait que les femmes d'ici considèrent la grossesse comme une maladie. Elles se damneraient pour en être délivrées, mais la majorité des maris refuse qu'elles se voient stériliser au bout d'une demi-douzaine de grossesses.

Elle me disait également que la pire douleur qu'elle avait vue était loin d'être le trop fameux enfantement: c'étaient plutôt les maux de dents et les calculs rénaux. Mon pauvre Grand-père...

Je l'ai ensuite suivie dans l'hôpital en bonne voie d'achèvement. Les espaces d'accueil et d'attente étaient pimpants avec leurs murs vert clair et leurs hautes toitures ventilées. Comme on était en janvier, il y avait là un sapin dûment orné de guirlandes et de boules: perdu dans la touffeur d'un climat tropical, ça créait une atmosphère étrange...

Sur les murs, les horaires d'ouverture s'étaient en grandes lettres rouges. À côté, un "No arms allowed" ("Armes interdites") péremptoire était appuyé d'un dessin de "kalach" tracé d'un X rouge. Enfin, de grandes fresques un peu naïves proposaient des conseils d'hygiène.

Finalement, j'ai rencontré Adélaïde — quatrième architecte sur le projet.

Adélaïde n'avait pas dormi de la nuit. La veille, on lui avait volé son sac. Ça m'était arrivé un an auparavant. Depuis la fin de la guerre, la petite délinquance est en constante augmentation à Monrovia... C'est que les anciens combattants et autres enfants-soldats ont depuis longtemps écoulé le petit pécule dont on les avait gratifiés après les combats, et qu'il n'y a pas de travail pour autant.

Que faire? On ne crée pas de l'activité économique par décret!

Celui qui m'avait succédé avait mis fin à tous les contrats qui nous liaient à des constructeurs locaux, et il avait monté une équipe de maçonnerie salariée. C'était bien plus efficace. Il avait également fait abandonner tout un pan du projet, celui des blocs opératoires. J'étais un peu surpris dans la mesure où ça me paraissait prioritaire, mais je me suis abstenu de commentaires. Malgré cette réduction d'ambitions, ni les délais ni les budget n'étaient tant soit peu respectés. Je regrettais de voir mes pronostics pessimistes confirmés.

La qualité d'ensemble n'avait pas été modifiée: c'était toujours un décor en carton-pâte, joli à court terme mais ni fonctionnel ni durable, ce qui poussait l'énorme équipe de maintenance à la limite du surmenage. À part les robinets industriels que j'avais fait commander à l'époque, tout était construit en matériel domestique "qualité libérienne". C'était joli, ça sentait la peinture fraîche, mais pas l'hôpital! En particulier, le système de chiottes qui m'avait donné tant de fil à retordre n'avait pas été amélioré: ça puait et ça ne s'écoulait pas, mais on faisait semblant de ne pas s'en plaindre.

Le nouvel espace maternité qui avait dû être terminé peu après mon départ avait déjà l'air vieux. Le carrelage et les enduits avaient visiblement déjà été défoncés en plusieurs endroits pour reprendre un fil électrique ou une canalisation. J'ai également discrètement vérifié que rien n'avait été fait pour combler une ancienne fosse sceptique juste sous nos pieds. Dans un hôpital, c'était limite...

Enfin, Adélaïde m'a emmené visiter la clinique attenante. J'ai photographié certains travaux dont j'étais content. J'avais passé une demi-journée sur un système de récupération des eaux pluviales, mais le résultat justifiait l'effort. Par contre, j'avais proposé une guérite d'entrée en clin d'œil à Mies van der Rohe, avec des pans de murs non jointifs, mais ça n'avait pas été compris et je découvrais un volume totalement clos peu favorable aux claustrophobes.

Le grand volume d'attente avait des bancs en béton peints en vert, et de vastes fresques murales. Les deux premières comparaient une "communauté soigneuse" et une "communauté sale", évidemment afin de promouvoir la première. La suivante vantait la vaccination infantile. La suivante rappelait que les moustiques transmettaient la malaria et que les moustiquaires protègent des moustiques. Le dernier, je ne l'aimais pas: il incitait à se méfier des "médecines populaires". Bien sûr, le Libéria comme bien des pays souffre de cette plaie qu'est la mauvaise médication (faux médicaments, médicaments périmés, ou automédication), mais la formulation dénigrait un peu trop directement les traditions du pays. J'aimais mieux l'approche que j'avais connue au Panamá, où les "sorciers" locaux avaient été formés comme des partenaires afin qu'ils ajoutent à leur mandat traditionnel la détection de certaines maladies que la médecine occidentale soigne bien. Je préférais cette approche collaborative à une opposition franche et non argumentée.

Autour de l'entrée, des femmes vendaient des boissons fraîches sous des parasols fatigués. Ce n'était plus la saison des oranges, et je m'étais mis au maïs: elles le faisaient griller sur un tout petit feu de charbon, sans adjonction aucune. Je trouvais ça hygiénique et diététique.

Encore deux ans plus tard, je sus que MSF avait relancé un programme de construction sur Réba. Je ne sais plus quel était le programme, mais on m'a parlé de l'assainissement d'une autre partie du marécage avoisinant. Ne connaissant pas le détail du programme et les moyens mis en œuvre, je réserve mon avis.

Mon rêve aurait été de proposer un chantier-pilote où l'on formerait des maçons compétents plutôt que de les prendre comme de simples exécutants. Mais si MSF n'avait pas voulu de cette approche, Roger me l'avait proposée.

Après de nombreux mois d'esquisses, de recherche et, il faut le dire, de délais divers, nous approchons du jour où nous pourrions poser les premières briques de nos projets communs. Mais avant de vous raconter cette période faste de ma vie d'architecte, je tenais à vous proposer un petit condensé de ce que j'avais commencé à comprendre de l'histoire du Libéria. Encore un de ces sujets où rien n'est simple!

### *Histoire et légendes*

---

La légende dorée du Libéria veut que le pays ait été construit par des Nord-Américains fraîchement libérés de l'esclavage. On verrait d'abord un coup de burin décisif qui fait sauter le rivet d'une chaîne de cheville — car l'imagination peine à se représenter un esclavage sans chaînes. Puis, le pauvre homme se redresserait dans le soleil, comme un arbre desséché qu'on arroserait enfin. *Cut.* On le verrait embarquer, vêtu de quelques hardes rapiécées mais dignes, sur une caravelle aux voiles déjà gonflées par un vent favorable, voire allié. Car il va de soi que lorsqu'il s'agit de lutter contre l'Injustice de Toujours, la Nature se met de la partie — que de majuscules! Enfin, l'homme débarquerait avec d'autres héros méconnus, justement sur l'Île de la Providence qu'enjambera un jour un pont qui relie deux parties de la ville de Monrovia. On aurait, au loin, trois fiers voiliers dans le soleil couchant, et au premier plan, les anciens esclaves retrouvant enfin la Terre Sacrée des Ancêtres — encore une fois, ne soyons pas chiches de majuscules, le typographe en a plein sa besace. Toute cette mise en scène plus ou moins inconsciente offrant un pendant symbolique à Christophe Colomb découvrant l'Amérique. Ce serait ici le Grand Retour à la Maison: si le ton de l'épopée ne vous convient pas, on pourrait même trouver des accents bouddhiques à cette vaste réconciliation de tout: souffrance, passé, appartenance, terre, etc. — là, vous êtes censé verser une larme émue.

Bon. Tout cela est aussi beau que Guillaume Tell visant calmement la pomme sur la tête de son fils ou Beethoven les cheveux dans le vent de la campagne, convenons-en. Comprendre de telles légendes dorées est absolument nécessaire pour appréhender l'image fantasmée associée à un pays ou à une histoire. Mais il faut aussi étudier les faits.

Premier fait à réviser: la pauvreté des esclaves. Roger, le premier, m'a soufflé que tous les "esclaves noirs" n'étaient pas pauvres, au contraire. Il semblerait qu'ils aient été nombreux à occuper de hauts échelons hiérarchiques

dans les plantations américaines, juste au-dessous des "maîtres" officiels — et dûment blancs de peau. Nombreux étaient les esclaves éduqués voire universitaires, et dotés de fortune personnelle.

On peut imaginer que l'abolition progressive de l'esclavage n'était pas forcément du goût de ces nantis qui avaient tout pour eux sauf la couleur de peau. Ce serait donc eux qui auraient eu l'idée de "se" construire un pays de toutes pièces, un pays où les Noirs pourraient être riches et maîtres chez eux. Le Libéria ne serait donc pas la généreuse proposition de Blancs vaguement culpabilisés à des Noirs enfin reconnus, mais le projet de Noirs ambitieux souhaitant ajouter à l'opulence une souveraineté qui leur était interdite dans un État jeune et trop libéral. On comprend mieux ainsi la suite de l'histoire du Libéria.

D'autres auteurs insistent sur la simultanéité du projet "Libéria" et des premières révoltes d'esclaves noirs en Haïti. Les grands propriétaires d'esclaves se rendaient compte de la bombe à retardement qu'ils avaient dans les mains. On comprend qu'ils n'aient rien eu de plus pressant que de les renvoyer "là d'où ils venaient". De fait, une partie de l'émigration vers le futur Libéria était forcée, et on sait que des premières "caravelles" débarquées, les colons débarqués mourraient presque tous, essentiellement de maladies.

Ce qui est certain, c'est que le projet "Libéria" a été voulu et soutenu par la Franc-maçonnerie. Plus que dans tout autre pays sans doutes, la Franc-maçonnerie a pignon sur rue au Libéria: le "Grand Temple" est une immense construction du haut de la ville, très ornementée et chargée de symboles. Jusqu'au coup d'État de 1980, tous les Présidents étaient d'éminents membres de la Loge, et ne s'en cachaient pas.

Il me revient à ce sujet que Niels<sup>3</sup> m'avait signalé plusieurs de nos plus influents collaborateurs comme Maçons, ainsi de notre conseiller juridique, par exemple. Notons en passant qu'à l'image du "modèle" américain, le Libéria est un pays très procédurier, et les ONGs avaient tout intérêt à "blinder" leurs contrats et s'entourer d'excellents avocats. En d'autres termes, notre conseiller juridique était l'archétype même de cette oligarchie dont je parle: influent et Franc-maçon.

Il ne m'appartient d'étudier ni les relations entre l'esclavage et la Maçonnerie ni les mobiles qui ont pu pousser les Francs-maçons à vouloir un pays comme le Libéria: je ne suis pas documenté sur d'aussi vastes sujets! Tout ce que je peux ajouter au dossier, c'est que Roger soutient que les Francs-maçons avaient un projet humaniste et généreux. Pourquoi le leur dénier *a priori*? Ce qui est sûr, c'est que ça a plutôt mal tourné.

---

<sup>3</sup> Plusieurs thèses et articles passionnants de Niels Hahn sont du domaine public.

En effet, quels qu'aient été les généreux mobiles des premiers arrivants, on ne peut négliger le "détail" que la terre qui allait devenir le Libéria n'était pas déserte, que ce n'était pas une jungle primitive et édénique qui n'attendait que l'Homme — ce n'était pas un paradis retrouvé et vierge.

Le Libéria était peuplé donc. Les arrivants, sûrs du bien-fondé de leur entreprise et de leur bon droit les ont purement et simplement repoussés. En d'autres termes, il s'agit là d'une œuvre de colonisation, ni plus ni moins.

Et s'agissait-il seulement d'un "retour aux sources"? Il est naïf et extrêmement "occidental" de penser qu'en renvoyant un Noir en Afrique, il sera chez lui comme le serait un Breton en Bretagne. C'est négliger l'immensité de l'Afrique, la multiplicité de ses ethnies, la complexité de ses langues, la richesse de ses cultures et la diversité de ses climats. C'est mille fois pire que réduire la France ou même l'Europe à la Tour Eiffel! Ce serait comme admettre que des Polonais émigrés aux États-Unis avant la Première Guerre Mondiale seraient fondés à appeler "chez eux" le Portugal d'aujourd'hui!

Les arrivants étaient donc certes noirs de peau, mais ils étaient avant tout Américains, qu'ils le veuillent ou non. Ils n'avaient plus de langue traditionnelle, plus d'ethnie, plus de souvenirs, plus rien qui puisse être assimilé à des racines africaines. Ils parlaient anglais depuis plusieurs générations, et la principale caractéristique physique qu'ils partageaient était une grande taille, puisque c'était l'un des critères de sélection des esclaves — et bien sûr, une peau noire. Mais encore une fois, réduire l'Afrique à une couleur de peau est au mieux naïf — extrêmement naïf!

La *société américaine de colonisation* a été fondée en 1816. Pendant plus d'un siècle et demi, la colonisation s'est poursuivie sur le même mode que toutes les colonisations du monde. Les populations locales ont été pour partie éliminées et pour partie rejetées au plus profond de la forêt équatoriale où on avait beau jeu de les traiter de "singes"! Pendant ce temps, les colons s'installaient. Comme ils étaient pour la plupart opulents et liés à des riches familles américaines (ce n'était pas, je le répète, de "pauvres esclaves"), ils ont construit un monde un peu idéal, à la pointe du développement et de l'opulence. L'université de Monrovia était réputée la meilleure du continent, loin devant celles de l'Égypte ou de l'Afrique du Sud — et je vous ai dit que *Ducor Hotel* était dit avoir été le plus cher d'Afrique.

Le Libéria primitif était assimilé à un État des États-Unis, ce qui est manifeste sur le drapeau national: c'est le même drapeau que celui des États-Unis, mais doté d'une seule grande étoile d'argent sur azur et d'une rayure blanche

et rouge de moins. Une seule étoile, afin de bien symboliser à la fois la souveraineté du petit État et sa filiation par rapport au "grand frère" d'outre-atlantique.

Cet âge d'or du Libéria a duré longtemps, bien plus longtemps que dans les pays voisins livrés aux affres d'une décolonisation maladroite. On a pu croire le pays exempté. La couleur de peau des colons libériens avait permis d'éviter le grand mouvement de culpabilisation qui avait frappé l'Europe au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale — du moins l'espérait-on. On avait confiance dans les États-Unis, dans leur toute-puissance qui devait permettre d'esquiver la décolonisation, dans leur défense indéfectible du "bon droit" des "pauvres anciens esclaves" à une terre, à des racines.

Il me revient, au sujet des relations entre ces deux pays, que même aujourd'hui si vous parlez du Libéria comme d'un pays d'Afrique, on vous reprendra: "Mais le Libéria n'est pas l'Afrique, Monsieur!" — C'est en effet une enclave américaine sur sol africain.

L'histoire, hélas, rattrapa ce petit pays longtemps oublié...

Il n'y a qu'une seule date importante dans l'histoire du Libéria: le 13 juin 1980, le jour où tout a basculé. Samuel Doe fit abattre le président Tolbert sur la plage, et s'autoproclama président.

Samuel Doe était un petit sergent sans envergure, notablement illettré. Pour qu'un aussi médiocre personnage puisse renverser l'histoire, il avait fallu deux choses. D'abord, une accumulation de frustrations de la part des colonisés — des "singes" comme je les ai entendu appeler plusieurs fois. Après tout, depuis trente ans, ils voyaient leurs voisins s'émanciper: ça a dû leur donner des idées et attiser leur envie de voir leurs droits reconnus.

Ensuite, la guerre froide n'était pas encore terminée, il s'en faut. Et comme le Libéria des colons était on ne peut plus clairement acoquiné avec les États-Unis, il allait de soi que toute velléité de rébellion était soutenue voire attisée par le bloc communiste. La Russie, la Chine et la Libye ont donc lourdement investi dans l'opposition, jusqu'à rallier à eux le Président Tolbert.

Samuel Doe fut porté par les États-Unis pour "rétablir l'ordre" et la bonne entente avec le Grand Frère d'Outre-Atlantique. Il suffit pour s'en convaincre de voir par quel facteur invraisemblable (cinq ou dix, je ne sais plus) a été multipliée l'Aide Américaine au Libéria dès l'accession au trône de Samuel Doe.

Il est étonnant de voir, sur les vidéos d'archive, à quel point Doe lui-même était surpris par son succès, et surtout à quoi point il était impréparé à la suite. Ce fut une catastrophe. Il fut la pire des espèces de dictateurs: igno-

rant, sans conscience politique, sans suite dans les idées, sans goût, même dans son étalage de luxe.

Peu à peu, il se brouilla avec l'ami de toujours, les États-Unis, et fut séduit par le bloc communiste, aux propositions alléchantes. Des membres de sa famille qu'il n'avait pas intégrés dans son gouvernement, il fit une milice spéciale qui se mit à dévaliser les villas les unes après les autres, systématiquement, si bien que tous ceux qui avaient encore quoi que ce soit à perdre s'enfuirent. Il fit fermer les écoles, arguant que s'il avait réussi à devenir Président sans savoir lire, les écoles ne servaient à rien. Il ne resta bientôt plus au Libéria que la misère et le triste souvenir d'une gloire passée. Il n'est pas interdit de songer ici à la révocation de l'Édit de Nantes — c'est-à-dire comparer le règne de Tolbert à celui d'Henri IV le pacificateur.

Le règne de Doe fut si atroce pour les Libériens qu'ils voient souvent la prise de pouvoir par Charles Taylor avec soulagement, presque comme une libération. Aujourd'hui encore, les seuls à crier au crime contre l'humanité contre Charles Taylor sont les jeunes de moins de quinze ans, qui n'ont pas connu les "années Doe", et les étrangers. Face à la bêtise bornée, crasse de Doe, Taylor est vu avec bonhomie, comme un bon petit dictateur bien de chez nous, mais pas si méchant en fait, presque bénin. Taylor n'était "pas si pire", comme on dit parfois au grand dam des gardiens de la belle langue française.

Tandis que Doe... Il était pire que le Malin — il incarnait la Bêtise, majuscule, auguste, triomphante. Et les Libériens vous diront que la bêtise est pire que la méchanceté.

En d'autres termes, si Charles Taylor, son successeur, comparaît aujourd'hui devant le Tribunal International, c'est moins pour les exactions qu'il aurait commises au Libéria que pour ses actions à l'étranger, en particulier au Sierra Leone. Il est important de bien saisir ça: la population du Libéria lui est globalement plutôt favorable!

Mais nous n'en avons pas terminé avec Doe.

Doe régna dix ans. Vers 1990, il fut enfin renversé par une guérilla à deux têtes, Taylor et *Prince* Johnson, soutenus bien entendu par les États-Unis, qui ne savaient pas encore qu'ils avaient gagné la Guerre Froide. D'ailleurs, Charles Taylor s'était "miraculeusement" échappé d'une prison américaine pour venir participer à cette rébellion!

Taylor était plus rusé que *Prince* Johnson. Il voulait faire juger Doe, ce qui n'était pas du tout du goût du "grand frère" Américain, car Doe s'était trop bien accointé avec les différents pouvoirs établis en Afrique de l'Ouest pour ne pas pouvoir faire mille dépositions bien embarrassantes au niveau de la politi-

que internationale. Comme par hasard, *Prince* Johnson l'emporta sur Taylor et en exécutant zélé n'eut rien de plus pressé que de faire mourir Doe dans d'atroces souffrances.

Taylor fut emprisonné quelques années. Sitôt libéré, il reprit la guerre civile, cette fois contre *Prince* Johnson. Il finit par l'emporter, et régna à son tour dix ans, jusqu'en 2003.

Taylor était donc finalement arrivé au pouvoir malgré et contre les États-Unis. Comme Doe, il maintint donc d'autres relations économiques et politiques, en particulier avec la Libye et la Chine puisque la Russie se retirait momentanément de la scène internationale. Mais contrairement à Doe, il était rusé et fin, et il gérait parfaitement sa politique.

Dans un tel contexte, il est limpide que "la" guerre civile de 2003 (opposant le régime de Taylor à plusieurs factions révolutionnaires) était fomentée par les États-Unis. On le voit clairement, sur les documents d'archive, à la reluctance manifeste que mettait le "grand frère" à intervenir trop tôt au point que trois *gun boats*, bateaux de guerre américains attendirent plusieurs jours au large de Monrovia, au grand désespoir des populations qui n'aspiraient qu'à la fin des hostilités. Finalement, les Américains sont intervenus lorsque la victoire de la rébellion était sans appel et que Taylor s'était enfui. La manœuvre politique était à peine déguisée, et les Libériens d'aujourd'hui sont amers, ils se sentent trahis par le "grand frère" qui a préféré ses intérêts politiques à la défense de la population.

D'ailleurs, ce ne furent pas les Américains qui débarquèrent les premiers, mais les Nigériens. Les Américains vinrent ensuite, avec force caméras et sans tirer un seul coup de feu. Aussi ces "détails" sont-ils gravés dans la mémoire des Libériens: honneur au Nigéria — honte aux États-Unis!

Sinistre ironie, la BBC a filmé un jour, au pire de la guerre de 2003, une sortie des troupes de l'Ambassade Américaine au Libéria. Les soldats, lourdement armés, se sont déployés tout le long d'une rue afin d'accéder à un magasin où ils ont acheté une caisse de bière. Je crois qu'on ne pouvait pas crier plus clairement aux Libériens le peu de cas que l'on faisait d'eux...

Pour en finir avec Taylor, et illustrer à quel point la politique lui était un jeu (jeu dans lequel il avait des atouts et peut-être même la capacité de tricher), signalons qu'il mesurait parfaitement les implications de chacune de ses actions. On dit qu'il connaissait ligne par ligne les budgets de toutes les ONGs présentes sur le territoire national, et que lorsqu'il prévoyait une manœuvre militaire, il annonçait les réactions des associations humanitaires et en calculait les implications financières.

Je n'ai aucune peine à le croire.

Plus nous avons compris la situation, plus nous avons rassemblé des faits et des témoignages, plus les choses se sont liées et ont fait sens, plus nous nous sommes sentis nauséeux. Comment aimer les hommes quand on sait ce que nous avons appris ici? Comment ne pas vomir?

Je n'ai pas évoqué jusqu'ici les fameux enfants-soldats. Ce n'est pas un oubli, mais je tenais à faire sentir en premier lieu à quel point ces vingt-trois ans de guerre au Libéria étaient politiques et instrumentalisés, et à quel point ils débordaient largement les frontières du pays et impliquaient la situation internationale. Il n'est pas exagéré de dire que ces années noires étaient moins une guerre *civile* "interne", que des manifestations ponctuelles des grands conflits internationaux. En d'autres termes, j'appellerais plutôt la prétendue "guerre civile" du Libéria un épiphénomène de la guerre des blocs.

Mais venons-en brièvement aux enfants-soldats. Pour tout dire, je suis assez mal placé pour parler de ce sujet: je n'en ai pas vu, pas connu, (puisque je suis arrivé plusieurs mois après la cessation des conflits) et je suis de toutes façons tout sauf un spécialiste du sujet. Mais j'ai quelques commentaires à faire sur les images et les films que j'ai pu connaître...

En effet, que ce soit sur les photos commanditées par Alain-notre-chef ou sur les films d'archive de la BBC, il est frappant de constater à quel point ces enfants *jouent* à la guerre. Ils n'ont à l'évidence aucune conscience de ce qu'ils font. Il prennent des poses à la *Rambo*, jouent au dur, tirent en dansant, reprennent des poses. On les croirait infiniment plus aisément en train de jouer à un jeu vidéo que faisant une "vraie" guerre. Et lorsqu'ils se font toucher, même légèrement, ils s'effondrent psychologiquement, pleurent, hoquettent, demandent toutes les aides de la terre et du ciel: le jeu est fini, ou pire, il les a rattrapés. Ils s'aperçoivent enfin dans leur chair que ce n'était *pas* un jeu. Jusque-là, ils n'étaient probablement pas sûrs de ce que ceux qu'ils visaient existaient vraiment. C'était des cibles, des sujets de tir, par des êtres humains égaux à eux!

D'ailleurs, les militaires professionnels rient de ce qu'on les appelle des enfants-"soldats", car les troupes en lutte étaient tout sauf des soldats. En clair, ils ne savaient pas se battre, ils n'ont d'ailleurs jamais eu à se battre à part un peu sur le Pont-Neuf, à la fin. Le reste de leur "lutte" a consisté à abattre froidement des populations civiles désarmées. Aux yeux de militaires entraînés, ce sont des bouchers, des tueurs — mais en aucun cas des troupes entraînés et compétentes.

J'étais frappé de constater combien dans cette triste histoire on ne se battait pas par passion mais par jeu, et combien l'adversaire n'était pas une personne mais un objet. La fin des combats est édifiante à ce sujet. Sur un film de la BBC, on voit le Pont-Neuf avec des troupes bigarrées de chaque côté qui se

tirent dûment dessus. À un moment donné, on aperçoit quelqu'un qui vient de l'arrière et parle avec les combattants. La même chose doit se passer en face, car les tirs cessent de part et d'autre, simultanément. Les combattants s'avancent sur le pont et vont embrasser ceux sur qui ils tiraient dix minutes plus tôt. La guerre est finie. Dansons. Youpee.

J'étais choqué du peu de haine impliquée, de la facilité avec laquelle on cessait une guerre. J'avais vraiment l'impression de Monsieur *Bouillon*, le surveillant des *Récréés du Petit Nicolas*, qui sonnait la fin de la récréée — ou de l'écran de jeu qui affiche *game over* puis liste les scores.

J'étais choqué qu'on puisse se battre à mort sans haine — mais peut-être est-ce mieux pour le futur? Peut-être les Libériens pourront-ils plus facilement réapprendre à vivre ensemble s'ils ne se sont pas détestés?

En tous cas, la guerre des enfants-soldats, tout comme la politique de Charles Taylor, a toute la sémantique d'un jeu. Ce qui est peut-être la déshumanisation ultime de la guerre. On dénie aux victimes le statut de créatures vivantes, on en fait des personnages. Qu'imaginer de pire?

Vingt-trois ans, au Libéria, c'est d'une part une génération, et d'autre part le laps de temps qui a vu naître la moitié de la population du moment. C'est dire si cette guerre civile (continuons malgré ce qui précède à l'appeler ainsi, par commodité) a un impact colossal sur le quotidien. En particulier, cela signifie que la moitié de la population du Libéria n'a pas connu la paix, n'a pas connu d'écoles, n'a jamais même travaillé! J'en ai déjà parlé au sujet des chantiers, mais développons.

On imagine souvent, non sans naïveté, que les Africains sont doués pour l'artisanat. Mais il n'y a pas de gène "artisanat"! L'artisanat, c'est de l'acquis, c'est de la pratique. Et le Libéria en est la meilleure preuve: c'est un pays de maladroits chroniques — non que ce soit leur faute ou qu'on puisse songer à le leur reprocher, mais le fait demeure: après vingt-trois ans sans activité manuelle, les Libériens sont d'une maladresse presque touchante. Longtemps, j'ai refusé de le voir, mais le fait résiste, au point qu'il est rare qu'un Libérien puisse laver la vaisselle de trois personnes sans casser au moins un objet. Et je ne parle pas de maçonnerie: j'avais moi, architecte binocleux, à leur montrer comment on tient une truelle, comment on mélange un béton, comment on pose une brique et même comment on plante un clou.

La moitié de la population du Libéria n'a jamais connu ni paix ni école. Roger parle d'une "génération sacrifiée" qui manque non seulement d'éducation, mais hélas de coordination, de dextérité (à force d'avoir vécu dans des camps, à attendre dans la terreur la prochaine catastrophe).

Je sais qu'à ses plus proches employés, il a offert des jeux de construction pour que la génération montante retrouve une habileté manuelle que les aînés ne pourront pas leur enseigner. Le projet m'a d'abord paru incongru, mais quand j'ai constaté, à mon cœur défendant, la réalité de la maladresse chronique de la génération actuelle, je n'ai pu qu'admirer la pertinence et la longueur de vue de Roger! Oui: pour développer le Libéria, il faut commencer par offrir des jeux de constructions aux enfants!

Encore une fois, mon commentaire n'est ni méchant ni même une critique. On ne reproche pas à quelqu'un d'ignorer ce qui ne lui a jamais été enseigné! Mais cette maladresse généralisée est un fait, et j'insiste dessus parce que l'imagination se cabre un peu à se représenter un Noir né en Afrique empêtré dans ses doigts et pitoyablement malhabile.

Tout cela n'est pas sans préteriter une possible renaissance du Libéria, car il serait absurde et maladroit de songer à une renaissance sans acteurs! Le développement ne vient pas de l'extérieur: il peut être impulsé ou soutenu de l'extérieur, mais l'essentiel du moteur est interne, national, et hélas, la population du Libéria est bien mal outillée pour recouvrer un jour sa splendeur d'antan.

Roger résume ainsi l'histoire du Libéria: le pays fonçait pleine vapeur vers le Progrès-avec-un-grand-P. Un jour fatidique de 1980, le train a déraillé. Aujourd'hui, des ONGs viennent généreusement offrir des chars à boeufs aux survivants. Inutile de dire que ça ne leur convient pas. Premier décalage.

Le second, c'est que le pays garde de son passé (et de sa diaspora) une armée d'ingénieurs informaticiens et autres savants de haut vol, mais on ne trouve pas à Monrovia un maçon compétent, un plombier (qu'on plisse pour ne pas le froisser), un électricien au courant — Roger et moi sommes bien placés pour le savoir. Le Libéria est un pays qui dispose des outils d'un pays du Nord pour travailler une matière des pays du Sud. Ça ne peut pas marcher — Hélas.

### III. Numbeurre Cévennes – Un autre développement; les élections

---

**P**endant un an, Roger et moi avons étudié des projets, dessiné, pensé, essayé, et que sais-je? Finalement, je suis revenu une dernières fois, cette fois pour construire.

J'ai déjà mentionné le problème principal auquel nous nous attaquions: la redondance des matériaux — comme les salaires et les bénéfices sont contractuellement proportionnés au prix des matériaux, tout le monde a si bien pris l'habitude d'en rajouter qu'on a perdu tout repère. Roger et moi avons donc l'ambition (outre de vendre ses briques) de revenir à une *économie de la construction*, et de réhabiliter la notion bien spécifique d'"optimisation".

Un des symboles de cette lutte était de remettre au goût du jour le "fer de  $\frac{3}{8}$ " (fer à béton de trois huitième de pouce de diamètre, soit de huit millimètres), bien souvent suffisant, mais auxquels les constructeurs préfèrent le  $\frac{1}{2}$ " (= 12 mm) de 50% plus lourd (plus cher) au mètre linéaire.

Comme la charpente est ma spécialisation officielle, nous avons également travaillé à alléger le budget "bois" de nos projets. En effet, j'ai déjà signalé que si le Libéria dispose bien d'une forêt équatoriale, le bois est rare et cher à Monrovia, car cette ressource est contrôlée par une mafia. Autant donc s'en affranchir le plus possible. Aux résultats, nos charpentes dimensionnées pour les tuiles en ciment de Roger étaient plus économiques que les charpentes standards destinées à de la tôle ondulée!

Nous avons construit mes premiers bâtiments (Fort modestes!) en "mission complète": j'étais joyeux comme un chiot fou. Le résultat a été positif. Voilà le bilan que j'ai tiré de ce dernier séjour au Libéria:

*J'avais deux ambitions:*

*1-La brique était prise pour un matériau de pauvres: au Libéria, tout ce qui n'était pas béton et tôle était taxé de "développement pour pauvres". Nous en avons fait un matériau noble, mais qui reste financièrement accessible aux moins riches (même si pas aux plus déshérités). La brique commence à ne plus être prise pour une alternative minable au beau parpaing occidental — mais bien pour le matériau local et précieux qu'elle est.*

*2-Je voulais former des équipes de maçons qui sachent mettre en œuvre ce beau matériau, mais ça, c'est pô gagné. En un peu plus d'un an de travail, seuls deux des milliers de projets que Roger m'a proposés pour enseigner la maçonnerie (et le reste) ont abouti. Je n'ai donc pu former en tout et pour tout que deux maçons qui puissent monter une arche digne de ce nom — les seuls du pays. Et ces deux-là ne savent faire "que" des arches: je n'ai pas pu leur apprendre*

les dômes, les voûtes et les maçonneries gauches! Au rythme où allaient les choses, j'en avais pour jusqu'à mes arrière-petits-enfants!

En Europe, c'était l'hiver 2005-2006. C'était le temps des élections qui ont consacré Ellen Sirleaf première Présidente élue à la tête d'un État Africain. J'avais pris l'avion au lendemain du second tour qui l'avait départagée du footballeur George Weah.

"*Chicken or fish?*" — je commençais à m'habituer au menu, aux couverts, aux uniformes de la ligne Bruxelles-Monrovia. Pourtant, je dois dire que ce troisième vol était plutôt plus agréable que les précédents. Nous étions si peu nombreux à bord que les hôtesse pouvaient se montrer plus attentionnées que jamais. Comme je m'excusais de n'avoir pas commandé de menu végétarien (je ne commande jamais de menu végétarien, et m'en excuse à chaque fois), une hôtesse affable m'a apporté des reste de première classe. Ensuite, une autre m'a indiqué une rangée de quatre sièges libres où je pourrais me coucher, me trouvant l'air éprouvé.

J'ai préféré lire. Parfois, mes yeux dépassaient mon livre et je regardais une femme sans caractéristique que je trouvais néanmoins fort belle. Elle aurait pu avoir n'importe quel âge entre trente et soixante ans. Elle lisait des notes médicales imprimées sur feuilles volantes: à l'évidence, c'était un médecin qui partait grossir les cohortes de fourmis laborieuses qui tentent d'éclairer un peu la noirceur du monde en allant anonymement sauver des vies moins fortunées que celles de leurs concitoyens. Vraiment, cette femme pourtant transparente, sans charme, sans âge, sans histoire, m'obsédait: je la trouvais plus belle que toutes les couvertures de magazines réunies. J'aurais volontiers prié pour que le vol durât un peu plus...

À l'aéroport, j'étais attendu par Curry. Il est temps de parler de lui.

Curry est Libérien. Bel homme, fin, souriant, éminemment sympathique et comme moi, presque trentenaire. C'est l'un des proches de Roger, peut-être le plus fidèle — Curry et un peu le fils que Roger n'a pas.

Curry fait tout: chauffeur, bricoleur, postier, garçon de courses, et j'en passe. Il est chez Roger avant qu'il se lève et part quinze ou vingt heures plus tard lorsqu'il se couche — dimanche compris. Bien entendu, ce n'est pas sans incidence sur sa propre vie de famille, et il s'en plaint avec une bonne humeur inattendue.

Sans Curry, la vie chez Roger serait plus terne.

Curry conduit en poussant les vitesses de la base de la paume, ce qui lui casse la main vers l'arrière. Ça lui donne un air nonchalant assez subtil. Comme nous n'étions que les deux, il a embarqué sa femme, ronde et très jolie, qu'il avait à cœur de me présenter. Il m'a à la bonne. Il attendait mon retour avec impatience, et ne s'en cache pas...

Curry m'a annoncé que Roger avait quitté Monrovia pour s'installer à sa Ferme que j'avais visitée. J'allais enfin connaître un peu plus du Libéria que la Capitale. Je me réjouissais.

## Out of Monrovia

---

Retranchée entre mer et marécages, Monrovia n'a que deux routes vers le reste du pays, toutes deux également congestionnées par un marché anarchique qu'il faut parfois une heure pour traverser. La première longe le port-franc et continue vers le nord jusqu'à la frontière avec le Sierre Leone. La seconde part vers l'est, et l'intérieur des terres, et l'aéroport. C'est celle-là qui nous intéresse présentement.

Roger habite ainsi "*across Red Light*" (par-delà le feu tricolore). *Red Light*, c'est évidemment un authentique feu de signalisation, évidemment hors service depuis vingt-cinq ans, mais c'est aussi devenu le quartier alentour en général, et plus particulièrement un marché de bord de route à cet endroit. Marché envahissant que Roger doit douloureusement franchir plusieurs fois par semaine pour rallier la capitale. La nuit, il est à une demi-heure du centre-ville, mais de jour il faut compter plus du double à cause de la traversée de *Red Light*, encombré de brouettes-étals, de vendeurs de sacs plastiques ou de choungommes à la criée, et de foules oisives profitant simplement de la joie d'être bien entouré de semblables innombrables — aux dépens de la circulation.

Une fois passé Red Light, la jungle commence, pas trop impénétrable (j'ai connu pire au Panamá), mais très, très verte, puisque même si la saison "sèche" a commencé, il pleut encore plusieurs fois par semaine de brefs orages aux gouttes énormes. La route serait irréprochable ne seraient les nids-de-poule dus aux roquettes et aux tirs de mortier, jamais réparés, et qui demandent soit à être contournés, soit à être abordés en première.

Juste après le second poste de contrôle militaire commence la propriété de Roger: le lieu-dit est baptisé "Number Seven" (N°7) que j'orthographe "Numbeurre Cévennes", où je vis enfin loin des turpitudes de la capitale.

En route, Curry et moi avons profité des vendeurs ambulants. Pour moi, c'était l'occasion de goûter enfin certains incontournables: la canne à sucre, d'abord avec son bête goût d'eau sucrée qui fait un peu grincer des dents, décevant, mais ensuite et surtout la noix de cola dont parlent les auteurs burkinabés (à commencer par Hampathé-bâ dont je recommande le *Wan-grin*). Ça se présente comme un abricot en taille, comme une carotte en consistance, et comme une rave en couleurs ~ entre blanc et violacé. De goût, c'est amer comme une salade amère (avec des métaphores comme ça, je vise le Goncourt, rien de moins), et la trace de morsure s'oxyde très vite, en moins d'une vraie minute! Ça prend alors la couleur de la rouille. Il m'a fallu une semaine pour commencer à apprécier. Attention, c'est suffisamment fort de caféine ou équivalent pour qu'on nous recommande unanimement de ne pas en consommer après midi.

Voici les lieux tels qu'ils m'ont parus alors. Ce n'était pas la première fois que j'y venais, il s'en faut — j'avais connu "La Ferme" du temps où je travaillais avec MSF, puis j'étais souvent venu à la "maison de campagne" de Roger pour aider à y faire avancer les travaux, mais là, j'allais y vivre. Ça changeait les perspectives.

En contrebas de la route, sur la gauche, le fief de Roger: une piste s'ouvre entre deux hauts murs d'enceinte acérés de divers barbelés, dont les parpaings gris sont tristement agrémentés de coulures indélébiles dues au sable de mer utilisé pour les mortiers.

À main gauche, qu'on a donc longée en arrivant de la capitale, c'est l'usine de brique et la tuilerie. De l'autre côté, une usine de purification et d'ensachage d'eau dont les bâtiments sont à moitié terminés depuis des siècles mais encore jamais mis en service. Juste derrière, toujours à

main droite sur la piste, un mur d'enceinte moins mal fini enclôt la maison personnelle de Roger. Ensuite, la piste continue, traverse un village aux maisons de boue, et mène à cette fameuse "Ferme" où Roger fait pousser de tout.

De l'intérieur de la maison, le mur d'enceinte hérissé est chaulé de frais — blanc donc. Avec le vert alentour et omniprésent, c'est bien plus pimpant que l'éternel gris ciment sale de toutes les constructions du pays. La maison trône au centre comme un donjon trapu, partiellement achevée, le reste oscillant entre pas-terminé et déjà-ruiné. Un immense escalier d'honneur surveille le portail d'acier plein.

Roger et sa femme habitent l'étage. Trois pièces seulement: une salle des pas perdus où l'on fait antichambre lorsqu'on requiert audience, un grand séjour-cuisine dont le cellier est déjà plus qu'encombré, et une chambre de couple avec salle de bain sans fin et penderie à perdre un minotaure.

Dans les vieilles BDs de Franquin, on voit des types avec des tondeuses sans moteur, une sorte de petit cylindre à lame qu'on fait rouler devant soi, vous voyez l'image? Lorsque je suis arrivé, un employé tondait justement la pelouse avec un de ces engins que je n'avais jamais vus en vrai, et encore moins fonctionner! En fait, les dessins sont très faux: ça ne se pousse pas devant soi comme un landau, ça se lance. Il faut fournir dans le mouvement de poussée l'énergie qui fera tourner les lames! Bref, je découvre un monde, ou tout au moins, un objet...

Tous les ingrédients d'un huis clos étaient réunis là, et distinguaient ce séjour au Libéria des précédents. Un seul lieu: la maison de Roger. Peu d'acteurs: lui, sa femme, et les employés. Point.

En face, j'ai mentionné la briqueterie dont l'enceinte comprenait également la tuilerie. Je trouvais très Grand Siècle d'habiter "à côté de la tuilerie", même au singulier. La briqueterie, c'était un ensemble complexe de bâtiments pour partie bricolés et pour partie d'assez bonne facture, avec des enduits "locaux" intéressants. De grands volumes abrités servaient au stockage de la production. C'est là que je venais essayer mes appareillages en grandeur réelle.

Quant à la tuilerie, plus modeste de taille, c'était une grande toiture dont j'ai plusieurs fois songé à photographier la charpente pour illustrer un cours et démontrer toutes les erreurs de conception et de réalisation possibles! Heureusement, la redondance des matériaux (souvenez-vous: les libériens mettent toujours trop de matière) prévenait le tout de l'effondrement.

Revenons à la maison elle-même.

La maison de Roger a cette caractéristique de ne pas être terminée, ou alors d'être terminée au standard local, ce qui annule l'effet. La salle de bain est entièrement carrelée de marbre, mais certains murs affichent encore leurs parpaings; les robinets valent un mois de mon salaire, mais il n'y a pas d'eau lorsque les générateurs s'arrêtent; les poignées de portes sont du plus haut de gamme, mais les portes ont parfois tant joué que le pêne ne touche plus le cadre; la cuisine a d'immenses plans de travail de pierre noire d'un jet (d'un jais?), mais la gazinière n'a jamais été branchée, et Roger cuisine sur un réchaud de camping; l'immense penderie dont j'ai passé une partie de mon séjour précédent à monter les armoires est encombrée de cartons dont les piles menacent les plafonds, parce que manque la mèche de perceuse qui permettrait de poser des poignées aux belles portes de verre dépoli...

Ce mélange de produits luxueux ponctuels et sur une structure générale pouilleuse of-fusque évidemment autant Roger que moi. Mais c'est, hélas une caractéristique commune à toutes les constructions "de qualité" du pays — souvenez-vous des chiottes à trône de Réba: on a l'objet, le mot, mais pas la fonction. Par exemple, j'ai travaillé sur une maison immense, avec des arches partout, mais tordues, et du marbre posé sur des parpaings dégoûtants de sels marins. J'ai eu l'impression d'une femme qui se serait confectionné un manteau de fourrure, mais mal taillé et ravaudé au fil de pêche hétéroclite. Les matériaux sont chers, mais la conception et l'exécution, qui font le véritable luxe, brillent par leur absence.

Roger a un nom pour les riches au goût mal formé, qui confondent prix des matières et qualité. Il les appelle poétiquement des *Black label*, en référence au whisky produit par Johnnie Walker: tout le monde sait que le *Black label* est cher, mais les amateurs s'accordent pour le trouver dégueulasse. En d'autres termes, le *Black label* est un ouiksi pour ceux qui ont de l'argent mais n'ont pas de goût. Et nombreux au Libéria sont ceux qui auraient tendance à boire du *Black label* en laissant l'étiquette tournée vers l'invité, et ils voudraient la même chose en architecture. Ils se gargarisent de mots, de choses qui font cher, de symboles d'opulence, les confondants avec le confort et le véritable luxe.

Heureusement, notre collaboration avec Roger vise à l'opposé: proposer des matériaux rustiques, aux antipodes de ce que les Libériens pensent être la mode et le progrès, mais efficaces et pertinents.

Par ailleurs, la maison de Roger m'a fait penser au livre *Les choses* de Georges Perec, que j'avais lu peu auparavant. Ce livre décrit l'histoire d'amour d'un couple par les objets qui les entourent, et au fur et à mesure de l'histoire prennent le pas sur les sentiments et étouffent les deux personnages.

La maison de Roger est encombrée de telles "choses" qu'on ne peut faire fonctionner et que leur accumulation même rend inutilisables. On pourrait réécrire ici *La tragédie de la culture* de Georg Simmel. Mais ce n'est pas l'objet! Quittons la philosophie et les objets, et occupons-nous un instant de faune.

En ville, il y avait des chats sur tous les *compounds*. Ils servaient, au moins officiellement, à lutter contre les rats et autres souris — c'était donc avant tout une mesure sanitaire! Je me souviens de celui de la petite ONG d'hydraulique sur la dix-septième rue.

Ce chat est l'un des points focaux de notre vie ici: il exige une attention exténuante. Il est toujours affamé (de fait, il n'y a ni souris ni cafards chez nous!) malgré les trois boîtes de Ronrou-ou-équivalent dont Karla se saigne, mais il a moins faim de nourritures terrestres que de caresses. Il est tellement dans nos pattes que nous marchons souvent sur les siennes, ou sur sa queue. Quand je travaille, il dort sur un canapé avoisinant, et dès que je bouquine, il se pelotonne contre moi en exigeant que je lui consacre au moins l'une de mes mains. Son nom alambiqué résume l'exubérance du personnage: Ambrosio. Am-bro-sio! Qui a donc pu lui trouver un nom pareil?

Chez Roger, par contre, il y avait des chiens. De pauvres chiens faméliques au pelage rare, abattus de chaleur et de parasites. Surtout, il étaient à l'évidence plus accoutumés aux coups de pieds qu'au caresses.

Canif [c'est ainsi que j'avais baptisé un chien nouveau-né] avait des puces, beaucoup. Je ne tente pas la description de ce que j'ai vu dans ses oreilles le jour où j'ai eu l'incommensurable imprudence d'y fourrer l'œil, inconscient que je suis, de peur d'avoir une part de responsabilité non négligeable dans vos futurs cauchemars.

Voyant mon air horrifié, l'un des charpentiers a partagé avec moi cet adage populaire local que je vous livre: "Si tu veux manger un chien, ne regarde pas ses oreilles." Authentique! Et ô combien pertinent!

Quelques jours plus tard, j'ai aperçu une de ces énormes puces, gavée, repue, sommeillant sur une colonne obélisque que nous sommes en passe de terminer depuis des mois. Toujours aussi peu conscient, je l'ai écrasée délicatement, et elle a explosé en une énorme tache de sang, du sang de ce pauvre Canif à moitié digéré. Le lendemain, une autre. Et hier, les ouvriers m'ont fait remarquer qu'un pan de mur de la maison en était plein. J'ai dû en dénombrer plusieurs dizaines avant d'être dégoûté. J'ai tout sprayé à l'insecticide, mais je doute que ça suffise, et Roger n'a pas eu l'air de s'inquiéter. Alors j'ai surtout sprayé ma chambre. Ça tuera au moins les moustiques!

Remarque, c'était peut-être des tiques. Je ne fais pas la différence, en tous cas, de ces vampires au long cours. Beurk.

C'étaient des tiques.

Alors continuons avec les insectes et autres arachnides. Les araignées de salle de bain étaient si énormes que nous avons fini par trouver attachantes celles de taille normale — qui auraient pourtant fait hurler plus d'une ménagère suisse! La plupart des *compounds* étaient également infestés de cafards, des beaux gros cafards de la taille d'un doigt. Ils semblaient assez bien nourrir les chats à défaut de souris. Enfin, un jour, la maison de Roger a été attaquée par des abeilles errantes!

Ça faisait plusieurs jours que des abeilles nichées sous la toiture du palais de Roger inquiétaient les ouvriers. Hier, un autre essaim a dû passer par là: il y a eu une grande bataille dans le ciel. Des couples d'abeilles enlacées dans leur agonie tournaient en rond par terre, poursuivis par Canif qui en régala sa jeunesse en frétilant de la queue. Les cieux bourdonnaient de cette guerre sans cris autant que sans merci. Quand ça s'est calmé, Roger a fait mander l'apiculteur de la Ferme. Je ne sais pas s'il a sauvé l'essaim ou tout passé au DDT, mais il n'y a plus d'abeilles au palais.

Par contre, il restait des mouches, auxquelles je dois un dernier souvenir amer.

Hier, j'ai tué. Une mouche. Et je m'en repens. Oh, des mouches, j'en ai tuées, et j'en retuerai — à la savate ou à la charentaise, à la tapette ou à la pédale, du plat de la main ou du dos dodu de la cuiller, tous les moyens sont bons. Tous, sauf la bombe. Hier donc, peu enthousiasmé par l'idée d'un combat rapproché dans lequel j'avais le choix des armes parmi les susnommées, j'ai saisi la bombe insecticide dont une chambre libérienne ne se départirait pas sans déchoir, et ~ pssshhit ~ j'ai assassiné l'innocente bourdonnante dont le fastidieux combat à la recherche du jour eût dû m'inspirer plus de commisération. Bref, le poison a dûment agi, mais beaucoup plus lentement que je l'aurais cru. La pauvre bête, une demi-heure durant, a continué à bourdonner comme un reproche, en ronds sur le sol. Ô remord, ô reproches, ô culpabilité. Tuer la mouche (plutôt que la prendre), certes, mais faire souffrir, non!

De cette anecdote relevée comme la cuisine locale, vous noterez cette morale que je souhaite voir retenir en particulier par les militaires: "Plutôt la pantoufle que la bombe."

Bien entendu, la Ferme était un paradis aux espèces mammifères hautement diversifiées, mais la plus noble des habitants étaient sans contexte la quinzaine de chevaux. Ils étaient peu ou pas dressés, mais comme je ne sais que peu ou pas monter, nous nous entendions très bien! Ma compagne et moi les faisons sortir de l'enclôt de la Ferme, et eux nous emmenaient galoper autour de Numbeurre Cévennes. La vie était belle.

Le soir, nous avons également pu souvent nous échapper pour la ferme où nous faisons seller les chevaux. Lorsqu'il n'y avait personne pour nous aider, nous les attrapions, bridions et sellions nous-même: nous n'allions pas nous laisser abattre pour si peu!

Un jour hélas, un des chevaux s'est pris dans les barbelés.

Cet aprême, alors que Roger était déjà parti, le fidèle (et désabusé) Curry et moi avons été appelés à la rescousse à la Ferme, un des chevaux s'étant pris dans des barbelés. Lorsque nous sommes arrivés, tous les employés nous avaient devancés, et contemplaient avec horreur le poulain. Bai, pas bien vieux, un an, peut-être ~ mais allez vous y fier à moi, dont les compétences en zoologie permettent au mieux de distinguer un flamant rose d'un python (monty ou pas). Les barbelés, c'était le type à lames de rasoir, vicieux en diable. D'ailleurs il en restait dix centimètres accrochés à la plaie, comme un remord.

La pauvre bête ne bronchait pas, malgré son poitrail et ses antérieurs écorchés. Heureusement, il y avait un véto. Nous avons bien inutilement immobilisé la victime terriblement sage tandis qu'il lui a retiré le restant de l'arme du crime, et lui a fait deux injections. À défaut d'alcool, j'ai fait laver la plaie au savon. Pendant toute l'opération, impuissant, je caressais le cheval entre les oreilles. Il me regardait sans sembler m'adresser de reproche, et, comme je l'ai dit, n'a pas bronché.

Déjà que je ne portais pas les barbelés dans mon cœur, et c'est un euphémisme, là, en rentrant, j'ai trouvé les murs blancs du château-fort de Roger franchement odieux.

### *La plantation*

---

Roger et sa femme possédaient une plantation de caoutchouc, indépendante de leur Ferme. Roger avait fait construire des chambres pour leurs employés afin de voir ses maçons faire leurs premières armes sur ses briques. J'avais finalisé les plans très simples lors de mes premiers séjours de collaboration avec Roger. Durant ce séjour, j'y suis allé plusieurs fois malgré la distance. La première fois, il s'agissait de régler les implantations avec P'a Sarwah.

Ah, P'a Sarwah... Je crois que je suis un peu amoureux de ce tout petit homme. Il était quelque part dans la soixantaine et avait vécu l'essentiel de sa vie d'ingénieur des sols pendant les temps fastes du Libéria. Il avait participé à la construction des routes du Pays, et de tout ce qui est de grande taille et implique des fondations de qualité. Il était bien placé pour mesurer, que dis-je pour ressentir, la déchéance de son pays. Pourtant, rien ne semblait pouvoir

altérer sa bonne humeur. Je l'ai toujours connu non seulement souriant, mais même riant aux éclats, d'un rire communicatif auquel je n'ai vu personne résister.

P'a Sarwah, c'est un tout petit bonhomme, comme une poupée de "réducteurs de têtes", avec un visage de vieille pomme crevassée et des mains contournées cent fois pires que celles peintes par les maniéristes de la Renaissance. Roger l'appelle affectueusement "Le Vieux", mais je ne sais plus lequel des deux est le véritable doyen.

Le trajet pour la Plantation durait une heure, ou quelque chose comme ça, sur une vague piste très abîmée. Nous passions devant les ruines impressionnantes d'une base militaire désaffectée. C'était une base américaine qui témoignait du temps où le Libéria était une tête de pont américaine sur continent Africain. Bien sûr, P'a Sarwah avait participé à cette construction également.

Comme nous avions du temps, il me racontait sa vie et ses souvenirs d'"avant", tout en émaillant ses récits de grands rires irrépressibles. Il me racontait que quatre fois déjà il avait été ruiné par des faillites bancaires. Il avait déposé une première fois une somme importante (même pour moi) et hop! la banque avait fait faillite — il ne lui restait rien. Une deuxième fois, pareil, sauf que P'a Sarwah rigolait un peu plus fort en le racontant. La troisième fois, il riait encore plus. Et la quatrième fois, il peinait à la raconter tant nous riions!

Il me racontait aussi qu'il aimait bien travailler avec Roger, mais par amitié, parce pour ce qui est de la paye, dès qu'il ramenait dix dollars à la maison, il était assailli par tant de solliciteurs incontournables qu'il se retrouvait à mettre de sa poche! Là encore, ça le faisait rire, rire!

Ah, si j'avais la moitié de sa capacité de résilience, je crois que je ne serais jamais malheureux...

Nous étions tous deux avec un chauffeur. Plusieurs fois en route, nous nous sommes arrêtés pour attendre un autre véhicule. La première fois, c'était encore sur un marché peuplé.

Les vendeurs passent leur temps à épousseter leur marchandise avec un plumeau de fils sur un rythme lent. Je pensais à ces tambours qui donnent le rythme aux galériens.

Je songeais à cette petite comparaison de deux situations que j'ai vécues hier. J'ai mangé deux croissants dans une boulangerie: trois dollars. Ensuite, je suis allé saluer "Mama", ma marchande d'oranges favorite. Ce n'était pas la saison des oranges, mais je me suis assis pour prendre des nouvelles de sa famille avant d'acheter une banane grillée, succulente, pour l'équivalent d'un quart de dollar, soit dix fois moins que le croissant d'avant, la conversation et la connivence en plus!

Plus loin, nous nous sommes arrêtés à nouveau.

Nous étions garés en bord de route. Je dessinai à plusieurs reprises la ligne d'horizon coupée de palmiers élancés, et les trois maisons reliées par des cordes à linge surchargées. C'est fou comme en Afrique le vêtement est une parure infiniment plus qu'un écran. On le porte pour s'embellir (même si je persiste à trouver la nudité plus belle), sans pour autant se gêner si on en

est dépourvu. La nudité ne fait pas rougir. Souvent, le regard saisit des femmes surprises à se déshabiller pour rattacher leur "pagne" et l'idée d'en être gênée n'effleure pas même.

Plus tard encore, nous avons marqué une dernière pause, près d'une église que je n'ai pas pris le temps de dessiner. Roger nous a rejoints et nous avons pu continuer.

Je découvris ainsi la Plantation. C'était une clairière ouverte au bulldozer parmi les hévéas. Le semblant de route la bordait, et elle incluait dans son dessin une petite éminence de quelques mètres d'altitude, circonstance extrêmement favorable à l'écoulement des pluies torrentielles.

Sarwah et moi avons commencé à implanter des chaises, vous savez, ces petits assemblages de bouts de bois qui permettent de tirer les fils qui servent à aligner les murs. Nous étions entourés d'ouvriers désœuvrés qui préféraient badauder à leur tâche. C'en était lassant.

Comme j'ai compté quatorze personnes pour planter une chaise, je suis allé sous un arbre dessiner encore un peu. Il faisait chaud, chaud, chaud.

À 17:30, je suis retourné dans la voiture afin d'y siester, mais Roger a eu tôt fait de m'y rejoindre. Il avait envie de parler. Lui aussi en avait marre que trop de têtes dirigent une seule main travaillante.

Il m'a parlé du commerce du caoutchouc.

Le Libéria a pléthore de ressources (bois, pétrole off-shore, diamant, et j'en passe), mais deux seulement s'échangent selon les lois officielles du commerce (Car il y a encore des naïfs qui croient que la contrebande ne fait pas partie des grandes lois du commerce!): le fer et le caoutchouc. Du premier, j'en sais peu. Du second, par contre, j'ai pu observer beaucoup et en ouvrant les oreilles, apprendre plus encore.

Le caoutchouc, c'est *Firestone*. Du temps de la splendeur du Libéria, cette grosse entreprise américaine de production de pneumatiques a planté des milliers de kilomètres carrés d'hévéa. Aujourd'hui, une part de cette incomparable surface plantée est à l'abandon, une part est défrichée pour replanter des arbres plus jeunes, et une part produite encore. L'abandon contrecarre toute velléité de récolte. Voilà comment ça se passe.

Lorsque les arbres sont adultes, un premier ouvrier passe avec une machette. Il entaille l'écorce de l'arbre de plusieurs coups précis et savamment étudiés par des armées d'ingénieurs agronomes pour "donner" le maximum tout en assurant la survie de l'arbre. Il plante à la base de ces entailles un petit becquet de métal auquel est suspendu un petit pot de plastique en cône tronqué, très caractéristique. La sève de l'arbre suinte des entailles, la gravité la draine vers le becquet et l'accumule dans le godet.

Un arbre produit, je ne sais pas moi, quelques cuillers à soupe de sève liquide. C'est là qu'interviennent les légions de récoltants. Leur tâche n'est pas bien compliquée: il s'agit de marcher entre les arbres en rassemblant dans un

seau le contenu des godets. Pour être efficace, il faut visiter ainsi des milliers d'arbres par jour. Je ne sais plus combien, mais beaucoup. Il est donc impératif que le pied des arbres soit dégagés, d'où la nécessité d'entretenir une plantation. Une plantation d'hévéas où le sous-bois aurait repris ses droits est inexploitable.

La sève liquide est rassemblée dans de grands chaudrons où elle est concentrée par évaporation et épaissie. Ensuite, on pourra la concentrer encore jusqu'à former une masse "caoutchouteuse". Tiens, justement, c'est facile à imaginer, sauf pour l'odeur. Quelle horreur, mes amis! Ça pue à faire fuir des troupeaux de putois.

Mais je crois que c'est encore liquide que la production est vendue à *Firestone*, acheteur monopolistique. Bien entendu, le gain est partagé entre les récoltants et le propriétaire (qui doit encore payer les ouvriers non récoltants). C'est là que commence un immense terrain de jeu où la tricherie est une règle. Imaginons-nous un instant récoltants. Si nous pouvions nous promener dans les hévéas, récolter, concentrer la sève au feu, et la vendre directement, nous toucherions deux fois plus, puisqu'il n'y aurait pas de part du propriétaire. Hélas, si nous sommes pauvres récoltants, c'est justement parce que nous ne sommes pas propriétaires! Deux jeux distincts s'offrent à nous: le premier consiste à travailler pour un propriétaire, mais garder une partie de ma récolte pour la vendre moi-même. Pour lutter contre ça, les propriétaires imposent des quotas de production draconiens, et je vais donc devoir me tuer à la tâche, et avec moi tous les miens! Le second consiste à aller récolter chez un autre, en véritable voleur, et non sous couvert de récoltant modèle. Bien entendu, il est impossible de faire surveiller d'aussi vaste et touffus territoires que des plantations d'hévéas. Aussi les propriétaires ne peuvent-ils se garder que par coups de main ponctuels et sanglants. Mon jeu, en tant que petit récoltant fraudeur, consistera donc à travailler de nuit, et à prendre le plus de risque possible jusqu'au jour où je me ferai abattre.

Dans les deux cas, le plus difficile n'est pas la récolte frauduleuse mais bien son écoulement. Des barrages policiers, militaires et privés se succèdent sur toutes les pistes de la région productrice, nuit et jour. Et, bien entendu, les contrebandiers les contournent...

Bien entendu, la tonne de sève d'hévéa vaut bien assez pour justifier tous ces risques! Et pourtant, c'est encore une affaire pour *Firestone*: vous imaginez bien que ce climat de triche généralisée profite au négociant... Hélas pour le Libéria, les grandes industries du pneumatique ont diversifié leurs zones d'approvisionnement (en particulier vers l'Indonésie, je crois, où les récoltants sont encore plus exploités), et les prix d'achat baissent sans cesse.

Après quelques dizaines d'années de production, une plantation d'hévéa cesse de produire en suffisance. Une équipe de charbonniers est donc dépêchée. Elle abat les arbres et les réduit en très utile charbon à dorer les épis de maïs de bord de route. Sur la parcelle dénudée, on replante, on attend quelques années en dégageant les sous-bois, toujours, et on recommence.

Nous avons travaillé à la plantation jusqu'à la nuit (qui tombe tôt en pays équatorial). Nous étions tous trois recrues de fatigue. Je rêvassais, et il me revenais en mémoire une autre journée avec P'a Sarwah. Cette fois, il s'agissait de visiter le terrain d'une cliente potentielle. Une riche propriétaire (pléonasme, au Libéria) qui voulait aménager un terrain en bord de mer pour en faire un *resort*, un hôtel et restaurant de luxe pour mariage locaux et pour dimanches d'expatriés.

Après le trajet standard d'une heure en katkat sur des pistes moins mauvaises que celles de la Plantation, nous avons dû continuer une demi-heure à pied sur des sentiers. Je passe sur le passage d'un ruisseau où il a fallu porter la digne propriétaire: finalement nous avons débouché sur la mer. La plage était infinie à gauche comme à droite, absolument et strictement déserte, sablonneuse comme dans un rêve de rombière malheureuse.

Loin, très loin sur la gauche, on distinguait clairement la carcasse rouillée d'un navire échoué. Je me suis rapproché un peu. Le spectacle est impressionnant, j'aurais tendance à dire "titanesque". Ça me rappelait les photos que Niels m'avait montrées d'un véritable cimetière de vieux navires — festival de rouille formant des silhouettes romantiques par temps orageux.

C'est le corollaire, je pense, du pavillon de complaisance libérien.

### Les élections

Les deux ans durant lesquels j'ai fréquenté le Libéria étaient clairement placés sous le signe des élections. Je suis arrivé quelques mois après la fin de la guerre et la fuite de Charles Taylor. Un *chairman* intérimaire a été nommé pour deux ans, avec pour mandat d'organiser les élections officielles et de maintenir la paix jusque-là.

Il y a eu jusqu'à une cinquantaine de candidats. Vers le milieu de l'année 2005, la validité de ces candidatures a été contrôlée, et seules vingt-deux ont été reconnues éligibles. La campagne a commencé!

Hier, c'était le début de la campagne pour les élections d'octobre. La maison résonnait de discours relayés par geulophones (comme disait mon père), de musiques boum-boum, de cris d'allégresse et de discours enthousiastes. De la cinquantaine de candidats encore en lice il y a

une paire de semaines, seuls vingt-deux ont passé le crible des procédures de vérification administrative. Mais desdits vingt-deux, il semblerait que deux seulement comptent: la seule femme de toute cette histoire, une veuve Sirleaf, recommandée par tous les gens éduqués que j'ai pu interroger, et un Weah que tout un chacun pense que je devrais connaître puisqu'il a été dans le football international... Hum. Vous aviez entendu parler, vous?

J'étais prêt à prendre sa défense pour dire qu'il n'était pas *a priori* exclu qu'on puisse être sportif ET intelligent voire compétent — quand bien même, j'aime à soutenir le contraire. Mais on m'a plusieurs fois expliqué que, hélas, le pauvre candidat était plus proche de la caricature du sportif selon Renaud que de l'athlète grec accompli...

Pendant le même temps, la situation sécu' ne cessait de se détériorer. Dans la rue où était MSF, on était passé de un à trois chars d'assaut blancs estampillés UN — pour *United Nations*, mais j'avais tendance à chercher où était celui marqué DEUX!

Presque aussitôt après l'euphorie de l'immédiat après-guerre, la petite criminalité est apparue, pour exploser ensuite, précisément un an après la fin des combats de 2003. Pour moi, c'était l'époque de mon changement d'affectation: je passais du monde de ONGs au travail avec Roger.

Les vies n'étaient pas menacées, mais les sacs se faisaient voler à la tire, parfois au portail même des *compounds*. J'ai cité Adélaïde (l'architecte) à qui on avait volé le sac à la plage. Peu avant, c'était le mien qu'on avait volé par la fenêtre du taxi où j'étais tranquillement assis. En fait, pour des ONGs de la taille de MSF, un mois ne pouvait pas s'écouler sans qu'un expat ou un autre se fasse dérober son portefeuille ou son sac à main. Il y a même eu un cambriolage en règle de "Maison-quatre", en passant par les toits, en plein jour.

Rien de bien dangereux, donc rien en comparaison de Kaboul ou Bagdad au même moment, mais tout de même une suspicion, une gêne, une défiance permanentes qui avaient tendance à alourdir une atmosphère déjà météorologiquement pesante.

Il faut ajouter des troubles ponctuels qui imposaient le couvre-feu à toutes les ONGs pour un soir, quelques heures seulement parfois. Les événements commençaient en général au grand stade, sur la route de l'aéroport. Que je sache, ça n'a jamais explosé. Mais je me souviens de Ruben qui me disait qu'aucun des problèmes du Libéria n'était résolu, et que la moindre étincelle pouvait embraser le pays à nouveau.

Ruben, c'était le soudeur de Roger. Pour une fois, un gars compétent et capable dans son métier. Mais il était hélas fidèle à son pays, à ses traditions et à ses valeurs: son rêve était de quitter son état de soudeur pour gérer une carrosserie. Ne plus se salir les mains, ne plus travailler en bleu. Avoir un bureau et un ordinateur. Que faire d'un pays où tout le monde ne rêve que d'un travail tertiaire?

Ça me rappelle ce mot de Roger: "Au Libéria, il faut du développement avec un moteur et de l'électronique." En effet, j'ai fait l'expérience: demandez à un maçon (que vous salariez) de

vous monter un mur, il vous demandera des outils, puis de l'outillage électrique. Donnez-les lui, il vous demandera un manoeuvre. Accordez-le lui, il voudra du papier pour faire une comptabilité. Si vous accédez à toutes ses demandes, il atteindra le seul idéal qui ait cour ici: un travail en bureau climatisé avec un ordinateur et papiers à signer. Le Libéria a gardé du temps glorieux où il était une nation florissante l'idéal de la profession tertiaire.

En d'autres termes, au Libéria chacun rêve d'être employé de bureau, comme en Europe chacun rêve d'être un artiste.

Mais je m'égare. Revenons-en à nos histoires de sécu', et permettez une petite remarque liée à mon expérience dans l'humanitaire. Malgré quelques situations excessivement médiatisées, le premier risque mortel que courent les expatriés n'est pas la mort violente par balle, mortier, bombe ou mine — ou quoi que ce soit d'affilié. La première cause de mortalité, toutes ONGs confondues et tous pays inclus (sauf peut-être l'Irak), c'est la route — les accidents de katkat et la conduite en état d'ivresse ou sous psychotrope. C'est une des raisons qui a poussé bien des structures à strictement interdire le volant aux expats. La seconde cause de mortalité est l'hygiène et la santé. Au Libéria par exemple, outre *Apollo* qui était marrante, nous avons été menacés de *Lassa fever*, mortelle en quelques heures et transmise par les rats (d'où les chats) et j'ai vu un expat à l'article de la mort pour un "bête" paludisme — il a été sous perf' pendant plusieurs jours, avec de longues inconsciences...

J'étais en Europe entre les deux tours d'élection. Non que ce fût dangereux, mais tout simplement parce que des élections étaient à tous une raison suffisante pour cesser toute activité. Pendant des mois, les rares personnes à travailler de par le pays s'étaient mises en cessation d'activité pour cause d'élections — et personne n'a songé à le leur reprocher.

On avait profité des élections pour tenter de renvoyer les gens dans leur "commune d'origine". En effet, la guerre avait concentré toute la population dans la capitale, comme un exode rural forcé, et ces pauvres gens n'avaient aucune envie de rentrer. Comment ne pas les comprendre? D'un côté, il y avait les "lumières de la ville", l'espoir d'un travail dans une ONG, le quotidien assuré par la mendicité, et de l'autre le retour aux champs à cultiver, la faim jusqu'aux premières récoltes, le besoin de prévoir, d'espérer, d'attendre, et la peur d'une attaque ou d'une catastrophe comme la nature et les hommes savent si bien être prodigue, qui détruit un an de dur labeur en quelques instants...

Bref, une fois qu'on avait goûté de la ville, on n'en repartait plus, ou alors contraint et forcé. Or, à l'échelle d'un pays, une telle situation est ingérable, tant au niveau de la ville (sans infrastructures, je l'ai dit) que des campagnes dépeuplées et à l'abandon. Il est évidemment impensable qu'un pays riche et fertile comme le Libéria ne tente pas de recouvrer une autonomie alimentaire!

Encore une fois, on ne peut pas obliger les gens non plus. L'État transitoire a proposé (je crois) des subventions, il a mandaté des ONGs pour construire des routes, des écoles, des hôpitaux et installer l'électricité, et a offert les semences pour la première année. Mais aucune de ces actions n'a réellement convaincu qui que ce soit. Enfin, en désespoir de cause, il a été décidé que l'on ne pourrait voter que dans son comté d'origine. Là, je crois qu'il y a eu un certain impact. Les gens tenaient à participer à ces premières élections. Rappelons que trente ans sans élections, ça fait plus d'une génération!

Ceux qui s'inscrivaient sur les registres électoraux se voyaient le pouce peint en bleu à l'encre indélébile — les traces ont été portées longtemps après les élections proprement dites. J'ai trouvé le système ingénieux, même si je suis sûr que quelques petits malins ont trouvé à frauder quoi qu'il en soit.

Dans les discussions de bar avec mes amis Libériens, j'apprenais le cours de la voix sur le marché noir: eh oui, une voix s'achète. Elle vaut entre une journée et une semaine de travail. C'est toujours ça de pris, au moins pour les indécis. Après tout, si l'on n'a pas d'avis, pourquoi ne pas en profiter pour gagner quelques dollars?

Le premier tour s'était déroulé dans la bonne humeur et l'enthousiasme, sous le regard paternaliste des Nations Unies: les émaux que j'ai reçus du terrain parlent de klaxons et de défilés, de chants et d'improvisations dansées. Apparemment, pas le moindre incident à déplorer. Tout s'est bien passé, et on peut en espérer de même pour le second tour.

Enfin, Ellen Sirleaf l'a emporté contre le footballeur.

C'est donc Madame Ellen Sirleaf qui a gagné, et c'est tant mieux! Accessoirement, c'est la première femme élue présidente d'un État Africain, la toute première! Et avec quel score: la victoire est sans appel: près de deux tiers des votes, contre tous pronostics. Il faudra d'ailleurs attendre encore pour les résultats définitifs, précis et homologués. En tous cas, plus de 60%.

En attendant, des bouts de discussions à gauche et à droite m'ont aidé à me rendre compte que le Libéria a une chance de franchir un grand cap dans les mois et années à venir, voire de devenir un modèle de développement dont d'autres pays pourraient s'inspirer. Plusieurs éléments étayaient ce bon augure: 1-Les Libériens ont vraiment envie de paix, contrairement aux populations de bien des pays dont on peut sentir qu'ils ont encore envie d'en découvrir. 2-Le Libéria n'est pas pauvre, au contraire. C'était d'ailleurs, je crois, les premiers mots de Madame Sirleaf lorsque sa victoire fut acquise. À elle la charge de remettre ces ressources dans le circuit économique national plutôt que dans la contrebande si profitable à quelques particuliers. 3-Beaucoup, justement, prêtent à Ellen Sirleaf cette capacité à assainir et "décorruptibiliser" le pays. Si elle est surnommée "La dame de fer" pour le meilleur et pour le pire, ce "grand ménage" serait le meilleur. Le pire, nous verrons bien.

Par contre, si j'avais trouvé Georges Weah, le footballeur candidat, sympathique et enthousiaste, la défaite lui a révélé un visage moins avenant: menaces, plaintes, chantage, manifestations... Certains commentateurs journalistiques lui ont demandé publiquement de faire montre d'un peu plus de ce fair-play cher aux sportifs.

Depuis lundi, les troupes irlandaises d'intervention spéciale interviennent ~ justement ~ régulièrement pour calmer des bandes de jeunes qui crient "Weah président". Au sortir de ce qui a été classé parmi les élections les plus justes et transparentes de toute l'Afrique en plusieurs décennies, c'est dur à avaler. Connard de footballeur. Comme criait Coluche: "Sportif, va!"

Honnêtement, je continue à penser que Weah a un bon fond. Sa fortune de footballeur devait lui suffire. Mais je crois que face à la "Dame de fer" et sa campagne contre la corruption, il a rallié à sa cause tous ceux qui avaient soit quelque chose à se reprocher, soit de mauvaises intentions, bref les pires engeances qui soient. Au-delà des insultes qui me sont parfois trop vite venues aux lèvres, je dois avouer croire que c'était plus son entourage qui était à blâmer que Georges Weah lui-même.

Lorsque je suis arrivé pour mon dernier séjour au Libéria, les résultats venaient d'être proclamés. Durant tout mon séjour, j'ai donc assisté aux préparatifs de l'intronisation de Madame veuve Sirleaf, ce que Roger appelait son couronnement bien qu'il l'ait globalement soutenue. Les rares magasins de fringues de qualité faisaient fortune, et comme la *First Lady* des États-Unis elle-même avait promis sa présence, la surveillance était à son comble. On dit même que l'intégralité des communications téléphoniques avait été mise sous écoute, ce qui expliquait peut-être que les communications ont été de mauvaise qualité plusieurs mois durant. À moins tout simplement que le réseau ait été saturé par la joyeuse circonstance?

Pendant ce temps, je m'occupais de mes petits alignements de briques, et en sifflotant je faisais turbiner mon usine à cogiter. J'imaginai une grande balance. Sur un plateau, j'aurais mis le diamant, le pétrole, le bois, le caoutchouc, mais plus encore la fertilité de la terre et la musculature des Libériens. Sur l'autre, j'aurais mis les Nations Unies, les budgets d'aide au développement, et la totalité des deux cents ONGs présentes sur le territoire. Force m'était de constater que les ressources du pays valaient bien mieux que ce que nous leur apportions. En d'autres termes, le Libéria serait bien plus développé si nous lui foutions la paix — à condition, bien sûr, qu'on lui foute la paix à tous les niveaux, et en particulier qu'on cesse de lui faire jouer un rôle qu'il ne souhaite pas sur l'échiquier de la politique internationale.

Ceci est vrai de tous les pays qu'on dit avec condescendance "en développement": les chiffres sont sans appel. On leur envoie de l'aide, mais eux payent autour de deux fois plus (Deux fois plus que toute l'aide que les ONGs et les accords de coopération bilatérale cumulés leur apportent!) aux riches qui leur ont un jour prêté de l'argent. Et qu'on ne me parle pas des parcimonieux programmes de réduction de la dette: c'est un sujet trop complexe dont la mascarade est parfaitement démontrée par des économistes comme Serge Latouche.

Au mieux, si tous les programmes de réduction de la dette sont mis en œuvre, ce sera de l'ordre de 2% de la dette totale qui auront été abolis. Une paille.

Vous voulez des chiffres. Alors permettez que je cite ce spécialiste plutôt que vous ennuyer avec mes approximations (tout ce qui suit est issu du livre *Justice sans limites* de Serge Latouche, Fayard 2003, 360 pages, qui lui-même cite le PNUD – Programme des Nations Unies pour le Développement):

> Le remboursement de la dette coûte aux pays en développement deux cents milliards de dollars par an, alors que la *totalité* des aides au développement (prêts remboursables compris) s'élève à quarante-cinq milliards de dollars. Faites le calcul vous-même: nos États donnent *un* à un "pauvre" qui lui doit donner *quatre* à un individu pour d'anciens services que nous lui avons rendus.

> De 1982 à 1998 (en seize ans), la valeur de la dette a été quatre fois remboursée! Mais le cumul des intérêts fait qu'elle a encore augmenté dans le même laps de temps.

> L'Afrique dépense quatre fois plus pour la dette que pour la santé.

Tant que nous y sommes, élargissons un peu le sujet:

> La richesse de la planète a été multipliée par six depuis 1950, mais dans le même temps, 100 des 179 pays on vu leur revenu moyen et leur espérance de vie régresser.

> Enfin les trois personnes les plus riches du monde ont une fortune supérieure au PIB des 48 pays les plus pauvres du monde.

Ces quelques chiffres sont peut-être un peu crus, mais ils montrent bien, je crois, que si la moitié du monde est pauvre, ce n'est pas en raison d'une faiblesse structurelle ou d'une infériorité à quelque niveau que ce soit, c'est tout simplement parce qu'ils sont rentrés en cours de partie dans un jeu de *Monopoly* dont toutes les cases appartenaient déjà à quelqu'un. À chaque tour, ils doivent payer sans espoir de gagner, et s'il se plaignent, on leur rétorque: "Mais c'est la règle du jeu, voyons. Vous savez, nous sommes tous passés par là. Ce n'est pas toujours drôle au début, mais nous les respectons tous également les règles." Bien entendu, il n'est pas de crime plus grave que songer à quitter la table de jeu: le Fonds Monétaire International, la Banque Mondiale et tous ces prétendus amis du développement ne sont que les zélés serviteurs des règles édictées par les vainqueurs en leur propre faveur. Je m'insurge? Il y a de quoi!

## Voyage à Bô

Prenez une carte ou un Atlas. Au nord du Libéria, vous trouverez un pays très semblable par la taille, la géographie et je crois, par l'histoire: le Sierra Leone. Et au sud du Sierra Leone, soit près de la frontière avec le Libéria, vous verrez Bô. MSF y tenait un autre hôpital, et comme j'y avais des amis, j'ai décidé de prendre quelques jours de vacances et de leur rendre visite, en transports en communs.

Les notes que j'avais prises sur le vif me semblent assez significatives de ce que peut représenter un voyage dans ces pays-là pour que je vous les livre inaltérées.

Saïdou, l'un de nos charpentiers, m'a aidé à organiser mon voyage. En effet, Saïdou est du Sierra Leone (Sierraléonien?), orphelin. Il se méfie des autres, des Libériens, parce que lui n'aura "personne pour le sortir de prison s'il fait une bêtise". Pas de parents, pas d'amis — comme dans une chanson de Starmania. Après le boulot, il rentre chez lui sans détour, et il tient Roger au courant de tous ses déplacements.

Saïdou m'a dit: "Trois quarts d'heure jusqu'à la frontière, tu changes de taxi, et ensuite trois heures, car les routes sont terribles." J'ai fait la somme: quatre heures avec la frontière. Connaissant la notion africaine du temps infiniment élastique, j'en ai ajouté une au total. J'ai donc prévu de partir à 13:00, en annonçant à mes amis que j'arriverais à 18:00, bien conscient que j'aurais peut-être une heure de retard... En tous cas, j'espérais arriver de jour, innocent que j'étais.

Saïdou avait l'heur d'habiter à côté du départ des taxis pour Bô. Je suis arrivé chez lui avec un poil de retard, mais lui-même n'y était pas encore malgré un téléphone de rappel une heure auparavant. J'ai attendu dans sa boutique en (si)rotant une boisson à bulles. Puis Saïdou est arrivé, débordant d'enthousiasme à l'idée que j'allais visiter son pays. Il m'a cherché un taxi et a attendu avec moi qu'il se remplisse. Il m'a donné de l'eau, il voulait me faire embarquer du pain, il a appelé ses amis à la frontière, il m'a donné quelques coupures d'argent sierraléoniste, mais quand il a voulu me donner des dollars US "pour la frontière", j'ai dit que ça suffisait! Il a fait attention à ce que ma voisine soit mignonne, et nous avons fini par décoller. Il était 14:41. Facile à retenir. J'avais une heure et demie de retard sur le programme...

La route libérienne jusqu'à la frontière est parfaitement asphaltée et presque sans nids-de-poule, et ne seraient les arrêts aux *check-points* et ceux pour embarquer et débarquer du monde, on y roulerait comme sur une autoroute. Il ne nous a pas fallu deux heures pour atteindre la frontière — 16:30. Là, les deux amis de Saïdou m'attendaient gentiment, sanglés dans le bel uniforme bleu de la police sierraléonaise. Ils m'ont fait passer rapidement les différents bureaux de la sortie du Libéria.

La frontière, c'est une rivière assez large, avec un grand pont au béton loin au-dessus des eaux. Pour quelque raison politique étrange, le milieu de la rivière est guinéen. Au milieu du pont, j'ai donc demandé en rigolant à mes deux anges gardiens s'il me fallait un visa de transit pour la Guinée. Ensuite, entrée au Sierra Leone. Il était 17:30. Oups.

Pour économiser l'attente d'un taxi, les Dupondt m'ont proposé de prendre une moto-taxi. On économisait sur l'attente, et en plus ça ne prenait "que" trois heures. Ah bon? Et en bagnole alors, ai-je demandé innocemment? Cinq heures. Bon: calcul — tout ça nous menait à 22:30. Je n'allais pas être en avance. J'étais peu emballé par les motos, pour raisons de sécurité. Pourtant, j'avoue que l'idée avait du *fun*. J'étais à moitié décidé quand les gars m'ont fait remarquer

qu'un camion partait sur-le-champ (c'est le cas de le dire, vu l'état des routes d'État): il n'y avait plus à hésiter.

C'était un camion de marchandises, bâché mais surmonté d'un porte-bagages monstrueux monstrueusement chargé. Dans le wagon, deux bancs parallèles se faisaient face. J'étais presque tout contre la cabine. Pour tout paysage vespéral et sierraléonassien, je n'ai donc pu voir que mes compagnons de route et bientôt d'infortune. À ma gauche, contre la cabine, un jeune à la voix trop haut perchée, qui allait voir sa famille dans un camp de réfugiés. En face, deux vieilles. Puis une mère émaciée qui offrait parfois un sein flasque à un bébé atone. Elle avait des joues creuses qui faisaient ressortir sa bouche proéminente et lui donnaient un air doux à vous faire trouver aux madones Renaissance des airs de bouledogues. Ensuite, une grosse, bonhomme et joviale, triomphante et belle. Après quelques heures de trajet, elle faisait rire tout le monde en se moquant de nos mésaventures présentes. Ensuite, une jeune (entendez une qui n'a pas encore d'enfants), au visage large et sthénique. À côté, son copain, un peu mou. Ensuite, c'était au fond, je ne voyais pas plus trop, au milieu des gamins. À ma droite une autre jeune.

En tout, vingt personnes, un tiers sur chaque banc, et un tiers au milieu sur de la marchandise (car le porte-bagages ne suffit jamais), tous suspendus aux deux mains-courantes du plafond comme des poules grotesques. De tout le trajet, nous n'avons jamais pu relâcher notre prise. Nous dormions agrippés ainsi, la tête dans le coussin que formaient nos bras tétanisés. Une petite fenêtre sur la cabine nous permettait de voir le chauffeur qui parfois se grattait frénétiquement l'oreille, et les deux femmes bien habillées qui se partageaient des œufs durs et du pop-corn. Nous étions une cargaison, de la marchandise dans un wagon à bestiaux.

Le camion sautait de cahot en nid-de-poule, comme pour n'en manquer aucun. Je ne pense pas que le chauffeur ait jamais passé un rapport supérieur à la seconde, et le pot d'échappement devait donner dans le wagon. La chaleur était intenable (de toutes façons, nous avions autre chose à tenir ~ je parle de la main-courante) et j'ai dû faire ma provision de monoxyde de carbone pour un an. clâââsse. Un gamin était accroché dehors, à l'arrière: dans les pentes, il tenait une cale, au cas où le moteur calerait, justement. C'est-à-dire que dans ce cas, il avait pour mission de sauter à terre et empêcher le camion de reculer. Dans ces montées, le camion hurlait sa seconde à tombeau fermé.

Très vite, la nuit s'est faite. Une loupote nous éclairait vaguement, comme nous brinquebalions au gré des ornières. J'ai compris que je ne serais pas à l'heure puisqu'elle était passée et que nous étions encore loin. Quelques passagers sont peu à peu descendus, parfois à moins de cent mètres l'un de l'autre, je le jure, mais on faisait deux arrêts-pipi distincts, comme si nous n'avions pas assez de retard comme ça. D'ailleurs, de tous, j'étais peut-être celui qui se plaignait le moins. Je souffrait plus de la chaleur que du retard. Heureusement, les débarqués nous permettaient d'étendre enfin les jambes. Je pense que nous n'étions plus qu'une douzaine. Parfois, je tentais de sortir un bras à la jonction de deux bâches, mais j'étais fouaillé (avec deux ailes et sans accent): je me suis vite abstenu de ces excentricités.

Vers 20:00, arrêt. Certains se sont mis à table dans un bouiboui qu'on devinait parce que c'était le seul point éclairé dans la nuit absolue et générale. Je mourrais de soif car j'avais oublié mon eau-de-Saïdou à la frontière. J'ai pu dénicher une bouteille de soda tiède. On m'a expliqué que nous étions au bac. Ah? Bon. Bien sûr.

En effet, après manger, nous sommes partis à pied sans le camion, et cent mètres plus loin la route plongeait dans une eau qu'on ne distinguait pas dans la nuit. Des planches de bois qu'on devinait posées sur quelque chose de flottant formaient platelage. Les hommes se tenaient debout à droite (on distinguait les chemises claires) et les femmes assises à gauche (on entendait le joyeux commérage). Malgré ma nette préférence dans ces cas-là pour la compa-

gnie des femmes, j'ai rejoint le clan des mâles, estimant que la ségrégation était trop nette pour être fortuite. Le camion nous a suivi, aveuglant, et s'est placé entre nous. Autant que je pouvais en juger, le bac n'était guère plus long que lui. Les hommes ont agrippé ce que j'avais pris pour une main-courante, et se sont arc-boutés. J'ai compris dans un de ces éclairs de génie qui me caractérisent et justifient mon immodestie, que c'était un câble, et que le bac était manutré. J'ai donc aussi compris pourquoi les hommes étaient réunis. J'ai rejoint le mouvement, et comme je trouvais ça marrant, j'y ai mis plus d'enthousiasme que mes quelques compagnons de route.

Dans l'obscurité totale, je n'avais aucune idée de notre vitesse et de la distance que nous parcourions. Tout-à-coup, le puissant brouhaha de la jungle a remplacé devant nous le silence impressionnant. Le câble mouillé était à nouveau sec: j'ai compris que nous avions passé la mi-parcours. Enfin, nous avons heurté quelque chose, la berge, et nous avons pu débarquer, toujours à pieds, suivis au bout d'un moment du camion aussi aveuglant que l'obscurité précédente.

Nous sommes repartis. J'ignorais que le bac ne marquait que le tiers du chemin. Les langues s'étaient déliées et, la grosse marrante en tête, ça commençait à blaguer. Quelques-uns se sont cotisés pour acheter des piles pour un cassetophone et des chants populaires pastichés à la gloire d'Ellen-la-présidente laissaient deviner un dandinement d'ensemble dans les embarquées chaotiques qui nous jetaient les uns sur les autres. Les deux jeunes femmes ont tenté de s'allonger par terre, puis se sont relevées car le sol était bouillant de gaz d'échappement. Sérieusement, je soupçonne que le pot n'existait pas et que le moteur crachait sous nos pieds. Ça expliquerait à la fois l'odeur et la chaleur. Une fois, le camion s'est mis à reculer, et le p'tit gars à la cale a fait son devoir. Les filles ont crié pour passer leur peur rétrospective, et nous avons continué. Vers 23:00, la pluie nous a imposé de fermer les rares ouvertures qui faisaient semblant de nous aérer, et d'embarquer à l'intérieur les bagages du toit. J'ai été le premier à me vautrer dessus. Jusque-là, j'avais changé de position tous les quarts d'heure, mais ça faisait six heures que je n'avais pas lâché ma main-courante au plafond. Puis, au bout d'un moment, j'ai trouvé ma position aussi inconfortable qu'une autre, j'ai cédé ma place et retrouvé ma chère main-courante.

Ça parlait de moi, pensant que je ne comprenais pas, mais gentiment. On se demandait pourquoi je n'avais pas pris l'avion, et on supposait que c'était par goût de l'aventure "vraie", et toutes ces conneries. Beurk. Mais, comme je l'ai dit, c'était plutôt affectueux, alors je n'ai pas tenté de les détromper.

Nous avons finalement atteint Bô à deux heures du matin. Restait à trouver MSF, que le chauffeur ne situait pas mieux que moi. On nous a indiqué une adresse, mais c'était les bureaux. Le gardien ensommeillé a expliqué comment arriver au *compound* proche. J'ai sonné à deux heures et demie du matin: j'avais plus de huit heures de retard, et le trajet avait pris plus du double de mes estimations les plus pessimistes. Le trajet en camion, suspendu à la main-courante, a duré neuf heures.

J'ai passé trois jours délicieux à Bô. L'équipe d'une bonne douzaine d'expats répartie sur trois *compounds* est formidable d'entente et de bonne humeur constructive. Surtout, leur hôpital est magnifique, exemplaire, à cent lieues du cloaque de Rédemption qui hélas porte ma signature aussi. Je me suis intensément reposé, j'ai bouquiné des centaines de pages, j'ai regardé passer les nuages et j'ai profité de l'Afrique, parce que le Sierra Leone n'a pas cet air d'Amérique-du-pauvre qui caractérise le Libéria. J'ai même pu donner un semblant d'utilité à mon séjour en parlant brique avec les expats (pour un four) et surtout en donnant une demi-journée de cours de construction bois aux charpentiers locaux. Je crois qu'il y ont mis autant de bonne volonté que moi et ont appris beaucoup. Ça aussi, ça change du Libéria! Et ça réconcilie avec

MSF. Au *compound*, il y avait une chèvre apprivoisée qui quémandait des caresses en vous poussant des cornes. En journée, le silence était tel qu'on entendait les tôles craquer à chaque changement d'insolation (à cause de la dilatation).

Pour rentrer, j'avais prévu de partir tôt le vendredi afin d'arriver dans l'après-midi. Mes amis m'ont déposé à la station des bus à 8:00-prout. Il y avait déjà cinq personnes dans le taxi, mais il en manquait autant car c'était un corbillard (rouge!) aménagé, avec une troisième rangée de sièges (chauffeur + 3 passagers devant + 4 ensuite + 3 derrière + 1 dans le coffre = 11 passagers). Pour patienter, je suis allé acheter de l'eau. Le marché a commencé à se monter. À 11:00, le chauffeur a décidé de changer une roue. À 12:00, il manquait toujours deux personnes, et quelques-uns ont commencé à suggérer que le Blanc pouvait payer pour les deux manquants. Je leur ai proposé d'aller voir ailleurs si j'y étais, et à cloche-pied pour être sûrs que si des fois ils m'y trouvaient, je pourrais leur échapper. À 14:00, la dernière place était attribuée. Nous avons décollé à 15:00, heure à laquelle j'avais espéré avoir passé la frontière.

Le corbillard était confortable, bas sur pattes et mou des suspensions. Mon voisin était gros, et nous avons réussi à imbriquer nos membres confortablement. Le trajet n'a pas pris cinq heures malgré une crevaison. Mais si nous avons passé le bac de jour (image d'Épinal: fleuve, bac, soleil couchant, etc.), nous avons atteint la frontière de nuit, vers 20:00: elle était fermée. Nous avons à passer la nuit sur place. Les amis-de-Saïdou m'ont trouvé tandis que je m'apprêtais à dormir dans la voiture, et j'ai pu profiter du lit de leur casernement.

La frontière n'ouvrait pas tôt le matin, et les tracasseries douanières ont particulièrement duré (parce que je refusais de monnayer mon entrée), si bien qu'à seulement 10:00 je cherchais un taxi et qu'il n'a pas été plein avant 12:00 (deux personnes manquantes au départ). J'ai enfin sonné chez Saïdou à 14:00. Le retour a pris vingt-huit heures, à comparer aux cinq heures prévues avant voyage!...

### Les problèmes du développement

Par un de ces hasards dont la vie a le secret, la dernière fois que j'ai quitté le Libéria était également le jour où Charles Taylor était rapatrié pour être jugé. J'avais eu peur que mon propre vol soit retardé voire annulé, mais il n'en a rien été. C'est à peine si j'ai pu noter un déploiement supplémentaire de forces spéciales.

Dans la salle d'attente, j'ai retrouvé trois vieux routards qui terminaient un long contrat avec le Fonds Européen pour le Développement. Je les avais souvent côtoyés les mois précédents, et je les admirais. Nous tirions le bilan de nos actions respectives. Moi, j'ai parlé du regard malicieux de l'un de mes maçons lorsque je lui ai expliqué certains principes de ferrailage et qu'il s'est aperçu qu'il venait de comprendre quelque chose de totalement nouveau. Deux ou trois fois, j'ai senti qu'une véritable compréhension technique était passée. C'était assez à mes yeux pour justifier mon travail.

Quant à eux, ils avaient réussi à imposer un système de donation original. Essayons de cerner leur problématique: l'Europe a des fonds à distribuer, et

eux avaient la charge de ce qu'il en soit fait le meilleur usage possible — et en particulier d'éviter une trop grande "évaporation" par corruption. Or ce qu'ils avaient finement analysé, c'est que l'un des paradoxes apparents de la corruption est que plus les sommes sont grosses, plus la proportion détournée est importante. Mes compagnons avaient donc décidé de fractionner les sommes données en si petites unités qu'elle réduisaient la corruption à rien ou presque. C'est une technique qui s'appelle *Small Scale Project* (SSP), Projets de Petite Échelle. Les projets sont plafonnés à une ou deux dizaines de milliers de dollars, je ne sais plus combien. Assez pour construire un petit bâtiment, une école, un ensemble sanitaire, et j'en passe. Du coup, les projets venaient de communautés villageoises qui s'organisaient et se fédéraient.

C'est une technique qui a toute mon approbation, et nous étions tellement engagés dans notre discussion d'aéroport que nous n'avons pas vu passer Charles Taylor.

La corruption: on n'a cessé d'en parler. C'est hélas une problématique incontournable du Libéria, même s'il ne faut pas non plus en exagérer l'importance. Crier "Tous pourris!" n'a jamais fait avancer les choses, ni déprécier ceux qui font des efforts pour rester intègres.

Alors pour essayer de trouver le ton juste, je vais me contenter de raconter ce que nous avons connu, moi et Roger. Passons brièvement sur le flic qui m'a arrêté en prétendant une quelconque infraction et qui me demandait d'"être son ami", sifflet d'une main et matraque de l'autre. Honnêtement, l'abus d'uniforme a eu tendance à diminuer.

Le plus gros problème de corruption que j'ai connu à Roger est le suivant: il avait obtenu un contrat pour la Présidence: quelques jardinières en brique devant le palais. Il avait facturé le projet 10'000 USD, et faisait un petit bénéfice — pas grand-chose, car pour lui c'était surtout une opération de prestige. Mais pas à perte non plus. Et c'est là que le bât blesse. Savez-vous à combien s'élevait l'offre suivante? 60'000 USD, rien de moins. Ce qui signifie qu'un entrepreneur au Libéria trouve normal de faire un bénéfice de cinquante mille dol' (Quarante mille euros, tout de même!) pour le travail de deux maçons en un mois. À ce prix-là, je veux bien être maçon...

Mais ce n'est qu'un début. Si Roger n'avait pas pris la peine de tondre ses cheveux à un centimètre, il se les serait cent fois arrachés tous rien que sur ce petit projet de jardinières. En effet, durant tout le bref chantier, nos ouvriers n'ont cessé de se faire harceler par des gardes présidentielles qui interrompaient les travaux pour une vérification quelconque et proposaient leur protection. À chaque fois, Roger lui-même devait intervenir.

Le pire était peut-être lorsqu'il a fallu se faire payer. D'abord, Roger a dû prétendre venir pour un entretien, car si le factionnaire avait eu vent de ce qu'il venait toucher de l'argent, il aurait demandé sa commission. Heureusement pour lui, Roger venait suffisamment souvent dans ce palais pour être crédible. Mais les autres? Et ensuite, le signataire du chèque a demandé ses dix pourcents. Là encore, Roger a pu y couper, mais en faisant intervenir le Président lui-même, signataire du reçu — Mais les autres?

Tiens, il me revient qu'il existe chez les ONGs une ligne budgétaire spécifique à ces problèmes de gestion des bakchichs: elle est poétiquement intitulée "Frais administratifs divers". Mais après tout, pourquoi pas? Chez nous, le service est compris dans le prix des consommations. Mais on peut considérer qu'au Libéria, la boisson ou l'opération administrative sont facturées hors service, et qu'il convient donc d'ajouter le pourboire du serveur — ou du fonctionnaire.

C'est moins une boutade qu'il n'y paraît. Vu d'Europe, "corruption" est un vilain mot, plein d'horreurs, de noirceurs sinistres et même de "sous-développement". Mais si on essayait de comprendre ce qu'il recouvre avant de vomir?

Ce que nous appelons "corruption" voire "vol" n'est-il pas compréhensible, voire normal dans des conditions qui ne sont pas celles de nos sociétés? D'abord, rappelons qu'il n'y a pas (ou peu) de justice civile au Libéria: la notion de vol n'existe donc pas légalement. Ni même celle de propriété.

Ensuite, il faut comprendre que les employés ne sont pas payés, ou si peu que pas. Dans ces conditions, comment leur reprocher de monnayer leur service au bénéficiaire? Un poste administratif n'a donc pas de valeur en soi (salaire misérable), mais uniquement en fonction des "avantages" qu'il offre — lesdits avantages pouvant être échangés, troqués, marchandés, etc. C'est ainsi toute l'économie du pays qui est incluse dans le système, rien de moins.

Enfin, celui qui ne ferait pas bénéficier ses proches d'une position qu'il a obtenue serait honni, considéré comme un traître et un égoïste.

Alors: corruption?

Nous avons peut-être tendance à oublier que la gratuité des services est un luxe rare que seuls des États riches peuvent offrir à leurs citoyens. Qu'en est-il lorsque tout manque, et que les fonctionnaires eux-mêmes ne sont plus payés?

Un jour, j'étais sur un chantier pour une communauté. Entre Roger et un fonds européen (un de ces fameux *Small Scale Project*), les villageois n'avaient rien à déboursier — nous amenions un puits et une sorte de case à palabres pour qu'ils puissent se réunir. Ce jour-là, j'ai demandé de l'aide aux villageois. J'ai été un peu outré lorsqu'on m'a répondu "Mais vous savez, ici personne ne travaille gratuitement." Je voyais, moi, que nous leur *offrions* un puits et tout ça. Mais eux voyaient que nous leur demandions un manque à gagner d'une journée de travail. Ça peut sembler ridicule, mais lorsqu'on est pauvre, c'est

chaque jour qu'il faut gagner son "pain quotidien". Une journée de travail offert, c'est une journée sans manger — pour tout une famille!

En ce temps-là, je lisais *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen. J'avais noté ces mots qui m'avaient marqué (page 943 de l'édition Gallimard 1968):

"La vie est douce [aux] normaux, si douce qu'ils ne savent pas ce qu'ils doivent à leur milieu, et ils croient avoir réussi par leur propre mérite." Je les ai relues trois fois avant de les recopier ici, et trois fois encore, et encore, et encore. Moi aussi, à ma grande honte, il m'arrive d'oublier que je suis né du bon côté du Tropique du Cancer. Moi aussi, hélas, mille fois hélas, je me dis que merde, quoi, avec tout ce qu'on fait pour eux... Ah, tant de vertus — à commencer par l'amour du travail bien fait —, tant de valeurs ne sont naturelles que lorsqu'on est né du côté des forts, des possédants.

Question ouverte: avez-vous déjà pris en pleine gueule ce qui fait la différence entre la politesse et l'obséquiosité?

Ah, comment effacer de ma mémoire ce gamin aperçu, charmant bambin nu ayant à peine appris à marcher, qui de la voix me hélait ("*Whiteman!* — Le Blanc!"), et de la main brandissait des billets de banques pour bien faire comprendre ce qu'il attendait de moi?

Mais revenons aux bilans que nous établissions informellement dans notre salle d'attente d'aéroport. Un autre grand problème ou plutôt une donnée du problème dont j'ai dû apprendre à m'accommoder, c'est la lenteur — tout prend un temps inimaginable. Le fait est sans appel: par exemple, en un an et demi de collaboration avec Roger, je n'ai en tout et pour tout construit que deux petits édicules, et ce n'est pas faute de travail croyez-m'en!

Il est une chose que j'aurai appris de mon travail au Libéria: la patience! Le moindre travail prend trois fois l'estimation maximale du temps nécessaire imaginable en Europe. J'ai l'impression de brasser de l'air, et que le temps est une espèce de denrée insaisissable qui fuit, un étalement infini et sans aspérités ni prises.

J'ai appris à ne plus prévoir, à réviser mes ambitions à la baisse, à me concentrer sur les tâches de chaque jour — et surtout à m'accoutumer à un rythme qui n'est pas le mien.

La lenteur de tout ici est formidable. J'ai un exemple précis et récent. Il y a bientôt deux semaines, nous avons monté le premier rang de briques d'un petit chiotte de jardin qui n'avait pas quatre mètres de côté — en tout quarante-quatre briques par rang. Eh bien croyez-moi ou pas, mais dix jours plus tard, nous n'en étions pas à la vingtième assise, soit moins de deux assises par jour! Pourtant, le chantier est visible du séjour de Roger, et je peux vous jurer que le maçon et ses trois aides ne se sont jamais interrompus, et ils ont même travaillé le dimanche!

Pire que cela, le maçon en question est notre maçon le plus appliqué, celui sur lequel je fonde mes espoirs pour la suite des exercices d'appareillages. Sa lenteur, je ne songe même pas à la lui reprocher, puisqu'il travaille au même rythme que tout le monde, et mieux. Pour l'instant, priorité à la qualité...

Après avoir parlé corruption et lenteur, nous nous sommes mis à évoquer un problème central du monde humanitaire, le financement. Mes trois compagnons de circonstance étaient des bailleurs. Qu'est-ce à dire?

J'ai parlé du problème de financement des ONGs, de leur besoin d'obtenir le plus possible de fonds propres, et de la guerre d'occupation médiatique qui en découle. Mais je n'ai pas évoqué l'autre versant de l'affaire: ce qui n'est pas du fonds propre (dons de vouzémoi) vient de bailleurs — les deux plus gros sont l'Europe et les États-Unis, ensuite viennent les nations (France, Suisse, etc.).

Que se passe-t-il lorsqu'une ONG dépend de bailleurs, parfois à hauteur de 90%, je l'ai déjà dit? Les mauvaises langues les traitent d'"exécutants". En effet, dépourvus d'indépendance financière, ils "proposent" des projets prémâchés par les bailleurs. On comprend que dans ces conditions, la prétendue "indépendance" des ONGs prend du plomb dans l'aile. Car finalement, les mandataires sont les bailleurs!

Prenons un exemple: USAid (le fonds d'aide humanitaire distribué par les États-Unis, l'un des deux plus gros au monde) refuse ses financements à qui que ce soit dont les programmes touchent à la limitation des naissances — *exit*, donc la contraception, les problèmes de SIDA, et j'en passe. C'est un principe à eux, et en cela c'est leur droit le plus strict. Mais à l'échelle des ONGs, cela signifie que soit elles négligent les problématiques liées à la sexualité (Une paille!), soit elles... ferment boutique, puisqu'elle ne peuvent vivre sans bailleur!

On en arrive donc à un problème fondamental: qui mandate? La théorie voulait que les ONGs se mandatent (et se financent) toutes seules, par opposition au temps où les États finançaient la Croix-Rouge dont le mandat était ratifié internationalement mais à qui d'aucuns reprochaient trop d'acointances avec certains gouvernements. Aujourd'hui, la majorité des ONGs dépend de bailleurs, c'est-à-dire de fonds d'États, mais sans que ceux-ci en prennent la responsabilité. En clair, les États financent mais ne prennent aucune responsabilité, les bailleurs mandatent (puisque'ils sélectionnent les projets), et les ONGs exécutent — nous disions "Organisations NON Gouvernementales"? Quelle blague!

Le "non" gouvernemental est un masque: on ne peut nier les immenses implications politiques de l'intervention humanitaire. Alors mieux vaut les assumer, et avoir à en rendre compte!

J'avais proposé un jour (j'étais idéaliste) de changer la terminologie, rien de moins: d'abord, on abrogerait le sigle "ONG", et ensuite on réserverait un terme comme "*Independant Organisation*" aux trois ou quatre ONGs disposant de

51% de fonds propres — et le reste s'appellerait à son gré, mais n'aurait pas le droit à se déclarer "non-gouvernementale".

Aujourd'hui, j'ai un peu changé de type de proposition. En effet, je doute qu'on puisse revenir sur une terminologie aussi ancrée que le sigle "ONG". Plutôt que de changer les termes, j'aimerais que les mandats soient plus explicites, afin que chacun ait à assumer les responsabilités de son mandat.

Or qui est le mieux habilité à mandater? Surtout pas les bailleurs (qui ne sont redevables envers personne), et pas même les États. La seule structure internationalement responsable est l'ONU et toute sa machinerie. Oui, l'ONU est une structure colossale, protéiforme, et aux frais de fonctionnement excessifs. Mais ces défauts sont corrigibles, et l'ONU a le mérite d'exister.

Terminons donc par un petit plaidoyer pour l'ONU, naïf certes, mais touchant, je crois, à l'essentiel:

1-Que les États cessent de financer leurs propres projets, qu'ils soient interdits de se fonder en bailleurs, et que les fonds qu'ils destinent au développement soient centralisés par l'ONU.

2-Réciproquement, que l'ONU rende des comptes sur ces fonds et sur son fonctionnement, qu'elle s'adapte et s'améliore, qu'elle cesse d'être un "machin" et revendique son rôle et ses responsabilités.

3-Que les États augmentent la capacité d'intervention et d'ingérence de l'ONU, en d'autres termes, que l'ONU dispose politiquement d'un droit d'ingérence plein et entier, et militairement d'une force importante et sous son commandement direct.

4-Que les cinq "membres permanents", qui n'ont *aucune* justification, soient immédiatement abrogés.

## IV. Envoi — Eux...

---

**A**vant de partir, j'avais organisé une petite fête de départ. C'est un peu une habitude dans les ONGs, mais c'était exceptionnel dans la petite structure locale de Roger.

Ils étaient gais et un peu émus. Klara ne savait plus comment se tenir dans ses habits du dimanche, et Peter-le-maçon serrait dans sa main le fil à plomb que je lui avais offert après l'en avoir martyrisé pendant tant de temps. Jamie a improvisé une chanson maladroite et touchante, et Gus a prononcé un long discours dans lequel il mettait en balance nos engueulades passées et sa tristesse de me voir partir.

Je réalisais que nous, les expats, nous étions des acteurs, nous faisons nos trois petits tours et nous nous en allions, comme j'avais vu passer tant de monde à MSF depuis que je n'y travaillais plus. Nous étions comme des marionnettes: interchangeables et superficiels. L'essentiel, ce n'était pas nos soirées chant et nos gesticulations professionnelles, nos hôpitaux et nos distributions de bouffe, l'essentiel c'était eux, c'étaient les Libériens — eux qui sont chez eux, eux dont toute la vie est là, eux qui n'ont pas de fin de contrat et de vacances, eux qui n'ont pas d'autre échappatoire avant l'échappatoire ultime que de trouver dans le quotidien leur joie et la justification de leur vie.

Trop souvent, dans le tourbillon de l'action humanitaire, nous oublions que c'est pour eux que l'on travaille, et plus encore que pour eux, c'est par eux que les choses se font. Nous, nous ne faisons jamais que superviser: le travail, c'est eux qui le font.

Le Libéria m'aura appris ça, entre autres choses: les héros de cette histoire, ce ne sont pas nous, les expats, ce sont eux, les locaux, les pauvres, les "bénéficiaires", les habitants-d'un-pays-en-voie-de-possible-dépaupérisation-partielle-si-Dieu-le-veut, les staffs nationaux — appelez-les comme vous voulez, faites-en une catégorie si ça vous chante, pour moi, ils ont des noms individuels, ils s'appellent Curry, Clara, Sarwah, Cole, Mama, Campbell, Benson...